UNIVERSITE PARIS NORD
UFR SANTE MEDECINE BIOLOGIE HUMAINE
Léonard de Vinci

DIPLOME UNIVERSITAIRE
D'ETUDES BIOLOGIQUES PSYCHOLOGIQUES ET SOCIALES
DE LA SEXUALITE HUMAINE

MEMOIRE
de 3ème année

« Et Moi ! »

Thierry BUNAS

Promotion Louise BOURGEOIS
Année universitaire 2004/2005

Les « et moi ! » du couple en émois, suite...sans fin ?

« Et Moi !», une geste polysémique*

En préface, extraits de réflexions printanières de 2003 :

*«(…) Comme Sisyphe poussant inexorablement son rocher vers le sommet, dans cet absurde chemin, ce qui est attendu et quelquefois frôlé, quelquefois ressenti, c'est une certaine représentation du bonheur, de la liberté et du plaisir. Cet « et moi! » est en somme un « je suis », une prise de contact avec le réel, avec un J'EXISTE, ce que la phénoménologie nomme le Dasein**, l'être au monde ! Mais il peut aussi devenir un « hais-moi ! » délétère.*

(…) Si le monde est ainsi un reflet de notre capacité à la présence, à l'existentiel, se relier au monde de l'autre dans le projet sensuel ou conjugal va se payer d'un lourd tribut : la perte de la liberté. Autant la « reliance » avec l'autre a ce coût, autant la liberté d'exister à son coût équivalent : le risque de la perte d'une place, de « La place », de sa place et peut-être du lien avec cet Autre.

(…) L' « ET MOI » semble alors le message résiduel de cette lutte de place intérieur et extérieur entre le JE et le NOUS. Parce que notre monde occidental porte le flambeau actuel de l'individualisme. Le développement de soi et son épanouissement sont de puissants vecteurs qu'il sera de plus en plus difficile de contenir. Le « nous » du collectif, depuis la famille jusqu'à la société ne peut pas accepter ce développement du « je », du moins de tous les « je ».

(…) Toute tentative de conditionnement, depuis les imagos jusque dans l'éducation et la citoyenneté génèrera du mal être et du mal vivre. Ce qui ne vient pas de soi est étranger, étrange donc dangereux et ne peut être accepté que dans le sens où cela compense des manques, comble des déficits, remplace des absences, dans le sens où cela alimente le fantasme, soutien le désir, et repousse les limites de la mortalité, de la petitesse du quotidien.»

*(*Essai 1ère année DU Sexologie. 2003 P.25 – « Et alors… en conclusion ? »)

Illustration d'un traité alchimique du haut moyen âge occidental. Le combat des 2 natures lors du second oeuvre, où le soufre philosophique, principe masculin, est symbolisé par le lion solaire et le mercure philosophique, principe féminin, par le griffon lunaire. Au terme de ce combat, naîtra le Rebis philosophique (voir fin du mémoire).

**** la geste, ce sont les exploits du héros, le cycle ou l'épopée.***

***** Le Dasein est la conscience de soi, source fondamentale confrontée au monde et à la réalité, c'est une entité essentielle de la réflexion phénoménologique et de la Daseïnanalyse. Elle se constitue dans la prise de conscience de la rupture entre soi et le monde, le néant et l'angoisse qui s'en dégage et dans la reliance entre l'authentique et l'inauthentique en soi.***

« Avec mes remerciements profonds et répétés à mes amis et pairs, pionniers des sexotherapies, aux universitaires, aux « psy » des quatre champs et médecins engagés dans l'accompagnement d'une meilleure santé sexuelle et relationnelle des couples, des femmes et des hommes, de tous âges, d'ailleurs et d'ici.»

Sommaire

Préface

I) Introduction

II) 25 couples
1) Questionnement initial

2) Etude et analyse appliquées

3) Modèle de « biopsychosociogramme »

4) Questionnement de suite

III) Echos et apports théoriques
1) Le SOI - La place au monde - l'arbre familial – Une Phylogenèse

2) Le MOI – Le développement ontogénique - L'éveil psychologique - La place

3) La Présence

4) L'Autre

5) L'identité sociale – L'acquisition du paradigme commun - La normalité sociétale

6) Le couple et ses fantasmes - La place conjugale - La parentalité

7) La place socioprofessionnel

8) La peau - Le contact de l'écrin

9) La libido – L'énergie vitale ou la pulsion de vie

10) La sexualité – Le partage de l'intime

11) Les modèles du bonheur – L'Amour – L'Etre là

12) La place entre les mondes - Spiritualité et mysticisme

IV) Conclusion

V) Annexes
Iconographie
Sigles utilisés
Webographie
Bibliographie
Méta-plan
Extraits de texte
Exemple de génosociogramme
Micro CV
Fiche mémoire

I) Introduction

Au fil des rencontres durant ces trois dernières années, d'individus seuls et de couples, tant dans le cadre de consultations d'accompagnement en sexotherapies que d'accompagnement en changement socioprofessionnel, il m'est souvent apparu qu'une revendication de place, d'existence en propre, de reconnaissance, plus que de fonction ou de rôle était, sinon directement nommée, au moins exprimée de différentes manières dans le discours, le non verbal ou le symptôme, sexuel principalement.
Cela m'avait interrogé, il y a quelques années déjà, en rédigeant un mémoire de fin de formation en psychothérapies (2000) qui traitait du risque de la liberté et des interventions possibles des thérapies corporelles dans l'accompagnement social et socioprofessionnel. J'ai retrouvé des formes de revendication quasi similaires chez les personnes dont les symptômes sont en quelque sorte formalisés (ou formatés) par l'exclusion ou la précarité, comme chez celles qui sont exclues d'une « bonne » santé sexuelle. Avec chez les « précaires », presque systématiquement des troubles de la sexualité secondaires découlant de leur situation d'exclus sociaux.

La question était à ce moment de comprendre la genèse de ces revendications face à ces similitudes. Quelles étaient et d'où venaient ces représentations et croyances dont certaines tellement « transparentes » qu'elles ne pouvaient être remise en cause. Cela m'a orienté à questionner la construction du couple, celle de l'individu, du Moi et le sentiment d'avoir une place ou d'être en imposture.
Quels sont les évènements, quelles sont les situations ou les vécus qui peuvent être, autours du couple, à la source ou à l'origine de ces symptômes, plaintes et revendications par l'absence de place dans la relation à l'autre ? Les différentes grilles théoriques et les cliniques, chacune isolée, n'apportant qu'une réponse temporaire ou partielle, du moins en apparence, il semblait judicieux de les faire se rencontrer.

Y a t-il un trauma initial qui engendre souffrances, difficultés, déficiences, décalages, exclusions… avec des répercussions psychosomatiques dans le devenir de l'être ? Ou bien, malheureusement, toute l'histoire complexe de l'être peut-elle aussi construire cela au travers des autres et par les autres ? Une histoire chargée du poids du socioculturel qui pourra entraîner par la suite un ensemble de perturbations psychosomatiques et psychosociales.

Le nivellement actuel des rapports humains dans le partage obligé d'un paradigme* commun tend à spolier, le sens que chacun pourrait ou voudrait donner à sa vie : la quête de la liberté et d'une place au « soleil » de la jouissance. Ce qui fait qu'entre les nouvelles formes de terrorisme économique, relayés par celles des médias à l'affût de tout sensationnel, et les non moins terrorisants « normes » et « modes » jetables, le Moi souffre et s'épuise à maintenir sa place, une place qui, si elle est définissable, vaut sûrement la peine d'être vécue. Au pire, il s'agit de conserver sa participation dans le monde socio-culturel et dans le train de l'évolution consumméristе et technoscientifique. Au mieux, il est question de partages sensibles avec d'autres, un ou une autre dans une relation de couple, dans la parentalité, dans le choix du célibat, et de tout autre engagement relationnel objectal.

J'entends « Et moi ! » de l'un ou des deux membres du couple et il me semble que les places n'en sont pas. Comme si des difficultés existentielles pouvaient réapparaître sous forme de difficultés relationnelles pathogènes dans le duo.

**** Un PARADIGME est un ensemble de croyances et de valeurs partagées par une même culture, une même civilisation, un même groupe scientifique, à un moment donné de son histoire et nullement remises en question parce qu'il y a des choses « qui vont de soi », qui sont admises par le «bon sens».***

Mais à y regarder de plus prêt, certains célibataires que je rencontre, hommes ou femmes, sont dans des positions de vie similaires, quant à la demande essentielle d'avoir une place vis à vis de l'Autre (encore virtuel ou fantasmé).

Il semble important de faire appel aux diverses cliniques, à la psychologie cognitive et à la sociologie moderne pour compléter la réflexion sur le cheminement que prend le Moi pour exister, à, et dans une place qui soit la sienne en propre, même et surtout au sein d'un couple de notre culture occidentale contemporaine.
Quant aux lendemains, leurs chants ne ressemblant pas toujours à de belles harmonies ou mélodies du bonheur, les errances issues de « mauvais » départs et de « mauvaises » rencontres, peuvent se solder par des troubles plus ou moins graves, de la santé physique, émotionnelle, psychologique, sexuelle ou relationnelle. Parce que « *l'univers refusant le vide, la place bafouée sera comme un gouffre qui crie et appelle* » (A. Herbin) ***(1)***.

Il s'agit donc ici, de tenter partiellement (bien sûr), d'apporter une réflexion quant à la clarification des processus en mouvement dans cette « Geste » et d'identifier le creuset des phénomènes pathogènes comme des clivages issus de l'absence de place : Soucis identifiés lors de ma brève réflexion sur les «et moi ! Du couple en émoi» (essai de première année du DU d'étude en sexualité humaine - Bobigny).
L'absence de place ou les difficultés à la trouver ou à la maintenir restent des facteurs déterminant du bon développement du chemin de vie de chacun. Au-delà du chemin de vie, la bonne santé en générale et sexuelle en particulier sont assujetties autant aux creux et bosses du début de la vie, que du partage ou non partage des liens présents. A savoir qu'un être, mâle ou femelle, qui a commencé dans des doutes et peine à tenter la détente libidinale, celui ou celle là « va » mal (dans le sens XVIIéme du terme : il est constipé, dans la retenue, coincé...).

Le chemin de vie ne peut pas être enfermé dans une quelconque norme ou dans un quelconque cadre. Il a autant de facettes que de regards sur le monde. Cela implique autant de contacts sensibles, autant de représentations (Que ce soit celui du protoplasme ou celui de l'homo sapiens à gros QI, que ce soit celui de l'aborigène australien ou celui du céréalier de Beauce PACqué avec Bruxelles), autant de sens donc. C'est pourquoi j'ai associé, ici, le terme « polysémique ». Curieux mélange qui m'amène à modéliser une forme de biopsychosociogramme dont l'utilisation me procure un début de capacité évaluative (très partielle et locale) facilitant ma compréhension de la situation exposée en séance par ces personnes en souffrance réelle.

Sans aucun esprit de chapelle ou d'école, j'étayerai mon propos en faisant se croiser 25 couples et quelques individus au devenir conjugal impossible (présentation de quelques vignettes en illustration)*, avec des auteurs, chercheurs et penseurs (scientifiques ou non), de champs différents et des vécus cliniques divers. La multiréférentialité me semble en ce domaine importante (même si personnellement je ne me retrouve pas dans l'ensemble des discours). Par contre, je tenterai d'éviter les auteurs et sources se cantonnant au registre de la morale, cherchant la fermeture plutôt que la découverte. L'iconographie illustrera quelque fois la tête de chapitre avec de l'art, de la symbolique et un clin d'œil particulier aux proches cousins d'Afrique les Bonobos qui, comme de nombreuses espèces du vivant, sont en train de perdre, devant notre marche forcée d'humains gourmands d'espace et de ressources, leur place en ce monde.

**** Vignette familiale : b***
Vignettes : c, d, e, f, g, l = situations individuelles
Vignettes : a, h, i, j, k, m = situations de couples
Vignettes en quatre histoires sur un syndrome asexuel

(1) Andrée Herbin, Ethique de la relation dans l'arbre familial, ActuaPsy N°124, 2003,

II) 25 couples

1) Questionnement initial

Je reçois en consultation des personnes seules, des célibataires et des couples. Je rencontre aussi des groupes de personnes en situation de précarité socioprofessionnelle et sujettes à des psychopathologies sociales et sociétales (troubles secondaires générés par le climat social, économique et environnemental) en intervenant dans les milieux associatifs et institutionnels.

Au travers de leurs témoignages j'ai été interpellé au fil du temps par une forme de revendication ou de demande récurrente, au delà du symptôme, et cela, quel que soit le symptôme (dans la mesure du cadre de mon champ d'intervention bien sûr). Résumée par « Et moi ! », il s'agît d'une demande, d'une revendication ou d'un cri qui réclame une place : Place dans son corps, place dans le couple, place dans la famille, place dans la société-monde.

Le sentiment d'absence de place ou d'imposture peut se traduire dans le corps par une constellation de pathologies, bien identifiées par la psychosomatique et les différentes cliniques « psy ». Dans le couple, c'est le relationnel et le sexuel qui seront principalement ciblés. Dans la famille, c'est la parentalité et/ou la filiation qui seront faillibles. Dans la société-monde, c'est la précarisation et les grandes difficultés d'insertion sociale et économique qui illustrent la difficulté de place.

Dans l'espace de la santé sexuelle, ce sujet ne concerne à-priori pas directement le monde médical (sauf le psychiatre) ou du moins indirectement dans la gestion directe des symptômes. Par contre il interroge le sociologue, le philosophe et les champs « psy » parce qu'il y apparaît des failles faisant écho à l'existentiel, le générationnel, l'histoire de l'individu, l'histoire de la relation du couple, la gestion des représentations... et au-delà, le sociétal par sa violence et sa normativité culpabilise et amplifie, réactive et/ou stigmatise la ou les difficultés de l'individu ou du couple.

« Il ne fait jamais attention à moi » - « Elle n'a pas de désir depuis 15 ans » - « On ne fait l'amour qu'une ou deux fois par mois et encore » - « il n'est pas tendre et souvent désagréable, je n'ai pas envie après ça » - « A part faire les enfants» - « J'arrive plus à bander pour elle » - « Elle n'éprouve rien pendant l'amour »... Petites phrases classiques d'entrée en matière de la souffrance relationnelle et de la mauvaise santé sexuelle évidente ou en devenir du couple. Il s'y inscrit l'expression de la distance s'amplifiant au fil du temps et des incompréhensions ou de mauvaises compromissions (déséquilibre).

Et puis plus tard dans la séance ou durant une autre, en la présence ou en l'absence du (de la) conjoint(e) : « Je ne supporte pas son contact » - « Ca me dégoûte » - « Ca me fait mal » - « Je trouve pas mon plaisir » - « C'est dégueulasse de faire ça comme ça » - « J'ai le sentiment de la violer tellement elle est passive » - « Ou j'y arrive ou notre couple c'est fini » … Le discours s'enfonce dans le senti, au delà de la technicité du problème (s'il en était) ou d'une forme de médicalisation possible (consultation spécialisée en gynécologie, andrologie, urologie voire psychiatrie).

« En fait ce n'est pas vraiment de sa faute mais il ne pense pas à moi » - « J'ai toujours eu un peu ce problème » - « Avec toutes les femmes que j'ai rencontrées, c'était quasiment pareil, je n'existe pas » - « Je crois que je hais les hommes, s'il n'y avait les enfants, je vivrais seule » - « Maman me disait tout le temps qu'il fallait le faire » - « Papa est parti, j'avais 5 ans »… Le trouble venait doucement, au fil des mots, au travers des maux, imager de douloureuses représentations et constructions. Certains, coincés entre un excès de distanciation (besoin de liberté mal gérée) et un besoin de

rapprochement fusionnel (dépendance affective relative à une autonomisation toute aussi relative).

L'exploration délicate de l'histoire de vie et du contexte actuel dans toutes ses directions, pertinentes ici (voir le modèle biopsychosocial plus loin), se croisait étonnamment de schémas similaires écoutés, entendus et explorés dans d'autres contextes socioprofessionnels.

Les mêmes mots, les mêmes phrases ou presque, je les retrouvais, juste en superposant les termes « entreprise » sur « famille », « collègues » sur « partenaire », « patron ou cadre ou chef » sur « papa ou maman ou le conjoint(e) », « réussite ou création » sur « enfant ou bébé », « poste de travail ou job ou place » sur les diverses identités occupées dans le couple… et cela d'autant plus facilement que le discours émanait de personnes en grandes difficultés sociales, économiques et professionnelles. La relation parentale trouvant un écho dramatique dans l'investissement professionnel et social.

Des processus et des dynamiques de sape de la santé relationnelle, de la santé sexuelle et de la santé en général peuvent être observés en milieu professionnel (pression, compétition, surmenage, harcèlement, chantage, chômage, reclassement brutal ou géographique, licenciement abusif ou négocié…), et tout particulièrement au sein des instances, institutions et organismes qui ont en charge l'accompagnement des personnes en situation de demande d'emploi ou d'exclusion.

On y retrouve tous les processus de deuil, de perte de confiance, de mutilation et d'automutilation, d'addiction, de dé-narcissisation, de repli sur soi…
Dynamiques qui conduisent à la violence envers soi ou envers autrui, le système, l'autre, sa famille et qui font le lit de l'imposture, à savoir de ne plus pouvoir avoir une place, la sienne.

Indirectement, des conflits internes aux entreprises mettent en lumière des enjeux relationnels et transactionnels que les personnes ne mesurent pas et qui rendent totalement improductifs certains services.

Tout particulièrement, les secteurs socioéducatifs et socioprofessionnels font vivre les travailleurs sociaux et les conseillers insertions dans des espaces hyper sensibles où la question de leur présence et de leur place est interpellée chaque jour voire plusieurs fois par jour. Il est des problématiques et des soucis relevés durant les groupes de supervision (similaire aux « Balints » du monde médical) qui «touchent profondément ces professionnels au point de les rendre quelque fois presque inopérante. Ce sont des points qui font écho à leurs propres histoires et représentations et qui les décalent de leur place professionnelle initiale pour les mettre à des endroits virtuellement ou réellement dangereux.

Ce n'est certes pas suffisant pour extrapoler sociologiquement sur la présence de processus similaires et généraliser sans étude poussée, mais cela pose philosophiquement et politiquement la question de la place comme facteur de développement de soi et comme identifiant des troubles du vécu personnel (que les symptômes soient à ranger dans le monde socioéconomique ou dans le monde de la santé sexuelle et sûrement de la santé en général).

Je me suis mis en quête d'identifier sur trois ans, des couples et des personnes racontant cette problématique ou bien directement ou bien au détour de quelques séances ou consultations (25 situations de couple et 10 situations individuelles au couple impossible ou difficile à mettre en oeuvre).

2) Etude et analyse appliquée

La réflexion consiste à l'analyse partielle d'un ensemble de 25 couples hétérosexuels non mixtes (ethnographiquement, et religieusement) et non sujet à des IST ou au VIH et de nombreux célibataires. Ils ont été rencontrés entre l'été 2002 et l'été 2004 pour au moins une séance de consultation en sexotherapie/psychothérapie ou relative à des difficultés dans leur couple et durant laquelle, **la revendication de la place (*de l'existentiel*) de l'une des personnes a été fortement exprimée** intentionnellement en complément (corrélation directe) de l'indication d'un trouble de la sexualité ou d'une problématique relationnelle associée ou non à des difficultés sociales et/ou socioprofessionnelles. Certains étaient parents d'enfants (60%) et d'autres non.
Lieux de rencontre : Cabinets privés à **Blois** (41000) Val de Loire et à **Romorantin** (41200) Sologne, Loir et Cher, département moyen en tout dans la Région Centre, région elle-même moyenne en tout par rapport aux statistiques nationales.
Ce sont des personnes et couples issus du Loir et Cher (22), de la Sarthe (2) et de l'Indre (1).
L'âge minimum est de 18 ans et le maximum de 62 ans – Moyenne d'âge 40 ans.
La prises de contact a été direct (annuaire téléphone, Internet, recommandation) ou via une instance sociale et/ou socioprofessionnelle (travailleurs sociaux).

Ont été écarté les personnes ou couples en sexotherapie ou psychothérapie n'ayant pas cette revendication de place et d'existence aussi fortement et aussi explicitement exprimée. Ainsi que les personnes relevant dans un premier temps d'une attention médicale ou uniquement d'un accompagnement social et socioprofessionnel.

Afin de clarifier mon travail de réflexion et pouvoir accompagner ces couples et personnes, je me suis permis de poser un cadre de récolte d'informations complémentaires à mes notes, sous la forme d'un outil spécifique, adapté pour la circonstance, tel qu'il en existe (sous des formes similaires) en milieu socioprofessionnel et socio-éducatif. Un « *biopsychosociogramme* » (voir chapitre 3) que je commence actuellement à utiliser afin de visualiser avec certaines personnes (auxquelles les images marquent plus que les mots ou les ressentis) les écarts, complémentarités ou correspondances dans leurs évaluations de ce qui fait (pour partie) la relation de couple sur 4 axes et 8 directions de vie :

Intellectuelle, parce que cela pense, produit des idées et réfléchie

Artistique, parce que cela produit, s'exprime et manie l'énergie du dedans.

Sentimentale, écho des émotions, de l'élan chaleureux d'être en cet autre.

Sexuelle, ressenti du corps en résonance, du corps en vibration.

Spirituelle, parce que l'âme à sa place et les sphères éthérées aussi.

Parentale, quand l'enfant est là où quand le parent a toujours sa place.

Energétique, parce que le corps doit bouger et exulter de ce qu'il contient.

Sociale, dans le postulat que l'être humain est avant tout un être social.

L'analyse des notes, des graphes et des synthèses de séances a pu me donner un ensemble de valeurs empiriques dont la qualité statistique n'a pas de sens, en ce qui concerne une étude scientifique digne de ce nom, mais qui reste localement et contextuellement un outil de réflexion, de recherche et de croisement d'informations possible avec d'autres données.

Tableau récapitulatif item/couples:

		A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q
1	H	X	X	X	X		X								X			X
	F	X			X			X							X			X
2	H	X			X							X			X	X	X	X
	F	X	X	X	X		X				X			X	X		X	X
3	H	X		X	X										X			X
	F	X	X	X	X		X			X	X		X	X	X		X	X
4	H	X			X			X					X		X	X	X	X
	F	X	X	X	X		X			X	X		X	X	X		X	X
5	H					X			X									X
	F	X	X	X		X	X		X	X		X	X	X			X	X
6	H	X	X	X	X		X						X		X			X
	F	X			X							X		X	X	X	X	X
7	H	X	X	X	X			X	X			X						X
	F	X		X	X			X	X			X						X
8	H	X	X	X	X		X				X							
	F	X			X			X					X	X		X	X	
9	H	X	X	X		X	X					X	X	X				
	F					X												
10	H	X	X	X	X		X					X	X	X	X		X	X
	F	X			X			X				X	X		X	X	X	X
11	H				X							X			X		X	X
	F	X	X	X	X		X			X	X	X	X	X	X	X	X	X
12	H	X				X						X						
	F	X	X	X		X	X			X	X		X	X		X	X	
13	H	X			X							X		X	X	X	X	X
	F	X	X	X	X		X				X		X	X	X	X	X	X
14	H	X				X						X	X					X
	F	X	X	X		X	X			X	X		X	X			X	X
15	H					X												
	F	X	X	X		X	X				X	X						
16	H	X				X	X					X	X		X			
	F	X	X	X		X				X		X	X	X	X		X	
17	H	X			X							X	X					
	F	X	X	X	X		X				X		X					
18	H				X							X						
	F	X	X	X	X			X				X				X		
19	H				X								X					
	F	X	X	X	X			X				X	X	X		X		
20	H	X		X	X							X	X	X	X	X	X	
	F		X	X	X		X				X	X	X	X	X	X	X	
21	H	X	X	X	X							X						
	F				X		X				X	X						
22	H					X			X		X	X			X		X	X
	F	X	X	X		X	X				X	X	X	X	X	X	X	X
23	H	X				X	X				X	X						
	F	X	X			X						X						
24	H	X	X	X		X	X			X		X	X	X	X	X		
	F	X				X					X	X			X		X	
25	H	X	X	X		X		X				X	X		X		X	X
	F					X	X			X	X	X	X	X	X	X	X	X

N°couple **H** homme **F** femme **X** présent absent ou non déterminé

Récapitulatif pondéré de mes outils et analyses premières

A – 1ère consultation à l'instigation ou l'initiative de :

Le couple dans 60% des situations - La décision de consulter est prise d'un commun accord, peut-être à l'initiative plus évidente de l'un des deux mais avec une volonté partagée, de faire quelque chose pour la qualité de vie et l'harmonie sexuelle du couple.

La femme seule dans 24% des cas - C'est ici la femme, la compagne, la conjointe qui décide unilatéralement de conduire son partenaire en séance. Celui-ci pouvant se sentir (faussement ou pas) un peu hors « jeu » (JE) et source des dysfonctions portant préjudice à la vie sexuelle et tendre du couple.

L'homme dans les 16% restants - Ils amènent leur partenaire parce qu'elle « n'éprouve rien », n'ont à-priori pas de désir ou refuse le partage sexuel. Il arrive aussi que ce partage soit tellement mécanique et rituel que ce « devoir conjugal » devienne insupportable.

B – Origine de la revendication thème : « Et Moi ! »

Les femmes sont 64% à dire ouvertement « et moi ?!… » - Ce sont elles qui nomment la première revendication et en font dans la plupart des cas un leitmotiv. Est-ce une plainte, une demande, un écran, une résistance ou plusieurs de ces items à la fois ? Fréquemment, c'est depuis une identité maternelle qu'elles s'expriment et non pas depuis une identité d'amante ou de partenaire sexuelle potentielle. L'homme étant le grand absent du partage des tâches, de toutes ces attentions, aussi petites soient-elles, qui rendent le quotidien moins monotone.

Les hommes 36% - Ils expriment cette position généralement avec un fort accent de victime du non désir de leur compagne. Mais cela cache subtilement une position où ils se sont mécaniquement glissés dans le désir de l'autre durant un certain nombre d'année, et se réveillent un jour, ayant oublié le « pourquoi du comportement ? » passé, désirant maintenant une autre configuration.

C - Suite donnée en consultations

Total de ceux qui continuent un suivi (au moins 4 séances) 23 couples ou personnes soit 92%.

Qui demandent directement une Thérapie de couple : 2

Qui demandent un suivi individuel, identifiant leur niveau de responsabilité ou leur besoin de changement :
Femmes 16 – Trop souvent avec la crainte que le couple disparaisse si rien n'est fait (ce qui ne veut pas dire qu'elle soit responsable de quoi que ce soit, une relation se construit à deux et s'altère à deux) puis en second lieu, une forme de jalousie qu'une autre puisse satisfaire leur compagnon là où elle n'y arrive pas.

Hommes 9 – Moins nombreux mais dans la crainte principalement de l'adultère plus que de la fin du couple, « elle va aller voir ailleurs ».

Certaines personnes ont pu être suivi en individuel par ailleurs, dans un autre cabinet et/ou entamer une démarche de thérapie de couple ensuite.

D – Mariage

60% de ces couples sont réellement mariés sans représentativité particulière du religieux par rapport au civil. Dans la majorité des cas, ce sont de « vieux » couples de plus de sept ans.
3% des couples sont des seconds mariages et ici, ils consultent en début de vie relationnelle comme pour éviter une réplique des troubles passés.

Pour les couples mariés, le leitmotiv n'est pas la quête du plaisir partagé mais l'évitement d'une séparation qu'ils considèrent inéluctable si rien ne change. Ensuite, dans un second temps, le plaisir est nommé : objectif.

E – Union libre

40% d'entre les couples observés vivent en union libre ou maritalité avec dans la plupart des cas des enfants (de cet union au d'autres).
3% des couples en union libre ont déjà été marié précédemment.

S'ils consultent c'est pour éviter la fin du couple et moins que les couples mariés, la possibilité de l'adultère.

F – Troubles primaires de la sexualité dans le couple

Total 88% - Presque neuf couples sur dix vivent des troubles sur lequel le partenaire ou la vie actuelle ne peut rien. Dans tous les cas présents, il y a absence sincère et réelle de nuire à l'autre ou au couple. C'est plus fort que soi ! ils disent que depuis le début de la relation il y a cette gêne ou cette difficulté :
Anaphrodisie, anorgasmie, éjaculation prématurée, vaginisme, dysérection…

Mais le couple passe au dessus de « ça ». Certains gains semblent plus forts que la frustration, le manque ou l'ennui. Les enfants, les valeurs sociales, les valeurs familiales, les croyances, le travail… sont autant de moyen de focalisation de l'attention et de détournement de l'intention vers des buts extérieurs à soi.
Cela fonctionne tant que l'énergie nécessaire à ces actions ne puise pas dans le tréfonds de l'être. Au-delà de ce moment similaire au passage d'un stress positif à un stress négatif, le trouble s'exprime et prend vie, il prend la vie.

Les femmes à 68% - Elles semblent plus sujettes à des troubles primaires de la vie sexuelle que les hommes qui « ne sont que » 32%, à matérialiser, à symptômatiser pour indiquer que « ça » ne se gère plus. Peut-être les enfants sont-ils devenus grands ? Peut-être la vie professionnelle n'absorbe plus autant ? Le détournement ne pouvant plus s'effectuer, l'attention revient sur le présent du couple et du vécu sensible, émotionnel et physiologique.

G – Troubles secondaires de la sexualité dans le couple

Total des troubles dits « secondaires » rencontrés 36%. Il y a plus de 100% parce que dans certaines histoires, on trouve des troubles primaires et des troubles plus contemporains, générés par le vécu.

Femmes : 66% se plaignent de perte de désir et/ou de difficultés dans l'intimité et dans la relation « à cause » de l'autre, de leur mode de vie ou d'un stress important mal digéré (deuil, perte d'emploi, départ d'enfant majeur, maladie…)

Hommes : 34% disent éprouver des pertes de « puissance »

Certains troubles secondaires découlant du trouble primaire du/de la partenaire comme une anaphrodisie suite à des années d'éjaculation prématurée du conjoint.

Derrière le symptôme corporel – physiologique ou psychologique se niche fréquemment une faillite du champ émotionnel et l'apparition de représentations délétères (rancœur, colère rentrée, haine, culpabilité…).

H – Addictions associées

(Alcool, neuroleptiques, cannabis, sexe sous une forme paraphilique, travail…)
Total 20% - Un petit quart des ces couples se trouvent aux prises avec de l'addiction chez l'un et plus rarement l'addiction chez les deux membres du couple. De l'addiction plutôt qu'une addiction car la compensation ou la médication via un produit ou un comportement ne se fait pas avec un seul objet de consommation. En fait, il s'agît ici de mode de fonctionnement addictif plutôt qu'une addiction particulière. Et il y a de grande chance pour que le produit, le comportement ou l'objet ne soit que l'élément le plus facilement accessible ou le plus confortable à pratiquer. Ceci étant, l'objet ou le projet addictif est la compensation et la communication. Il ne sert qu'à palier à un manque, éviter un passage à l'acte violent envers soi ou l'autre en détournant la tension, gagner du temps.

Femmes : 40% utilisent plus spécialement les neuroleptiques ou l'alcool.

Hommes : 60% utilisent l'alcool plus spécifiquement ou le cannabis pour les plus jeunes (des opiacés moins souvent), mais aussi le travail, le sport ou le sexe sur un mode exagéré et/ou paraphilique (masturbation avec les multimédias, Internet principalement).

I – Répétitions psychogénéalogiques

Total 40% - Avec étonnement (ou sans), on trouve des répétitions ou répliques au fil des générations de même famille qui dépasse le compréhensible. Si à court terme, d'une génération à la suivante, il peut être attendu comme le témoigne un certain nombre d'affaires de mœurs actuelles, que des comportements soient modélisés par les enfants qui vont les reproduire peu ou prou dans leur propre famille.
Par contre, telle jeune fille (vaginique) agressée toute jeune et vivant avec un garçon alcoolique raconte que sa propre mère (anaphrodique) a été agressée adolescente, que son père est alcoolique (dit « bourgeois » donc mieux caché) et que sa grand-mère maternelle a subit un viol enfant (mais c'est « secret » de famille)...

Les femmes sont 90% à raconter des faits réels ou interprétés de leur histoire et de l'histoire de leur famille qui leur sert à justifier leur situation actuelle ou qui alimente réellement une souffrance s'exprimant au travers du trouble relationnel et sexuel. Il semble que les évènements contés soient à consonance passive-victime sur un mode féminin de réception de l'événement.
Les hommes ne sont « que » 10% à exprimer des vécus familiaux pouvant induire une réflexion de type psychogénéalogique. Les événements cités par les hommes ressemblent eux, à des acting, des intrusions, sur un mode dynamique, viril et masculin.
Ici, comme dans les affaires d'agression d'enfant, il convient de prendre le témoignage pour ce qu'il est : une expression actuelle d'une représentation sur le passé et non le passé lui-même. Seul le présent existe, le passé n'a pas de place dans le réel et l'avenir pas encore. Dans les histoires de répétition, la mythologie personnelle sert à la personne

dans son présent, à son profit toujours, même si cela semble la troubler. De plus, les dimensions féminines, masculines étant marquées, il est possible que le conditionnement culturel soit pour beaucoup dans ces interprétations généalogiques.

J – Triangulation aléatoire

(Couple parental incongruant, oedipe non résolu)
Total : au moins 60 % des couples sont concernés par ce passage de la toute petite enfance où le modèle parental et le climat n'ont pas pu permettre à l'enfant de se situer et d'intégrer sa place d'enfant et d'individu (individuation) à part entière avec un devenir propre et unique (autonomisation).

Pour les femmes cela représente 66% de ces situations et pour les hommes, quasiment la moitié, soit 34%. Est-ce à dire que la position de petite fille a culturellement et psychologiquement un arrangement particulier avec ce couple d'autres qui la fragilisent deux fois plus que le petit garçon ? (où l'on peut reparler de cette apparente domination masculine qui pourrait déjà prendre une partie de sa force ici).

K – Symptômes physiologiques et corporels

Total : 68% des couples mais 34% des personnes [50, si sont pris en compte les quelques personnes venues sans leur conjoint(e)].
Les femmes sont dans 82% des situations « soumises » à des troubles physiologiques de la sexualité alors que les hommes ne s'en plaignent que dans 18% des cas. Ce qui est nommé dans la plupart des cas est la perte ou l'absence du désir chez l'un ou les deux partenaire(s). Ensuite viennent toutes les formes de mise à distance de l'autre, d'expression de refus, de peur ou de crainte, d'agressivité : EP, vaginisme, dysérection, dispareunie…

L – Symptômes relationnels et émotionnels

Total : 84% des couples mais 64% des personnes (50 idem K, pour 25 couples) racontent une distance relationnelle et/ou émotionnelle qui les inquiète et quelque fois les effraie. Si ce n'est une distance, ce sera une désintégration, une désagrégation ou explosion de la relation et/ou des sentiments et des émotions. Les hommes sont apparemment plus nombreux, ici, 53%, à vivre cela alors que les femmes représentent 47%.

M– Symptômes Idéationnels et psychologiques

Total : 72% des couples mais 52% des personnes (50 idem K) dont femmes 58% et hommes 42% vivent sous le joug de représentations, croyances et idées parasitantes qui perturbent gravement leur quotidien personnel, social et professionnel. Cela peut-être des histoires qu'ils se racontent ou qu'ils racontent sur l'autre, des projections, des fantasmes, des peurs mais bien souvent des certitudes (croyances transparentes).

N – **Poids du passé**

(Histoires individuelles, valeurs, religion, histoire du couple…)
Un certain poids du passé a pris trop de place dans le présent pour 80% des couples. 75% des femmes et 25% des hommes disent vivre avec des bagages

encombrants. Très souvent, ceux-ci sont anciens et ne concernent en rien le ou la partenaire actuel(le).

Dans certains couples, ceci est présent chez l'homme et la femme. L'intensité, la puissance émotionnelle véhiculée par cet « avant » participe plus ou moins profondément à la mise à distance de l'autre (sous quelques formes que ce soit, et pas forcément d'une manière physique ou sentimentale : symbolique, fantasmatique, identificatoire…)

O – Présent conflictuel

(Partenaire, travail, enfants, parentalité, confrontations quotidiennes…)
Présent chez 52% des couples, ce qui met en valeur les 48% autres qui ne sont pas en conflit au quotidien. Des conflits actuels ne sont pas obligatoirement vécus au moment de la consultation mais il en existe dans la moitié des situations présentes. Ces conflits actuels sont pour partie secondaire et effet des troubles relationnels du couple tandis que d'autres sont issus d'expériences exogènes au couple.

La moitié des couples et des personnes de ces consultations, s'ils demandent une reconnaissance particulière de leur existence, n'entrent pas dans un conflit « visible » ou directement analysable (il peut en effet exister sous une forme larvée ou indirecte).

P – Angoisses devant le futur
(Performances, réussites diverses, normalité…)

Présents chez 64% des couples dont pour les femmes 68% et pour les hommes 32%, il y a une réelle angoisse exprimée voire soignée devant l'avenir. Le futur ne peut pas leur sembler clair ou encourageant puisque plane au-dessus de lui, d'elle ou d'eux, une épée de Damoclès : Mort de la relation, agression et conflit, violence, perte, départ de l'autre, divorce, maladie … Dans certains couples, cette angoisse est présente chez l'homme et chez la femme.

La présence d'enfant renforce la crainte et les angoisses en renvoyant des images d'échec supplémentaires et des représentations sombres et dénarcissisantes.

Q – **Point de rupture existentielle**

Identifié chez au moins l'un des deux partenaires de 13 couples/25, soit **52%**. L'idée de « rupture » existentielle fait référence, ici, à diverses formes de décompensation émotionnelle et psychologique qui amène celui ou celle qui l'expérimente (en suivant les échos des personnes présentes uniquement) à ne plus du tout sentir le sens de la vie au risque de forte dépression et de pathologies graves sinon de passage à l'acte (comportements suicidaires ou d'automutilations). Ces personnes étaient soit suivis médicalement soit en passe de l'être à très court terme.

Des moments de ruptures succédant à des évènements particuliers pour les uns ou les autres dont la valeur et la teneur émotionnelle aura été assez forte pour faire littéralement changer la personne de dimension.

En résumé :

Les personnes et couples qui cherchent « réponse » à leur troubles existentiels, relationnels et sexuels sont plus enclins à suivre quelques séances ou plusieurs mois de suivi (jusqu'à 18 mois) que celles et ceux qui consultent pour un trouble spécifique et une symptomatique très défini où seuls s'expriment ce trouble ou ce symptôme. La demande y est alors plus opérationnelle et doit être magique sans que la personne prenne toujours la responsabilité de son mieux être et de sa santé sexuelle.

5 couples sur 25 (Soit 20 %) **cumulent chez les deux personnes les trois types de symptômes et les troubles de la ligne du temps.** 8 couples (32%) ont la totalité de la ligne du temps altérée (y compris les 5 précédents). 9 couples (36%) cumulent chez les deux personnes les trois types de symptômes (y compris les 5 couples précités). A priori, ce sont les troubles émotionnels qui sont clairement mis en avant pour justifier la difficulté dans la santé sexuelle. Puis viennent les troubles corporels et enfin les dissonances cognitives.

Toutes les situations psychogénéalogiques (40%) sont bien sûr liées aux couples qui subissent le poids du passé et **68% des couples croisent ce poids du passé avec des troubles primaires de la sexualité (88%). Dont 36% sont ces hommes revendiquant une place et 64% des femmes au « Moi » trop « enfermé ».**

Chez 6o % de ces couples au moins, l'un de leur membre qui n'a pas pu se construire « normalement » au passage de l'œdipe via une triangulation cadrant et rassurante ; Soit par l'absence de cadre parental (ou son versus, excès de cadre enfermant) soit par manque d'un ou des parents, soit par une sur présence générationnelle (plusieurs générations sous le même toit avec des rôles non définis), soit par la confusion des places, du parent, de l'adultérant, de l' « incestuelant » ou de l'incestuant. Cela concerne ici 66% de femmes. Il est possible que cette valeur puisse être supérieure puisque certains couples et certaines personnes n'ont pas poursuivis un suivi au-delà d'une ou deux séances. Il y a ceux qui se contente d'une réponse partielle ponctuelle leur évitant de changer trop de choses dans leur quotidien conjugal et ceux dont le gain secondaire à la situation n'autorise pas de changement. Leur présence dans ce cas, en consultation, est purement « sujet » du désir ou de la pression de l'autre (chantage affectif, chantage au divorce…)

Mon expérience socioprofessionnelle et d'accompagnateur au changement personnel m'autorise ici à penser en sus des éléments précités, qu'un point de rupture se retrouve chez nombre de sujets à des psychopathologies sociales et sociétales comme des troubles de la santé émotionnelle et sexuelle.

Dans la majorité des pathologies (à caractère existentiel – 52% ici) de « la place », apparaît la présence d'un événement ou d'un moment de l'histoire individuelle (jeune ou très jeune) que l'individu a l'impression de vivre totalement seul, dans une totale impuissance face à celui-ci. Un moment qui semble être le pire jamais vécu et qui ne sera pas partagé parce qu'il semble évident qu'à ce moment, personne ne peut comprendre*. Ensuite cela sera dénié ou refoulé, évacué au mieux quelque part, laissant la stase émotionnelle faire son travail de sape dans l'ombre. Ce moment peut avoir été le déclencheur (qui n'est pas forcément vécu dans la prime enfance), non pas sous l'apparence d'une source unique traumatique sur l'un des plans de l'être, mais le point de défaillance du sentiment d'avoir une place qui émerge au sein d'un terrain fragilisé. Il peut être actualisé, re-stimulé ou revécu en situations similaires jusqu'à faire sens.

**** Principaux évènements faisant « rupture » identifiés ici : Décès brutal d'un parent étant jeune, agression à caractère sexuel ou non, passage à l'acte incestueux, vécu incestuel répété, vécu enfant de violences conjugales et/ou violence parentale subie...***

3) Outil : Modèle de « biopsychosociogramme »

Modélisation à partir d'outils socioéducatifs et socioprofessionnels d'un support de réflexion et de recherche qui établisse un visuel du champ relationnel mis en place dans le couple pour chacun des deux membres.

Bonne santé sexuelle = harmonie corps cœur esprit = équilibre biopsychosocial

Réflexion à faire en se positionnant face à ces items, que cela soit le fait d'un choix ou avec l'impression de le subir. Celle-ci peut-être réalisée pour soi et/ou dans la pensée projective de ce qu'est l'autre. Un partage des images et représentations graphiques permet d'offrir un autre angle de vue voire de changer de point de vue pour celles et ceux qui auraient besoin d'un visuel et d'une organisation spatiale de leur pensée, visualisée ici sous la forme de graphes superposables, analysables, interprétables et comparables.

Il est possible techniquement de proposer cette réflexion sur une piste temporelle :

1 thème à réaliser pour le présent (au moins)
1 thème à réaliser pour les représentations du passé
1 thème à réaliser pour les projections dans le futur
1 thème à réaliser pour définir l'Autre

Les grands thèmes abordés peuvent-être les suivant :

A) Cog – Cognitif, pensée, intellect, **mental** – ESPRIT + CONCRET 6

B) Sym – **Philosophie**, spiritualité, mysticisme, valeurs, symbolisme – ESPRIT 7

C) Ima – Imaginaire, rêve, fantasme, intuition, **créativité**, projection – ESPRIT + AFFECT 8

D) Fam – Relation affective, parentalité, famille, **généalogie** – AFFECT 1

E) Emo – **Emotion**, sentiment, ressenti – AFFECT + BIO 4

F) Bio – Biologique, **sexuel**, corporel, physiologique – BIO 2

G) Sys – Système logique, organisation, **énergétique** – CONCRET + BIO 3

H) Rel – **Relation sociale**, activité professionnelle, culturelle – CONCRET 5

L'évaluation s'effectue sur une échelle virtuelle totalement basée sur un déclaratif qui devrait pouvoir être relativisée au regard du vécu verbal et non verbal de la personne et/ou du couple.

Sur une échelle de 1 à 9 :
1 : « pas du tout important et/ou inutile »
2 :
3 : « Peu d'intérêt et/ou d'utilité »
4 :
5 : « Utile et/ou important
6 :
7 : « Très important et/ou très utile »
8 :
9 : « Essentiel et/ou vital »

Point A :
Vie intellectuelle, le mental, la pensée, Le cognitif, les systèmes logiques, l'analyse, la gestion des idées, la gestion des choses et du temps …

---
1 2 3 4 5 6 7 8 9

Point B :
Vie spirituelle, la philosophie, le mysticisme, la religion, le symbolisme…

---
1 2 3 4 5 6 7 8 9

Point C :
Vie artistique, le culturel, l'imaginaire, l'intuitif, le rêve, la capacité projective…

---
1 2 3 4 5 6 7 8 9

Point D :
Vie parentale, la famille, les racines, la généalogie, les relations humaines…

---1
2 3 4 5 6 7 8 9

Point E :
Vie sentimentale, les émotions, les ressentis, l'affectif, l'amour…

---
1 2 3 4 5 6 7 8 9

Point F :
Vie sexuelle, le sensuel, l'érotique, le fantasme …

---
1 2 3 4 5 6 7 8 9

Point G :
Vie énergétique, l'organisation, matérielle le corporel, le physiologique, le sport…

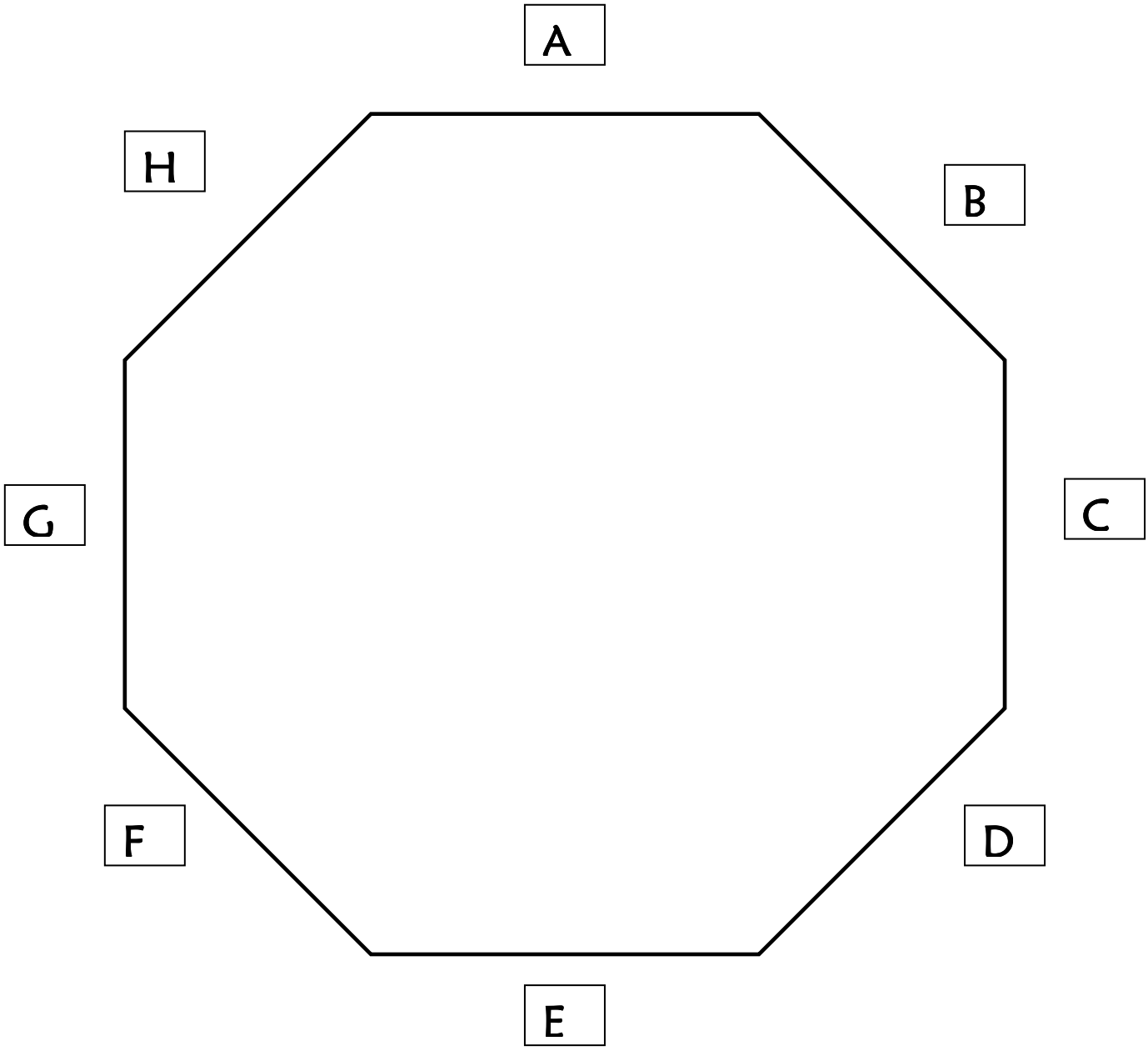
---
1 2 3 4 5 6 7 8 9

Point H :
Vie sociale, le professionnel, le politique, le socioculturel, la communication, l'associatif, l'humanitaire…

---
1 2 3 4 5 6 7 8 9

Evaluation qui est ensuite reportée sur un graphe octogonal aux points symétriques dans leurs valeurs opposées, complémentaires ou contradictoires :

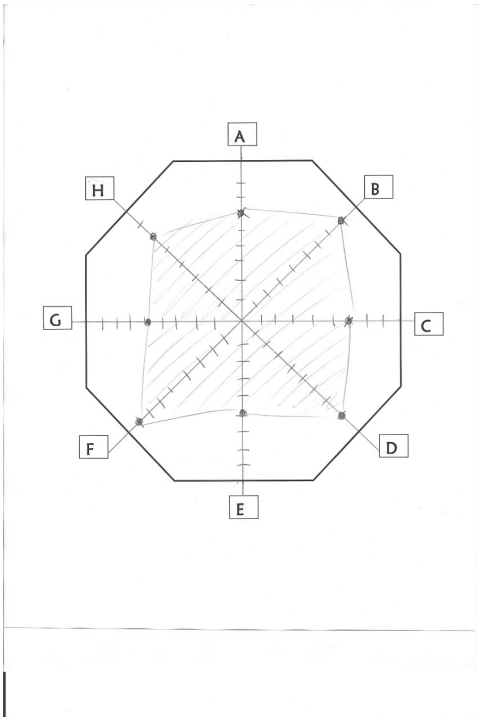
Graphe :



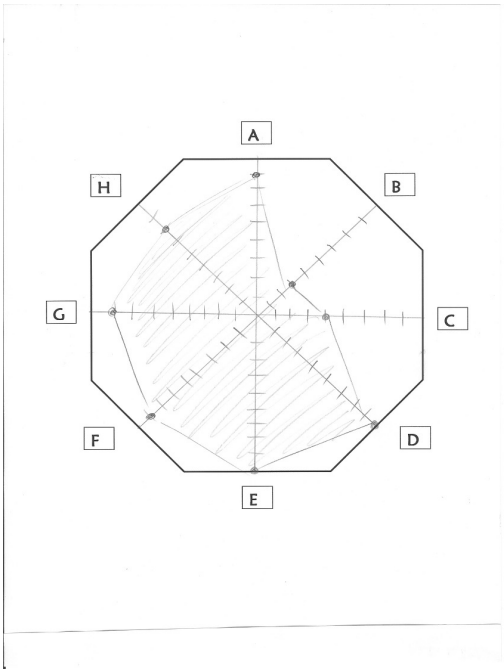
Exemples :

Quelques documents réalisés avec certains des couples pris en exemples dans cette étude.

Couple N° 25) :

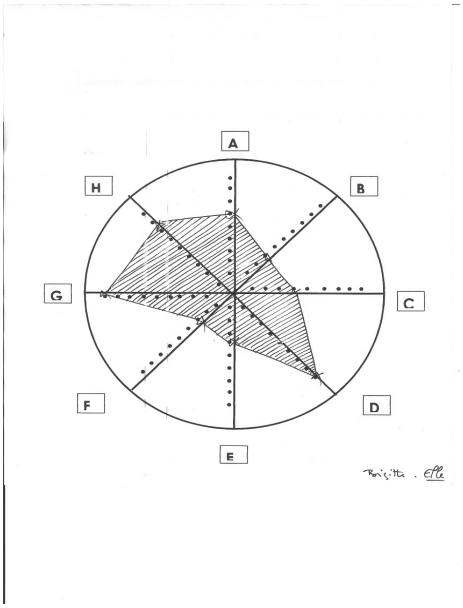


Lui

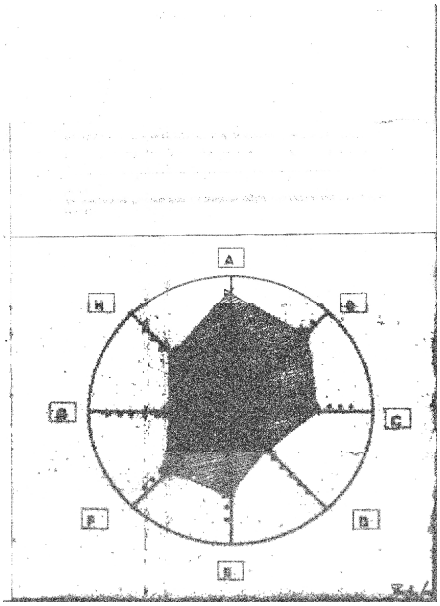


Elle

Couple N° 20) :



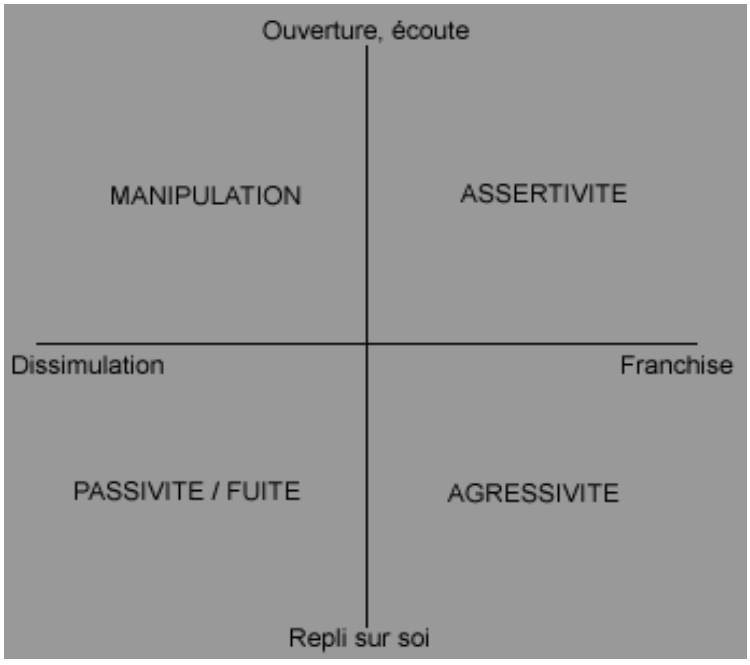
Elle



Lui

4) Questionnement de suite

La personne dans la plainte de l'absence de place n'apparaît pas, ici, en mesure de poser une quelconque intention opératoire à l'intérieure de la réalité qu'elle expérimente : son couple en crise. Son attention est diffuse et peine à se concentrer ou à se fixer. Sa conscience rencontre des difficultés à faire des choix, à mettre en acte des pensées, à se projeter et se maintenir. Elle expérimente une forme de déliaison d'avec le monde ou plus particulièrement, d'avec son monde. Elle est confrontée à des fixations parce que « *le temps est lié à l'espace subjectif et social. La clinique nous apprend que la construction traumatique peut produire de l'espace fixé, de l'espace figé dans lequel la personne revoit toujours la même image dans des temps différents. Elle peut aussi produire du temps figé, toujours le même scénario, toujours le même déroulement dans des espaces temps différents. Le travail psychologique sera alors de permettre de la dynamique dans les deux dimensions espace temps.* » (Bernard Gaillard, cours : Temps subjectif - Temps social, Université Rennes2, Institut de Criminologie et sciences Humaines, 2002, P.7) La personne ne va pas pouvoir « tenir » ses choix de changements ou d'adaptation au partenaire. Elle peut en éprouver tout autant de difficultés à s'occuper d'elle-même et à se mettre à l'écoute de ses propres besoins élémentaires. Elle n'émet alors plus rien ou presque que l'autre puisse interpréter comme communication tendre. Problème de place, de déliaison, troubles relationnels… Ces observations font penser au concept d'intentionnalité développé par Brentano et repris par la phénoménologie de Husserl où tout acte mental est considéré en relation avec un objet. Plus actuel, « *Searle définit l'Intentionnalité comme la capacité biologique fondamentale de l'esprit de mettre l'organisme en liaison avec le monde*. » (Extrait cours ESA Paris) car cette capacité, si elle n'est pas développée ou absente peu manifestement, par son absence ou son manque partiel, entraîner les phénomènes observés ici. Comment alors permettre à cette capacité de s'épanouir ? Un autre questionnement apparaît qui concerne le fonctionnement de ce couple en crise au regard des graphes, traces et autres « grammes » de la réflexion autours des supports « biopsychosociogrammes ». Globalement, il y a quatre champs d'action complémentaires (voir ci-dessous) à l'œuvre dans la gestion que font les personnes de la totalité des valences présentes (conjoint/conjointe, père/enfant, mère/enfant…). Suivant la dynamique de communication mise en acte, un champ sera plus investi qu'un autre avec un retentissement différent (voir schéma ci-dessous des directions possibles).

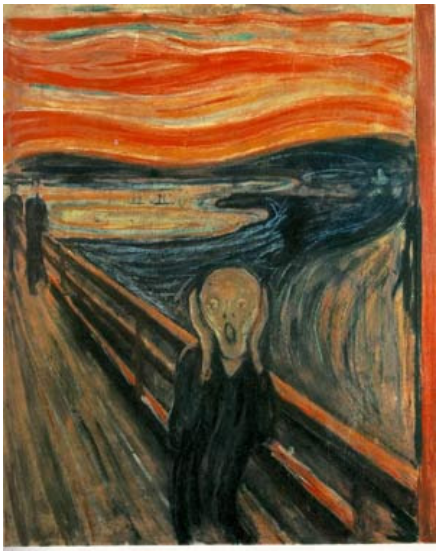


Ramené à l'espace temps du couple et de la personne,
« Nous trouvons quatre attitudes pour définir un grand nombre de comportements humains:
1 - **La fuite**,
2 - **La manipulation**
3 - **L'agressivité**
Ces trois premières attitudes sont beaucoup moins performantes que l'assertivité *. Elles ont tendance à s'exprimer **de façon réflexe** dans les situations difficiles. Elles sont **génératrices de tensions, de défenses, d'incompréhension et de perte de temps.**

Trois attitudes si fréquentes en tout lieu social et familial, mais aussi en milieu professionnel qui constituent le creuset de tous les conflits et les difficultés relationnelles.

4 - **L'assertivité**
Cette attitude, elle, au contraire, définit parfaitement une **grande qualité de la communication** dans laquelle on se respecte soi-même autant que l'on respecte autrui. Elle s'exprime **de façon sensible et réfléchie**. Elle permet des **actions adaptées avec les situations**. Ceci est important dans toutes les circonstances de l'existence, personnelles et professionnelles »
(Cabinet Thierry Tournebise Formation-Conseil)

Il apparaît donc que le comportement « idéal » recherché, le moins « coûteux », pourrait être l'assertif. Du moins c'est dans l'intentionnalité de celui-ci que seront trouvées des pistes d'ajustement entre les personnes dont le couple vit une crise. Parce qu'il est clair que les personnes qui consultent sont loin de ce comportement assertif et quand bien même elles seraient désireuses d'y tendre, elles fonctionnent à ce moment là, impuissantes, dans l'agressivité, la fuite ou la manipulation, jusqu'au **cri d'et moi** !



Le cri – Edvard Munch – Oslo 1893

**** Le mot vient de l'anglais ASSERTIVENESS. Initié par Andrew SALTER psychologue New-Yorkais dans la moitié du siècle dernier. Développé plus récemment par Joseph Wolpe, psychiatre et professeur de médecine américain comme "Expression libre de toutes émotions vis à vis d'un tiers à l'exception de l'anxiété" (T.Tournebize)***

III) Echos et apports théoriques

1) Le SOI - La place au monde - l'arbre familial - Phylogenèses

Le SOI source

« ***Le Soi*** *est notre totalité psychique, faites de la conscience et de l'océan infini de l'âme sur laquelle elle flotte… Ainsi le Soi est infiniment plus vaste que le Moi. S'aimer soi-même, ce devrait être aimer cette totalité, à travers laquelle on aimerait l'humanité tout entière* » (C.G Jung) *(2)*

Phénomène endopsychique, l'espace du « Soi », contenant tout ce que la conscience peut appréhender n'a pas de limite. De celui-ci doivent pouvoir émerger selon Jung toutes les représentations (uniquement en germe, en matrice) issues du vécu de l'histoire du monde, de la plus petite cellule jusqu'au genre humain. A la frontière du mysticisme, de l'art poétique, du symbolisme des grandes traditions de l'hermétisme initiatique chrétien et de la pulsion de vie la plus basale chez les mammifères que nous sommes, la conscience de soi hésite entre l'organique et la mystique.

Beaucoup plus vaste que le « Ça » freudien (ensemble des besoins d'ordre biologique : la faim, l'hygiène, la sécurité, la reproduction et la libido), son contenu y est d'autant plus complexe et peut-être plus difficilement compréhensible.

Car le Soi n'existe que différencié du monde auquel il appartient et qu'il structure lui-même. Le Soi a un monde et est ce monde. Il est « source » de ce auquel il participe et duquel il s'individualise. Ce qui n'est pas sans faire écho au regard existentiel de Edmund Husserl et Maurice Merleau-Ponty, chez qui en pratique « *la Phénoménologie nous permet de prendre conscience du fait que « le monde en soi », la réalité, est inconnaissable, que ce que nous croyons être vrai, ce sur quoi nous fondons notre action sera toujours une « illusion » une construction sociale et personnelle de la réalité* ». (Richard van Egdom) *(3)*

Cette difficulté de prise de conscience qui peut mener à l'individuation reste la frontière majeure qui occulte l'accès à la liberté d'être et d'avoir une vraie place dans le Monde. Il est en effet très délicat d'oser se positionner comme acteur de sa vie tout en étant le scénariste, le projectionniste, l'écran et le metteur en scène. Cela occasionne tout autant de créativité que de destructivité, parce que créateur d'angoisses et révélateur de clivages entre les pulsions sous-jacentes et la recherche de contrôle de la réalité.

Il semble évident que la question de la place de la vie et qui plus est, de l'humain dans le monde, a de tout temps généré des cosmogonies, mythes, légendes et religions pour compenser la difficulté d'individuation et tenter une participation au Monde. Depuis les premières traces considérées comme délibérément exécutée par des Néandertaliens jusqu'à nos jours, la source, l'origine de la vie et des hommes autant que de toutes les choses observées et observables reste et pose une question existentielle (même dominée de nos jours par des impératifs générateur de déplacement d'attention, en surface de la conscience, pas en profondeur).

(2) C.G Jung, L'énergétique psychique, Gallimard, 1993

(3) Richard Von Egdom, Cours de phénoménologie, IUFP Uni.LillesII

Si Freud s'est occupé du « Père » et de la Loi comme origine issue, du bassin méditerranéen, plutôt phallique et masculine, Jung s'est focalisé sur une source au féminin plus universelle issue des grandes forêts primaires et de la première religion du monde (le chamanisme), la « Mater ». Peut-être peut-on regarder Reïch, parmi les « fils » rebelles, beaucoup plus préoccupé de la dimension énergétique, orgastique avant qu'il s'intéresse à la dimension collective (sociale*) et plus tard bioénergétique, « orgonique »**.

On retrouve bien sûr le symbole phallique dans de très nombreuses cultures très anciennes (Pierres levées pré-celtiques, lingam ou armes « pouvoir » de vie et de mort) mais toujours associé à une dimension complémentaire voire opposée (yoni ou vase matriciel)***.

Yoni lingam Indien

Menhir breton

De la même manière qu'il est culturel de trouver des « Eves » ou des « vénus » comme « pendant » des symboles érectiles de puissance dès les premières représentations paléolithiques (l'Art rupestre).

L'organisation sociale qui fonde la matrice de notre organisation actuelle reste, au-delà d'un brassage déca millénaire de divers peuples, inspirée par le climat, la géographie, le nombre d'individus présents dans un clan. « *Il faut un quantum de 300 à 500 personnes pour qu'une communauté humaine puisse offrir, en son sein, des partenaires convoitables et suffisamment éloignés de la famille nucléaire et de ses entours immédiats pour être valorisants. Au-dessous de ce seuil numérique, l'exogamie, l'union avec un(e) partenaire pris(e) hors du groupe originaire, est la loi de la formation des couples.* »(G.Swang) *(4)*. La place de chacun, sous forme de castes, est aussi déterminée par l'ensemble des peuples « alter dimensionnels » : les habitants et le monde vivant des autres espaces, des autres dimensions, des autres « terres », des autres mondes, les mondes magiques, le temps des rêves des aborigènes australiens.

(4) Gérard Swang, Aux origines de la sexualité huamine, Puf, 2002 , P.171

**** En référence à ses engagements freudo-marxistes et pour la liberté d'éducation sexuelle des adolescents (1928 à 1935). En 1930, il se distancie de la ligne freudienne en fondant la Société socialiste d'information et de recherches sexuelles et l'Association allemande pour une politique sexuelle prolétarienne.***

***** A partir de1935 W.Reïch s'épuise à prouver l'existence physique de la pulsion de vie en une énergie qu'il nomme « orgone » en 1940 - à partir de la racine grecque « orgao » (bouillonner de sève et d'ardeur) C'est ce qui « pousse » vers l'extérieur de soi, vers l'autre ou vers une activité compensatoire. C'est ce qui contrarie la force d'inertie.***

****** Le lingam, objet toujours dressé, créateur, fécondant, est en Inde associé au** yoni, forme de **vulve, réceptacle, ventre. Leur union représente, la totalité du monde. Ils symbolisent les fonctions créatrices et destructrices de la fusion ou rencontre sexuelle des contraires (tantrisme).***

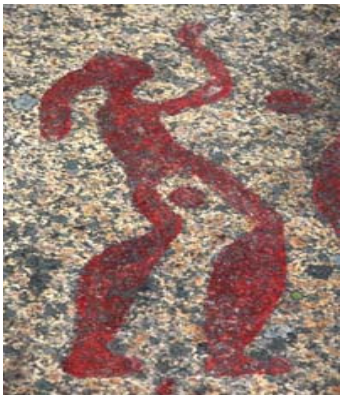
Sous nos latitudes indo-européennes, et plus particulièrement au sein des premières civilisations celtes, il est important de noter (entre une position phallocentrée ou gynocentrée) que la place du couple, de la femme et de l'enfant n'ont rien à envier, bien au contraire, à celles qu'elles ont aujourd'hui, peut-être même le respect et l'égalité des genres et des sexes y sont-elles réellement appliquées.

Il aura fallu attendre la sortie du carcan religieux au début du XXe siècle (poids du catholicisme romain et du puritanisme protestant) pour que l'enfant et la femme retrouve une place et une forme de liberté similaire à celle d'avant l'instauration de la civilisation judéo-chrétienne. Et que les couples s'organisent plus sous le sceau du choix amoureux que de l'obligation sociale. Soit deux milles années de rupture que l'historien Jean Markale considère reposer sur une gigantesque escroquerie dans l'approche des relations hommes-femmes tandis que Pascal Picq, paléoanthropologue, y voit une mystification bien entretenue, servant à expliquer, cautionner et justifier une situation inégalitaire.

" Les trois monothéismes, animés par une même pulsion de mort généalogique, partagent une série de mépris identiques : haine de la raison et de l'intelligence ; haine de la liberté ; haine de tous les livres au nom d'un seul ; haine de la vie ; haine de la sexualité, des femmes et du plaisir ; haine du féminin ; haine des corps, des désirs, des pulsions. En lieu et place de tout cela, judaïsme, christianisme et islam défendent : la foi et la croyance, l'obéissance et la soumission, le goût de la mort et la passion de l'au-delà, l'ange asexué et la chasteté, la virginité et la fidélité monogamique, l'épouse et la mère, l'âme et l'esprit. Autant dire la vie crucifiée et le néant célébré... " Michel Onfray « traité d'athéologie » grasset 2005

Le traumatisme de la naissance

« Une souffrance précoce influence toute une vie. Le comportement ultérieur peut se construire à partir de souffrances intervenues pendant les premiers mois ou même les premières heures de la vie ; un enfant peut s'exiler très jeune de lui-même » (A.Janov) *(5)*.



Enfantement… Art rupestre de Fallum (- 700)

Toute naissance est un moment particulièrement traumatique pour le bébé, même s'il y a une réelle continuité entre le stade fœtal et le stade néonatal. C'est un moment merveilleux paradoxalement plus ou moins pénible pour les parents, chacun à sa place, mais c'est avant tout le « passage » le plus difficile qu'un être puisse rencontrer. Qu'il le vive en totalité, dans le sang et les fèces, au milieu des cris ou des crispations, aspiré, tiré, poussé, écrasé, compressé ou qu'il ne vive qu'une partie, ôté du ventre avec précipitation ou via les voies naturelles d'une mère absente sous péridurale… ce qu'il vit laisse une empreinte non pas cognitive, il est trop tôt, mais sensorielle.

5) Arthur Janov, L'amour et l'enfant, Flammarion, 1977, P.171

La césure du cordon ombilical peut déjà se regarder comme une première forme de castration. Une césarienne quant à elle, annule la stimulation physique que les contractions de l'accouchement opèrent généralement sur la peau du bébé et sur ses systèmes respiratoire et génito-urinaire. Le passage d'un milieu aqueux à un milieu aérien, tout comme le brusque changement de température entre l'utérin et la salle de travail hospitalière, impliquent des modifications physiologiques fondamentales. Un engrammage inaltérable s'installe que la toute jeune enfance donnera l'apparence d'avoir effacée (amnésie infantile); tout comme la maman quelques jours plus tard ne se souviendra plus vraiment de l'accouchement difficile, ne préférant conserver de ce moment que le merveilleux de la présence de son enfant. Mais avant que l'enfant s'observe dans les yeux de son parent en miroir, avant que la dyade mère-enfant ne se constitue, il faut qu'il ait été accueilli. Il faut qu'il ai été reçu quelque part. « Un bébé ça n'existe pas tout seul » (Winnicot). Bien sûr, il y a cette équipe soignante qui s'active dés l'approche de la délivrance et dans les premières heures qui suivent. Bien sûr, leur contact sera une brique dans l'étayage sensoriel du bébé, comme le premier contact avec la peau de sa mère et les premiers sons en direct, non pas au travers des membranes utérines. Ne sent-il pas non plus instinctivement le niveau d'accueil psychologique et émotionnel du parent ? Ne sent-il pas ce qu'il représente, lui, et ce qu'il vient faire à cette place, dans cette famille là ? Ne commence t-il pas déjà, si tôt, à percevoir sa place ?

Willy Pasini aborde dans « l'éloge de l'intimité » les apprentissages néonataux du fœtus qui couvrent les états internes de la mère jusqu'aux phénomènes vibratoires extérieurs. Mais aussi les maltraitances de fœtus qui abîment définitivement ce qu'il nomme l'intimité néonatale, altérant la capacité à l'intimité du futur adulte. Car l'enfant peut être attendu, désiré et pensé. Mais il peut aussi remplacer ou combler un manque voire un autre enfant parti avant lui : Mort-né, accident, fausse couche. Il peut aussi être lui-même soignant, du parent ou du couple : remplacement d'un parent mort ou d'un parent de parent, décédé.

Il peut être un « hasard », un « accident » ou le « mauvais » fruit d'une agression sexuelle. Il peut être porteur d'une faute ou d'une malformation, d'un handicap ou d'une maladie. Ou encore symboliquement être le fruit incestueux d'une relation fantasmé avec un parent. Autant de situations qui menacent la constitution narcissique de l'enfant. Autant de ruptures du lien mère-enfant. Autant de sources de culpabilité, de positions paranoïdes, schizoïdes ou dépressives. Autant ces souffrances « *provoquées par le manque de certains évènements ; c'est à dire que le fait de priver un enfant d'une expérience nécessaire à son développement peut être exactement aussi catastrophique que le fait de l'accabler d'une expérience trop riche(…) contribuent-elle, chacune à sa manière à créer la névrose*.» (A.Janov) *(5)*. Des mécanismes d'attachement, de liens, se développent entre le bébé et sa mère ou le substitut de sa mère à la suite de la naissance. Trois facteurs sensoriels, théorie de l'empreinte (imprinting), sont activés : La vue, le goût et l'odorat. (Corroborée par de multiples chercheurs Heinroth, 1910 ; Lorenz, 1935-1937 ; Harlow, 1958-1959 ; Levinson, 1972 ; Karsh et Turner, 1987). Pour l'enfant naissant et même le petit bébé, l'hors du nid matriciel demande une réassurance qu'on appelle le « bonding », la mise en contact peau à peau de l'enfant et de la mère le plus rapidement possible. « *Privés des liens sains archaïques, détachés de l'autre, l'enfant " errent " dans son monde froid proche du néant psychique, ce qui le protège du monde réel hostile et perçu comme tel. Les tendances psychotiques caractérisent les défenses mises en place. Nous pourrions même nous demander si le terme " aliéné " - originaire de l'expression latine mentem alienare (ôter la raison) - qui veut dire malade mental dont l'état justifie l'internement ne trouve pas sa justification dans la privation de lien (a privatif et lien : aliéné, privé de lien)* » (Bertrand Reine Mémoire de sexothérapie – IFPS 2004).

(5) opus cité P.35

Filiation, l'arbre et ses racines

Ainsi, lorsque je nais, ma place n'est pas certaine. Il aura peut-être fallu du temps pour que mes géniteurs comprennent ce qui leur arrive, puis acceptent ma présence, même protocellulaire, puis fœtale et qu'enfin ils me nomment. C'est à dire qu'ils s'engagent à signer et tracer à la face du monde le symbole de cette présence. Par cette nomination, ils me donnent existence en me dissociant d'eux. Je ne suis plus une simple image sur le moniteur de l'échographe. Je ne suis plus un ensemble de sensations plus ou moins diffusent dans le ventre de ma mère. Je ne suis plus cette abstraction dans l'esprit de mon père.
Pourtant, chaque couple porte en lui des raisons différentes, parce que chaque couple est unique, mais similaires, parce que certains schémas semblent des universaux, quant au désir ou au choix d'avoir un enfant (filiation, transmission du nom, don de vie, amour maternel...) C'est cette étape qui pré-programme le comportement parental que l'enfant recevra ou subira. Il y a le désir d'un couple équilibré de permettre la vie, de transmettre ses valeurs et sa vision du monde. Il y a à l'opposé le couple pathologique dont le besoin est d'avoir un objet qui les narcissise. Au-delà de ces extrêmes, on peut sûrement trouver de multiples cas merveilleux comme terribles.

Entre ces bornes (c'est le cas de nombreux couples de l'étude) on trouve aussi des enfants venus réparer un couple ou un parent ; des enfants arrivés accidentellement, des femmes et des hommes qui veulent se prouver, l'une sa puissance maternelle et l'autre sa virilité, des êtres qui veulent avoir une reconnaissance sociale... sans occulter les pulsions infanticides et les ruptures de lien symbolique durant la grossesse. Dans tous les cas où l'enfant n'est pas une personne accueillie et désirée, attendue et inconditionnellement aimée, ce sera une porte ouverte à la difficulté de place avec un narcissisme fragilisé; une porte ouverte à la modélisation de la pathologie des parents.

Peut-être ce ventre qui m'accueille a t-il déjà nourri d'autres avant moi ? Peut-être cette Mater a t-elle perdu un enfant avant ma conception ? Je ne la connais que de l'intérieur, au travers de ses ressentis, des vibrations de son corps, des résonances et des flux. « *La survie, en tout cas, l'accès à la vie psychique, n'est possible que si le nourrisson a été pénétré des fantasmes de la mère. Cette dernière reçoit, par identification projective, les émois bruts de l'enfant, éléments non psychiques. Elle les métabolise, et les renvoie, transformés, à l'enfant sous forme psychique de pensées, fantasmes ou autres* »
(Bion cité par J.G Lemaire) *(7)*. Car le fœtus est déjà un être perceptif et réceptif recevant des déterminants de son rapport au monde extérieur. L'expérience dans ce sens sera confortable si la mère prend soin d'elle dans cet espace temps fragile en maintenant une sexualité. Comme à l'opposé, il peut être très inconfortable entre des toxiques (alcool, tabac, neuroleptiques…), des tensions, des stimulations intenses (sports intensifs, accidents, agressions, violences…), une hygiène de vie et une diététique inappropriée. Qu'en est-il de l'amour ? Qui créra l'espace nécessaire au développement psychique de l'enfant ? Celui là même qui « *interroge la capacité relationnelle de chacun dans la résonance avec son propre vécu d'enfant dans le rapport avec ceux que cette naissance rend parents* »
(A. Herbin) *(1)*.
La parole donc, assigne une place. Elle permet de sortir d'un espace indifférencié pour aller vers une individuation, c'est à dire, qu'elle permet de devenir « un », individu ayant place dans la réalité commune. Etre unique, « noyé » au milieu de quelques 6 à 7 milliards d'autres individus, eux aussi, uniques. Quoi ? Qui alors, peut me permettre de savoir qui je suis et à quelle place je me trouve ? Puis la place commençant à être vécu, la Présence au monde peut se vivre.

(1) opus cité

(7) J.G Lemaire, Famille amour folie, Centurion, 1989, P.116

Le nom donné à l'enfant, résultant des éléments précédents, permet de sentir et comprendre le mandat qui lui est donné, sa mission de vie, les projections parentales ou transgénérationnelles. Chaque époque est porteuse de ces étiquettes étonnantes qui font quelque fois sourire et trop souvent s'inquiéter du devenir de l'enfant, depuis les traditionnelles utilisations des saints du calendrier chrétiens jusqu'aux vedettes « kleenex » des réality-shows télévisuels actuels.

« (…) *La filiation comporte toujours trois aspects complémentaires (…) : la composante biologique qui repose sur la filiation génétique ; la composante généalogique qui relève du patronyme et de la reconnaissance par le nom ; et enfin la composante éducative qui se construit à travers les liens à la fois affectifs et intellectuels* (…) » (S.Tisseron) *(6)*

L'enfant que je suis dans ce vingtième et unième siècle profite de plusieurs millénaires d'évolution. Ceux qui m'ont précédé, tous les enfants du monde, de tous les mondes, de toutes les cultures et de tous les temps, ont transmis un bout de leur vie, de leurs espoirs, de leurs constructions, de leurs découvertes et de leurs arts. Petite feuille aboutissement de la transmutation de sève, d'eau et de lumière sur le grand arbre familial de type « homo » qui enfonce ses racines dans cinq millions d'années de croissance, je suis finalement très « riche » et plein ; mais n'en suis pas, ni conscient, ni forcément convaincu. Dans mon arrivée au monde, je suis encore trop jeune pour sentir le très grand investissement de la vie qui me revient, d'évolution sur l'échelle de la complexité. Au fil du temps je crois, moi aussi, et commence à croire à ce qui entoure, le jugeant « réel ». Ma famille et la société qui m'environnent, m'offrent leurs cultures, leurs valeurs, leurs représentations, une certaine direction de conscience dans la lecture de la réalité et enfin les obligations afférentes au grand réseau des liens humains. Pour y prendre place, il convient à cette femme et à cet homme qui sont mes parents de m'offrir la possibilité de devenir libre ; ni me retenir, ni me pousser, juste laisser émerger la création vitale en moi.

Psychogénéalogie, génodrame, génosociodrame «constellation familiale»

Cette idée d'étude de l'histoire familiale au-delà de l'histoire de vie d'une personne a pris sa source dans l'étude de vies particulières (souvent des personnages historiques ou des personnalités contemporaines) où il a été avec étonnement remarqué des similitudes de vécus transgénérationnels. Comme s'il y avait des répétitions ou des transmissions cachées qui amenaient untel ou une telle à expérimenter ou vivre sans s'en rendre compte une situation ou un événement similaire à ceux vécus par des parents sur plusieurs générations (quelques exemples au milieu des 25 couples).

L'arbre généalogique qui positionne en deux dimensions les filiations, les associations familiales, les ascendants et descendants, va engendrer via les psychodrames de J.L Moréno du début du XXe siècle, le génosociogramme et le génodrame des thérapies dynamiques de groupe des années 80. Une mise en trois dimensions des relations via les théories systémiques et le cadre psychanalytique. Ensuite, l'analyse de l'arbre familial, la psychogénéalogie puis la constellation familiale* (mise en scène du réseau familial), plus influencées par les courants actuels des thérapies relationnelles (dont les thérapies familiales et systémiques) et du développement personnel hors visée psychothérapeutique.

Quelle place donc à cet enfant qui prend le relais (dans tous les sens du terme) de quelqu'un ou de quelque chose à vivre, se retrouve conditionné dans ce qu'il prendra pour un hasard douloureux (ou heureux, mais cela choque moins) de la vie ? (voir vignette : **a)** P.34)

(6) Serge Tisseron, le rapt des origines, Libération 12/08/04

**** Le psychodrame de Moreno revisité par la systémique avait donné une première version de la thérapies familiales de groupe, le génodrame. Travail de groupe qui a été remis en scène par Bert Hellinger dans les années 80 en s'inspirant de la Gestalt et de la Phénoménologie. "Bert Hellinger n'entend pas la constellation familiale comme une thérapie, mais comme le déclenchement d 'une impulsion qui permettra d'évoluer et dont l'objectif n'est pas d'éliminer un symptôme, mais de rendre à une personne sa place dans la famille, de sorte qu'elle puisse s'y intégrer avec tout son énergie positive." (Constanze Potschka-Lang)***

Il peut aussi être utile d'observer la position de l'enfant dont « on » tait l'origine. Né de parent adoptif par procuration de l'Etat, issu d'une PMA (jusqu'à l'ICSI), embryon adopté, parent abandonnique, famille recomposée ou homosexuelle, si l'enfant est confronté au silence de ses origines, il risque de percevoir « *confusément le silence gêné de ses parents et d'imaginer les pires causes à leur honte, y compris qu'ils aient accompli quelque action abominable* » (S.Tisseron) (6) Une autre psychanalyste, S.Marinopoulos (dans un ouvrage cité par « L'Express » du 12 avril 2004, p.30) rappelle que « la quête des origines et de la vérité est devenue si forte qu'il faut à présent défendre le droit de chacun à l'intimité. » Et que la divulgation par un tiers parce que les parents ne se sentent pas capable, peut être tout aussi traumatique.

Le groupe familial se construit à partir de lois et règles qui permettent d'identifier les systèmes fonctionnels de ceux qui ne le sont pas. Ces règles et lois dépendent du cadre socioculturel de la famille, des valeurs qu'elle véhicule et du contexte dans lequel elle évolue. Au-delà d'interdits fondamentaux universaux (biaisés dans les familles pathogènes) : interdit du cannibalisme, interdit de l'inceste, interdit du meurtre.

Un bon fonctionnement familial est identifié par « une asymétrie entre les générations, une relation privilégiée entre les parents, une frontière claire, non ambiguë entre les sous systèmes et entre les individus, et enfin de frontières souples et perméables entre les générations » (J.G Lemaire)*(7)*
L'asymétrie générationnelle est la différence de comportements et pratiques autorisées dans une génération et interdite dans une autre : l'activité génitale est interdite aux enfants et plus encore entre enfants et parents, alors qu'elle est autorisée entre les parents.

La relation privilégiée des parents est l'identité symbolique et directrice qu'ils montrent. Ils dirigent la famille d'une commune autorité. Une partie de leur relation est fantasmée par les autres membres de la famille : derrière la porte close de la chambre parentale… Les frontières sont celles qui permettent à chaque membre de la famille de trouver un territoire et un sous système qui fasse sens : membre de la fratrie, aïeul, parents, enfants, cousins… Ainsi la clarté de la définition de chaque système fluidifie les relations entre les membres et entre les systèmes qui peuvent s'opposer ou se soutenir.

Faire partie d'un système ou d'un sous système fait sens et l'appartenance qui en découle donne une place compréhensible à partir de laquelle il est possible d'évoluer. Le sexe est une marque d'appartenance, le nom du père en est une autre, le niveau générationnel enfin, qui indique la flèche du temps.
Ces éléments pris en compte, il faut mettre en valeur une des spécificités de la condition humaine qui est une forme particulière d'altérité à trois : Deux du même sexe, deux de la même génération, deux ont des contacts physiques intimes et « il y a toujours un tiers exclus » (J.Cournut) *(8)* ; ainsi qu'un besoin de reconnaissance par de l'affectif et des messages clairs narcissisant qui donne le rôle phare dans une relation ou de la compétition pourrait apparaître.
Ce qui rend pathogène ou anxiogène une relation est justement le ou les dysfonctionnements familiaux repérables par le non-respect des lois naturelles et/ou le non-respect des « cadres » de symétrie ou de frontières : Limites floues entre les générations (regroupements, recompositions, groupe horizontal plutôt que vertical, parentification de l'enfant ou infantilisation du parent…), absence de frontières ou excès de celles-ci devenues murailles ou fossés (cannibalisation ou meurtre symbolique, comportements incestueux ou incestuels, passages à l'actes culpabilisants, attitudes abandonniques...) – voir graphes de génosociogramme en annexe .

(6) Opus cité
(7) Opus cité, P.83
(8) J.Cournut, In Cycle de Conférences d'introduction à la psychanalyse de l'adulte, jeudi 6 février2003 par LitzaGuttieres-Green « Le Masculin et le Féminin chez Freud, Winnicott et les autres » - site Internet de la SPP

Comme cette femme que j'ai reçu récemment quasiment violée devant son enfant de 6 ans qui voulait juste dormir avec papa et maman et dont le père n'a pas fait cas… abandon des « frontières–cadres » tout occupés que sont les hommes et les femmes à vivre dans le court terme et la jouissance de l'instant en oubliant le temps nécessaire à la construction de leurs petits. Au point que « *si elles ne prônent pas encore la pratique de l'inceste, nos sociétés semblent en effet ne plus le condamner que mollement, quand elles ne se font pas aveugles à quantité de ses équivalents, comme si elles avaient pris leur parti de son irrésistible émergence ou d'une forme tout au moins statistique de son inéluctabilité*. »
(Aldo Naouri) *(9)*

Les interactions entre les membres d'une famille peuvent aussi imposer la loi du secret sur certains faits ou paroles transgénérationnels. L'univers des « secrets de famille » est peuplé d'histoires odieuses autant que de fantasmes et délires.
Que peut devenir celle ou celui qui serait tenté de lever le secret ? La surmédiatisaton actuelle de certains grands déballages de famille n'aide pas à comprendre les processus relationnels pathogènes qui spolient la parole salvatrice (Voir vignette : **b)** P.35).

« *Il reste à souligner que ces interactions pathogènes sont généralement inconscientes et non authentiquement perverses ; mais l'impossibilité de les décoder, et de métacommuniquer, empêche celui qui en est victime d'y faire face.*
Elles sont bien fréquentes dans la vie quotidienne et ne deviennent pathogènes que si elles sont répétées régulièrement auprès d'un sujet qui ne peut s'en protéger en recourant à des tiers : je t'interdis de me répondre, et d'en parler à ton père, à ta grand mère etc » (J.G Lemaire) *(7)*.

La place de l'enfant dans la famille au travers de l'histoire française récente peut et doit s'observer au-delà du « simple » cadre familial mais aussi dans le cadre social qui tisse les frontières et directions du fonctionnement familial.
En reprenant le travail de Philippe Ariès pour la France et de Denise Lemieux pour une approche plus Québecquoise (zest d'anglo-saxon nécessaire), il est clair que l'enfant obtient une place dans les sociétés contemporaines développées au sein desquelles, les besoins essentiels sont couverts.

Les soins médicaux (vaccins principalement) et l'hygiène limite la mortalité infantile, la nourriture manque rarement, le développement de l'organisation du travail n'oblige plus les enfants à travailler avant 16 ans, des droits des enfants en tant que personne à part entière existent et sont appliqués, la scolarisation est obligatoire et la Loi place la protection de l'enfant au dessus de tout (théoriquement).

A quelques années prêts, tout cela n'apparaît qu'entre la fin du XIXème siècle occidental (Europe élargie aux pays slaves, Amériques du Nord, Japon…) et le milieu du XXème siècle. Ce n'est pas un mouvement universel, car de très nombreux pays et régions du monde n'envisagent même pas le début d'une pensée de cet ordre. L'autre moitié du monde a « besoin (?!) » du travail des enfants, ne peut ni bien les nourrir, ni bien s'en occuper, ni les soigner convenablement, ni les scolariser… et souvent encore moins les protéger des fanatiques et des belliqueux de tous ordres (réseaux pédoclastes compris).

Dans notre histoire française, la révolution de 1789 offre un étonnant renversement de pouvoir au-delà de l'entendement habituel dans le sens où elle promulgue entre 1790 et 1793 l'abolition des lettres de cachets* *(encart page suivante)*, l'institution d'un tribunal de famille, l'autorisation légale du divorce et l'abolition de la puissance paternelle, ouvrant historiquement la voie à un profond changement socioculturel.

(7) opus cité, P.115
(9) Aldo Naouri, Les pères et les mères, Odile jacob,2004, P.225

Jusqu'au XIXème siècle, l'être n'existe que sortie de l'enfance, de la conception au moment de l'utilité sociale (religion, guerres) et familiale (nourriture, production, alliances). Sans maltraitances ou négligences particulières, l'enfant est un être qui n'existe pas parce qu'il ne sert à rien, « le très petit enfant trop fragile encore pour se mêler de la vie des adultes, ne compte pas. » (Philippe Ariès) *(10)*.

Il semble que les colons du Québec aient été plus débonnaires et conciliants (sous la pression des pasteurs protestants) avec leurs enfants que les Français de la même époque (ancien régime). Mais c'est tout de même l'accès au travail (trépalium**) qui fait pénétrer l'enfant dans le monde des adultes, lui conférant une vraie place.

L'ère industrielle sépare la sphère du travail de la sphère familiale en développant l'économie salariale, en aliénant l'économie paysanne à un productivisme déruralisant et en obligeant à l'éloignement du foyer pour se vendre. Par-là même, la structure familiale change sur plusieurs niveaux générationnels et jusqu'à la moitié du XXème siècle, l'homme est seul à vendre sa force ou ses ressources (la femme ayant en parallèle autant d'activité et de travail mais rarement salarié).

Retour aux origines de la sexualité humaine.

Il aura fallu quelques 200 millions d'années pour passer des premiers mammifères quadrupèdes puis bipèdes à l'hominisation, il y a environ 3 millions d'années. Tout ce temps pour permettre que se développent la structure, l'organisation biologique, la physiologie et le système reproductif du premier homo habilis, précurseur de l'homo sapiens actuel. Une anthropogenèse finalement humaine en fin de parcours mais animale sur la quasi-totalité du trajet. C'est à dire très récemment sujette à un fonctionnement cognitif complexe. Par contre, le poids de l'instinctuel et des sens reste prégnant dans toutes les formes de rapports humains et tout particulièrement dans ce qui concerne la relation à l'autre et la sexualisation de la rencontre.

Ce qui n'enlève rien à la beauté des miracles intimes de la vie. L'éthologie commence à faire accepter au monde scientifique ce que les tenants du darwinisme universel (évolutionnistes plutôt chrétiens) refusent depuis des décennies : La sélection naturelle par la sélection sexuelle ne fonctionne pas totalement, les animaux ne sont pas fidèles, l'homosexualité animale est une réalité très fréquente (mâle et femelle – environ 450 espèces la pratiquerait à 80% mâle selon des biologistes de Stanford), les animaux recherchent le plaisir, changent de sexe ou de rôle suivant le contexte… le « social » et l'environnemental auraient plus de poids qu'on a osé le penser jusqu'ici, Jean Baptiste Lamarck reprend donc une place méritée et la quête du ou de la partenaire reste une grande aventure.

(10) Philippe Ariès, Image de l'homme devant la mort, O.Jacob, 1995, P.13

***** Trépalium : instrument de torture de la fin de l'empire romain passé dans la culture agraire gallo-romaine comme instrument dans lequel on enferme la vache pour la soumettre au taureau.***

**** Les lettres de cachets permettaient aux pères de faire mettre en prison leurs enfants. La Restauration puis l'Empire vont remettre de l' « ordre », dès 1801, l'autorité paternelle est rétablie dans tous ses excès et il faudra attendre encore un siècle et demi pour que la Loi française rééquilibre les rôles et places tant dans la société que dans la famille : Le 23 mars 1944 Charles de Gaule signe une ordonnance votée par l'Assemblée consultative accordant aux françaises le droit de vote et l'éligibilité. Entre 1960 et 1980, un vent de réforme souffle sur tous les pays européens qui établit progressivement l'égalité entre hommes et femmes dans les codes (code civil, code du travail…) : En 1965, la femme est émancipée de la tutelle maritale. En 1970, le chef de famille disparaît au bénéfice de l'autorité parentale. En 1975, le divorce par consentement mutuel est institué, l'adultère dépénalisé. En 1975, sous l'impulsion de Valérie Giscard d'Estaing, alors président de la république, l'Assemblée nationale est appelée à voter l'IVG, le droit à l'interruption de grossesse, défendue par Simone Veil, ministre de la Santé. En 1985, l'égalité complète des époux dans la gestion du patrimoine de la famille est posée dans le droit des personnes comme dans le droit des biens.***

Il y a dans la recherche et la rencontre de l'autre, l'activation de toute la sensorialité du corps. A commencer par la vue et la quête du regard de l'autre (séduction ou combat ?). Puis entre en scène le jeu des fantasmes (voir le DVD « pédagogique » du Dr Jacques Waynberg : « L'amour et ses secrets » - 2002).

Il y a ensuite l'ouïe, les signaux sonores (timbre, rythme, volume, discours…) et l'odorat (décodage des signaux olfactifs : sueur, salive, haleine, sécrétions diverses… phéromones) ensemble comme porte d'accès au corps de l'autre et comme tentative de compréhension de son fonctionnement. Enfin, il y a le toucher (contact des surfaces et des textures, échanges et partage au plus proche de la sphère du Moi) et le goût qui finissent de transmettre les informations fondamentales donnant la première représentation de cet autre.

L'évolution des mœurs au fil de ces millénaires a occulté le caractère naturel et spontané des rencontres sensorielles au profit aujourd'hui d'écrans plus ou moins pénétrables via les rites et les cultures. Les vêtures, les parfums et outils hygiénistes, sont sûrement salutaires pour la santé et l'équilibre social mais néfaste pour la communication naturelle entre les êtres et surtout, invalidant pour le souci de curiosité de l'autre.

Vénus italienne de Balzi Rossi (- 20000)

Le mythe fascinant d'un matriarcat originel des premières sociétés humaines n'est pas démontré et prend sa source autant dans les fantasmes de quelques-uns que dans la culpabilité d'autres. Les productions de l'Aurignacien (-35000 ans) au Magdalénien (-18000 ans) montrent autant de figures masculines (souvent associées à une entité animale, le bestiaire est très important) que de figures féminines (les Vénus - La plus ancienne découverte à ce jour a environ 500 000 ans. Elle est l'œuvre d'Homo Erectus à Berekhat Ram en Israël, qui devait-être déjà étonné des formes et fonctions féminines). Plus proche de nous, il est vrai que ces vénus semblent des idoles omniprésentes.

La femme des premiers peuples indo-européens et tout particulièrement chez les Celtes a en effet du fait de la maternité un « pouvoir » incontrôlable et mystérieux qui la met à une place quasi divine, d'où le thème de la « femme solaire » (messagère et initiatrice), elle a les mêmes droits que l'homme, peut guerroyer et gouverner mais a un accès très difficile à la caste des druides.

Pourtant, il viendra un moment où les hommes comprendrons, ou du moins pressentiront, leur participation dans la procréation et changeront d'approche quant au pouvoir mystérieux de la femme. Ils chercheront alors à prendre le contrôle sur ce pouvoir et dominer la femme.

C'est au néolithique que le renversement de valeurs a lieu, il « *s'explique aussi par une modification fondamentale du mode de vie. Avec le développement de l'agriculture et de l'élevage, la société devient sédentaire. L'homme est capable de modifier son*

environnement pour accroître ses ressources naturelles. Cela demande une nouvelle division du travail : les tâches qui nécessitent de la ressource physique sont effectuées par les hommes, les femmes restent à la maison. Elles sont peu à peu éliminées de la vie publique; mais gardent la primauté du foyer. Malgré ce renversement des valeurs et son organisation patriarcale, la société celte n'était pas machiste. Il y avait une égalité de droit. »
(Jean Markale) ***(11)***.

Les enfants des sociétés celtes qui se sont développées sur nos terres européennes de l'ouest, appartenaient à la famille du père et pouvaient être envoyés dans une autre famille pour recevoir une éducation manuelle, guerrière ou intellectuelle. Et l'homosexualité est considérée comme une chose naturelle.

Les pères de l'Eglise (issus des sociétés grecques et romaines, particulièrement machistes) font du christianisme un outil de destruction de l'égalité homme femme qui régnait dans les peuples non méditerranéens et plus spécifiquement chez les Celtes et scandinaves (la femme étant perçue comme dangereuse). Ils en font aussi un système de dés-érotisation du lien social et des relations homme femme.

« Au commencement, Dieu était une femme » indique Jean Markalle, face à la femme solaire et à l'homme lunaire des peuples des forêts, le système catholique romain fabriquera le « pêcher » et la madone immaculée par haine de la femme. Une haine basée sur la peur, autant du mystère de la conception et de la transmission de la vie que de la liberté qu'octroie l'orgasme.

Basculant sur le versant décorporéïsé du plaisir (la méditation et la prière créent le même événement neuro-hormonal au sein du système limbique que lors de l'orgasme, et les mêmes aires qui gèrent le spatio-temporel s'éteignent durant cet instant d'éternité ou «petite mort »*) les pères de la chrétienté vont tenter de soumettre toute notion de plaisir sensuel, érotique ou sexuel aux besoins de leur prosélytisme et de leur pouvoir. Selon leur credo : Le corps n'est pas aussi noble que l'esprit (logos), il se dégrade, il sent, il a de nombreuses couleurs, il est souvent difforme, quelques fois malade, il est dépendant de pulsions « animales » (se nourrir, jouer (tension), se reproduire (décharge), se reposer…

Sommet de l'horrible pour leurs yeux : Le mâle humain « normal » (vulgate) ne peut contrôler l'érection de sa verge (vulgaire) si une femme le touche (même visuellement) ce qui est un aveu de faiblesse devant la chair, alors que la femme n'a pas d'attribut montrant sa faiblesse, elle reste un mystère insondable.

En suivant Françoise Héritier au-delà du bassin méditerranéen (et dans celui-ci surtout) à travers son périple décryptant le lien homme-femme, il semble globalement (peut-être pas universellement) présent à l'échelle de l'histoire et sur la surface du globe et des cultures un positionnement masculin stéréotypé : « *Les femmes aux différents âges de la vie sont censées, de part leur nature physiologique et ses conséquences supposées et construites par le système conceptuel local, être dangereuses pour les hommes car elles attaquent leur capacité virile, leur force vitale, et contrecarrent leur volonté d'avoir des fils* (…) »
(Françoise Héritier) ***(12)***

(11) *Jean Markale,* ***in « Le Courrier.ch », site internet***

(12) Françoise Héritier, Masculin/féminin II, Odile Jacob, 2002, P.64

**** L'orgasme est un processus psychoneurobiologique générant des sensations conscientes et intense de plaisir physique, il est déclenché principalement par le désir et la stimulation sensorielle du corps qui active, via des décharges électriques et des échanges neurohormonaux, certaines régions limbiques du cerveau : Septum, amygdale, noyau caudé et thalamus ; le cortex n'étant a-priori pas activé.***

L'amour et le plaisir, quels qu'ils soient, sont pourtant célébrés depuis la nuit des temps historiques comme moyen d'humanisation et de civilisation. Jamais les textes sacrés ou récits traditionnels oraux n'ont promulgué le déplaisir et la haine comme sources d'inspiration d'une civilisation ou d'une quelconque démarche de développement humain. Bien au contraire, si cela a pu être dit, écrit ou exprimé, ce ne fut que le reflet du versus (l'ombre) du discours dominant.
Comme une réaction de celle ou celui qui pensait que le dominant allait prendre tout l'espace du vivre. C'est pourquoi, de tout temps, le contrôle du plaisir et de l'amour a t-il été un outil de contrôle de l'autre. Car celle ou celui qui est bien dans son corps, calme dans son esprit, apaisé dans son histoire, libre de son temps, de son passé, de son devenir, de ses pensées, qui jouit de ses sens, de son corps et du corps de l'autre en partage, celle ou celui là est un être dangereux, il touche à la connaissance du flux même de la vie, il ne peut être soumis. Cette liberté ne s'acquière pas dans le refus ou le déni de quoi que ce soit mais bien au contraire dans l'acceptation et l'expérience de toutes les facettes de ce que l'« on » a fait de nous (parents, fratries, écoles, amis). « Qu'est ce que je fais maintenant avec ce qu'on a fait de moi ? » Proposait Serge Ginger à ses étudiants en Gestalt Thérapie... Ce qui revient à bien se comprendre et connaître les cultures et sociétés qui nous entourent tout en replaçant chaque chose dans son contexte et à l'échelle de l'histoire, afin de vivre et non survivre.

Physiogénèse et éthogénèse

C'est durant le siècle dernier où les progrès des modes de vie, de l'hygiène, de l'alimentation, des soins et des représentations culturelles ont permis un abaissement notable de la mortalité infantile ; que l'augmentation de la durée de vie des hommes et femmes sur l'ensemble de la planète a permis de vivre (en temps et en activités) l'équivalent de deux à trois vie de nos aïeux (encore faux pour l'ensemble des pays dits émergeant, ex-tiers monde).
Cela dit, les siècles précédents et plus encore la lointaine histoire voire la pré-histoire humaine sont jonchés de cette course contre le temps et la mort. Une course due autant à une faible fécondité de l'espèce humaine confrontée à une forte mortalité contextuelle qu'à une durée de vie moitié moindre sinon du tiers de la valeur actuelle.
Le supplément « plaisir » lors de la reproduction peut être par sa valeur répétitive et appétente la source de la fonction érotique qui transforme l'objet de la rencontre et en détourne le sens et la finalité (l'orgasme pouvant être désynchronisé de l'éjaculation chez l'homme). Le plaisir devenant le but et la reproduction un événement possible (tous les grands mammifères de type homo, simiens pré-homo ou simiens sont dotés des organes de plaisir)*.

L'évolution technique et culturelle des sociétés humaines montre un éventail large et multicolore des cadres moraux et des valeurs prédéterminants le choix de l'autre et l'espace de la rencontre. Le passage de mode de vie nomade à sédentaire puis le développement des cadres urbains ont bouleversé le rapport à l'autre. Depuis les premières représentations symboliques du paléolithique jusqu'aux NTIC contemporaines virtualisant autrui, les scénarii tant de séduction que de copulation vont tantôt utiliser ceci ou cela et plus tard ou ailleurs l'interdire (vêtures, décorations, emblèmes, postures, danses, médias...).

**** « (…) Le septum fait partie du système limbique, une région clef du cerveau qui coordonne les émotions, la libido, la reconnaissance des visages et de la filiation. C'est aussi le siège du «système de récompense» associé à la satisfaction des besoins vitaux comme la nourriture et la reproduction. Lorsque nous mangeons ou copulons, cette aire envoie au système nerveux des signaux de plaisir et de satiété que l'on cherche à répéter. Le système limbique était considéré il y a quelques années par les chercheurs comme le siège des réflexes primitifs; il apparaît aujourd'hui comme un centre d'aiguillage complexe qui traite les signaux émis et reçus par différentes parties du cerveau et où se croisent les émotions et les raisonnements. Il est responsable du traitement des informations sociales, le «nœud» où s'élabore la conscience de soi, l'évaluation des significations, la coordination des systèmes biologiques et l'activation du désir sexuel.(…) »***
L'Express du 16/08/2004 - Pourquoi l'amour est bon pour la santé

Il y a des éléments archaïques issus de notre animalité, j'y reviens, qui continuent à faciliter, induire ou repousser la rencontre. Ce sont nos sens et la partie la plus ancienne de notre cerveau (…). Tout particulièrement la vue, l'odorat et le goût. Le toucher et l'ouie arrivant après que l'autre ai été accepté dans notre espace de sécurité.

Au-delà des mythiques phéromones, il y a réellement des activations neuromédiatrices particulières à un individu au contact des effluves d'autrui, qu'il soit de son sexe ou d'un autre sexe. Tout comme son goût (peau, salive, sueur…) qui va renforcer ou anéantir les effets des odeurs. La vue perdant sa prédominance, antérieure au rapprochement. Le toucher sera ainsi prédéterminé par la rencontre avec les trois autres sens et sera assujetti ou potentialisé par le produit de leur « travail ».

Je ne sais pas si cela peut faire penser à une forme de déterminisme de la rencontre mais plus l'ensemble des critères de sélection de l'autre (projet couple) s'étoffe (vue, forme, aspect, santé, odeurs, goûts, toucher, ouie, vocabulaire, cadre socioculturel, valeurs, cadre socioprofessionnel, cadre familial, histoire de vie, projections), plus le choix des possibles se réduit (sans exagération aucune, face à bientôt 9 milliards d'individus), et met en cause l'idée du « coup de foudre » comme un événement du hasard et inexplicable.

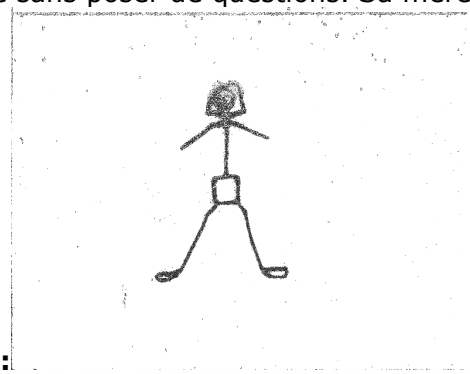
Vignettes de cas « transgénérationnels »

a) – couple N°22 - Romorantin (41), en Sologne, rencontre d'une jeune femme de 19 ans, très féminine, qui vient de passer une année à consulter un médecin sexologue réputé, d'une ville voisine, comme excellent organiciste mais peu écoutant. Il ne l'aide pas à s'extirper d'un vaginisme. Elle a un ami avec lequel l'intimité mobilise de nombreux jeux érotiques et sexuels sauf la pénétration. Son ami hésite à venir car il se réfugie dans l'alcool et la violence ; mais demande des conseils par l'intermédiaire de sa jeune compagne (il ne viendra jamais en consultation).
Elle a été agressée, très jeune, par un ami de ses parents. Sa sœur qui a assisté à la scène est sujette à des difficultés (secondaires) de choix sexuel, elle refuse les hommes et tente l'homosexualité sans grande conviction.

Sa mère a elle-même été agressée jeune fille (anorgasmique encore à ce jour), elle se refuse orgastiquement à son mari mais accepte des rapports sexuels voire se soumet à ses fantasmes et à des jeux « juste pour lui faire plaisir ».
Sa grand-mère a été violée jeune femme (le sujet reste tabou dans la famille).

Elle a l'impression d'être prise au piège d'une répétition perverse de la vie. « Coincée » entre la culpabilité d'avoir « séduit » (à 8 ans) cet homme, charmant et gentil, qui l'a formellement salit (le dessin de son schéma corporel se limite à une géométrie froide filiforme où il manque les mains, la poitrine et le bas ventre uniquement représenté par un carré vide) et le rôle imposé des femmes de cette famille contraintes de servir l'homme sans poser de questions. Sa mère entretenant sous ses yeux ce modèle.

Dessin :



b) *Extraits de travail en « constellation familiale »* réalisé en 2004 par un groupe non thérapeutique et présenté par Christiane Perreau sur son site consacré à cette animation de groupe en développement personnel.

A : est l'animateur du groupe
B : est le demandeur à faire « vivre » une constellation en « utilisant » les autres participants du groupe (nommés « représentants »), sur la base de l'acceptation volontaire.

Exemple ayant pour sujet *:* l'attirance pour la mort et la maladie
(…) « A » : qu'est-ce que tu aimerais pour toi ? Que veux-tu solutionner ?
« B » : j'ai peur de la maladie, mon père et mon grand-père sont tous les deux morts d'un cancer du poumon (…) J'ai une compagne et un fils d'une première union. Cette peur m'empêche de me sentir libre ; cela m'écrase.
« A » lui laisse du temps et de l'espace avant de lui demander s'il est d'accord de prendre quelqu'un pour lui, son père et son grand-père. « Et tu fais à ton rythme, en ressentant bien ce qui vient. »
« B » choisit 3 hommes dans l'assistance et les places : Le père est tourné vers l'extérieur et très loin, le grand-père est également tourné vers l'extérieur, pratiquement sur la même ligne que le père et ils se tournent le dos.
« B » met son représentant entre les deux, légèrement en dehors.
(…) « A » place le grand-père derrière le père ce qui le soulage légèrement. Le représentant de « B » a lui-même très peur de la mort et en même temps il se sent attirée par elle.
« A » introduit quelqu'un qui représente la mort ; il la fait s'allonger entre le père et le grand-père. Puis il demande au père de regarder la mort et l'invite à lui dire : « Je veux te rejoindre et rejoindre les miens, tous ceux qui sont morts et m'attendent. »
(…)« A » introduit une autre personne représentant la maladie et laisse les représentants ressentir ce que cela change pour eux. Puis il interroge la maladie qui dit qu'elle attend « B » et son père. La mort dit qu'elle attend que la maladie fasse son oeuvre.
« A » propose au père de dire à la maladie : « Je m'incline devant toi !»
(…) Après un long silence, le représentant de « B » se sent mieux mais le père est toujours très oppressé. Il touche sa poitrine et dit qu'il y a là, comme un secret, des non-dits. Sa voix reste faible.
« A » introduit alors un gros sac représentant le secret et confronte le père à ce dernier ; « A » lui propose de dire : « Je sais que tu existes et je te respecte, je te laisse à mes ancêtres. Nous avons déjà assez payé comme çà. »
(…) «A » demande au représentant de « B » de dire à la maladie :
« Permets-moi de profiter du temps qu'il me reste à vivre. Cette histoire ne me concerne plus. » La maladie répond qu'elle n'a plus rien à faire ici si plus personne ne s'intéresse à elle. De son côté la mort s'apaise, l'atmosphère se détend.
« A » propose à « B » de prendre sa place, face à son père. Ils se regardent intensément puis « B » se dirige vers son père qui l'accueille dans ses bras.
(…) « A » le fait reculer de quelques pas et lui propose de dire au père :
« Je vais profiter de ma vie maintenant et la maladie n'est pas mon histoire. Je vous la laisse. » Grand soulagement du père et du grand-père. Le grand-père lui dit : « Ce n'est pas ton histoire, c'est la nôtre, vis. »
« B » ressent alors la force qui vient de la lignée des hommes et « A » l'invite à prendre tout son temps pour accueillir cette force de vie, ce qu'il fait longuement.
(…) « B » dit que c'est la première fois qu'il se sent un homme (il est très présent à lui-même, grandi) et il éprouve un grand bonheur jamais expérimenté. Il ajoute qu'il n'a jamais pris son père ni son fils dans ses bras et qu'il va le faire avec son fils maintenant.
(…).

2) Le MOI – Le développement ontogénique - L'éveil psychologique - La place

Le ***MOI*** représente la personnalité dans son ensemble, englobant une partie de l'inconscient, le préconscient et le conscient de la première topique freudienne. Instance dans la seconde topique freudienne, c'est un facteur de liaison des processus psychiques mais aussi le pôle défensif de la personnalité (mécanismes de défense inconscients). Il « (…) *est soumis à une triple servitude, et de ce fait est menacé par trois sortes de dangers : Celui qui vient du monde extérieur, celui de la libido et du Ca et celui de la sévérité du Surmoi* (…)». (S.Freud) *(13)* C'est ainsi un appareil de régulation et d'adaptation à la réalité qui peut trouver sa source biologique, par apprentissages, dans l'équipement sensorimoteur du bébé. Au cours de ces échanges, avec les systèmes mnésiques, le Moi se construit et il autorise à l'enfant un développement ontogénique.

« Nos systèmes de mémoire explicite (hippocampe) et implicite (amygdale) fonctionnant en parallèle expliquent pourquoi nous ne nous souvenons pas des traumatismes qui se sont produits au début de la vie. En effet, l'hippocampe est encore immature lorsque l'amygdale est déjà capable de stocker des souvenirs inconscients. Un traumatisme précoce pourra perturber les fonctions mentales et comportementales d'un adulte par des mécanismes inaccessibles à la conscience ». (Bruno Dubuc - INSMT) *(14)*

Si dans un premier temps, le Moi et les amnésies protègent des dangers extérieurs inhérents à la réalité autant qu'à la nature, sources d'angoisses actuelles, dans un second temps, ils protègent des pulsions instinctuelles. L'accumulation d'angoisse comme la stase énergétique (libidinale) peut mettre à mal l'économie du Moi, son écologie même et le contraindre dans sa quête d'harmonie à accepter des positions réactionnelles (mécanismes de défense) et à développer certaines formes caractérielles (en référence à W.Reïch), symptômes ou compensations narcissiques.

Au-delà ou en deçà du concept « psy », faire référence au Moi c'est en général dire « moi je… » et identifier moi et je. C'est tenter une définition dans le sens d'une forme, d'un espace, d'un monde qui serait compréhensible et dans laquelle « je » aurait un certain pouvoir de création et d'action.

Moi est une notion qui se défini automatiquement par rapport à la présence de l'autre. Il y a la place que j'occupe (sur les plans : émotionnel, intellectuel, spirituel et corporel) et celle du monde que je confronte de ma présence.

« Je » n'existe pas sans la réalité qui y fait face via les sens et l'esprit de représentation. Tout ce qui existe dans mon monde est le fruit de ma capacité créative à mettre du sens et à nommer. Je ne rencontre pas ce que je ne connais pas. J'en ai même peur ! Une peur du rien, du vide, de l'inconnu (de l'angoisse donc) qui peut prendre forme si l'objet de cette crainte est observable, identifiable, mesurable, qui se rapproche d'une peur du non-être dont on tente de faire l'économie.

Il y a toute cette part du monde, du réel que je ne confronte pas, que je ne rencontre pas parce qu'aucun éléments en moi ne me permet cette rencontre. Puis il y a cette autre part emplie d'informations, de rationalisations, d'idées, de mots mais pas de vie. Celle-ci absente, l'expérience n'est pas faite, le ressenti n'est pas vécu, la conscience ne s'étend pas. Une leçon de mots n'est pas une leçon de vie.

(13) S. Freud, Psychopathologie de la vie quotidienne, Payot, 1967

(14) Bruno Dubuc, INSMT, site Internet

Le développement ontogénique

Le sentiment d'exister et d'être unique avec un corps se développant est bien souvent (devrait toujours être) un plaisir pour l'enfant. L'adolescence rendra l'expérience moins savoureuse voire totalement désastreuse pour l'image de soi et le rapport à son corps. La découverte du schéma corporel par le bébé reste une tranche de vie essentielle qui, si elle n'est pas parasitée ou forcée (sur-stimuler reste tout aussi nocif au développement harmonieux que sous-stimuler), sera une des formes d'enracinement dans la vie permettant l'amorce du développement de la confiance en soi et la prise de conscience de sa puissance personnelle (l'assertivité). Très tôt le petit enfant rencontre les bouts, coins et recoins de tout l'espace qu'il occupe ainsi que de ces drôles d'extensions que sont les organes en internes et les membres en externe. Il prend conscience ainsi au fil du temps et des contacts, de l'espace qu'il accroît et conquiert et de l'outil/corps qu'il apprend à conduire puis à maîtriser.
Les relations qu'il va entretenir avec son environnement vont amplifier et potentialiser ce développement. La mère prend ici un rôle quasi primordial (symbiotique) puisque son absence (quelle que soit la forme de l'absence : physique, émotionnel, relationnelle, psychologique…) ou sa perte entraîne une potentielle mort de l'enfant : depuis une position dépressive vers la mélancolie, le marasme et la perte d'en-vie.
Le père et la fratrie, s'ils existent, jouent leur rôle en fonction de l'âge de l'enfant. Rôle participatif du développement ou de la stagnation de celui-ci. Tout comme la mère d'ailleurs.
Parce que si l'enfant à comme besoins primordiaux :
De l'amour inconditionnel, de la nourriture, des soins et de la protection, afin de créer une existence au monde (une place). « *(…) En satisfaisant chaque besoin de l'enfant on fait de lui un être complet, nullement capricieux. C'est ainsi qu'il acquiert le naturel d'être lui-même et qu'il peut poursuivre son évolution à sa façon.(…)* » (Arhtur Janov) *(5)* Tout manquement chronique à ces besoins ou tout atteinte à son intégrité corporelle ou psychologique (pénétrer à l'intérieur de la personnalité, provoquer des stimulations pulsionnelles, provoquer des stimulation contradictoire simultanées, injonctions contradictoires – double binds) fera naître une angoisse telle qu'elle dérivera vers une pathologie de la psyché (psychoses, état limite, névroses) qui handicapera gravement sa vie relationnelle, émotionnelle et sexuelle (sans compter la vie socioprofessionnelle faisant souvent symptôme des désordres et pathologies sous jacentes). « *L'instauration de toute interaction interpersonnelle qui tend à favoriser un conflit affectif chez l'autre – qui tend à faire agir les contre les autres les différentes aires de la personnalité – tend à rendre l'autre fou.* » (Searles cité par J.G Lemaire)

La petite enfance – l'enfance préoedipienne

Le développement ou le non-développement (son échec ou sa stagnation) de l'enfant est formellement présenté dans plusieurs approches théorique « psy » du siècle dernier : L'approche développementale de H.Wallon et J.Piaget – impulsivité motrice, stade émotionnel, stade sensorimoteur et projectif, personnalisme, catégoriel, pubertaire et adolescent (H.Wallon) ; intelligence sensorimotrice, préopératoire, opération concrètes, opérations formelles (J.Piaget) – Les stades de la libido de S.Freud, M.Klein et K. Abraham – L'approche non développementale de J.Lacan – les théories du développement de la personnalité et des cycles de vie de C.G Jung, S.Férenczi et E.Erikson.
Ici, c'est le regard psychanalytique freudien et kleinien qui semble le plus capable d'éclairer l'émergence de la place au monde ou de sa défaillance. Mais il semble important de ne pas mettre de coté le regard philosophique qui pose l'existence de l'être et du non-être comme concepts ontologiques clefs.

(5) Opus cité, P.172

De Pythagore à Heidegger, toute une pensée décline l'être en regard du non-être et inversement. Non spécifiquement occidental, et non issue d'une mystique et métaphysique des religions du Livre (chrétienne, juive, islamique), cette pensée se retrouve dans la philosophie chinoise de Lao Tseu et indienne de siddharta Gautama (Le bouddha historique), entre autres.
Cela n'obère pas la possibilité de trouver dans la pensée des religions du Livre des métaphores qui orientent le méditant ou l'acte de prière dans cette direction mais il semble que cela soit plutôt réservé à une élite (ordres et fraternités monastiques) et non diffusé dans la vulgate.
Il est certain que l'animisme et le chamanisme des anciennes croyances et des anciennes traditions portent en eux ces aspects d'une participation globale au Monde où l'homme et la femme ne sont pas des êtres à part mais bien des éléments d'un ensemble cohérent.

Un rappel de principe des stades ou moment de développement éclairera globalement les écueils qui se présentent en versus d'un développement harmonieux, et indiquera les pistes de réflexion quant à la source polymorphe des troubles émotionnels, relationnels et psychiques liés à la vie sexuelle et relationnelle.

Rappel des 0-6 mois

Le **Bébé** est initialement dans une illusion d'être seul au monde. C'est un corps qui vit. Il n'a, durant les six premiers mois de sa vie, son attention que sur lui, le sein nourrissant ou le biberon. Présence ou absence de ce qui rassasie, de ce qui remplie, de ce qui est bon, doux, rassurant et chaud (maternage), mais aussi de ce qui frustre, ou bien de ce qui fait absence. Quel que soit l'autre, il est source de bien-être par ce sein (réel, symbolique ou fantasmé) ou bien source de souffrance. Le petit être englobe durant les premiers mois tout ce qui vient à lui comme une part de lui.
Il est lui-même son premier objet d'amour (moment « anobjectal »), une forme de narcissisme primaire qui marque l'apparition d'une ébauche du moi et d'un investissement libidinal intense*. La mère durant cette première phase relationnelle « donne », selon Winnicot, de la vitalité à l'enfant, elle lui donne un sens existentiel. Cette transmission va se maintenir jusqu'à l'apparition d'un moi qui «commence à investir libidalement ses représentations objectales » (Freud)
Des empreintes et fixations issues de cette phase où le narcissisme fondamental (sentiment d'existence) peut-être troublé, peuvent génèrer des comportements et des modes d'expression à caractère autistique et schizoïde.

Puis de 6 mois à 18 mois

Par le truchement des va et viens, introjection des bonnes expériences et projections des mauvaises, des cycles de satisfactions/frustrations, des relations plus fines avec son environnement, il commence à accepter la présence de l'autre puis des autres. Des « îlots d'expériences » dans lesquels il incluait le sein, l'autre et les autres, il commence à se distancier et reconnaître que le sein appartient à un autre, puis qu'il y a des autres. Le moi se développe dans cette confrontation à la réalité extérieure. Dans cette reconnaissance d'être un « je », vont se mettre en place les mécanismes de défense, le refoulé va emplir l'espace inconscient et soutenir la croissance du Moi. C'est durant ces mouvements et ces cycles que la structuration psychologique associée au développement biologique peut être altérée. « *Le travail psychologique, c'est du rythme. L'élaboration psychologique s'effectue dans les rythmes : absence, présence, dehors, dedans, faim, satiété*… » (V. Bruillon – cours de psychopathologie DIU Bobigny 2003)

**** Dyskinésie bénigne idiopathique = masturbation infantile ou « gratification disorder » pour les Anglo-saxons, entre 2 et 24 mois sans manipulation génitale, quelques fois confondues avec un syndrome épileptiforme**.*

Plus le bébé grossit et grandit, plus il englobe le monde, plus l'oralité se développe avec de l'agressivité pulsionnelle envers la « mère totale » (mère, père et autres objets). Mélanie Klein a nommé « position dépressive » cette étape de développement ou le bébé va apprendre à gérer son agressivité et son rapport à la réalité extérieure (K.Abraham, sadique oral). La gestion des mauvaises expériences et de la culpabilité consécutive à son agressivité doivent venir à bout de cette position difficile pour le mener vers une phase dite « anale ».

C'est selon J.Lacan la période (stade du miroir) où le bébé intègre l'univers du signe et de la communication. Il s'identifie à une gestalt devant sa propre image, « ça » est moi, cette image est moi, « je » est ça. Le stade qui, selon lui, introduit le Moi et l'angoisse devant cette gestalt. Angoisse que Paul Tillich expose en triade mettant l'être face à son versus, le non-être : l'angoisse du destin, l'angoisse du vide et l'angoisse de la culpabilité. Angoisses qui vont désormais troubler l'assertivité naissance de l'enfant. Angoisses au quotidien identifiable par la multiplication des moments d'insomnie.

A ce stade de développement du narcissisme primaire, les empreintes et fixations qui en sont issues peuvent s'exprimer sous forme de caractères à tendance paranoïde-schizoïde ou mélancolique.

Et de 18 mois à 3 ans

Le petit être en pleine croissance prend de plus en plus acte de sa relation au monde et de son impact réel ou fantasmé sur celui-ci. Il n'est plus seul. Son corps lui procure des sensations de plus en plus étonnantes et intéressantes (muqueuses et muscles).

Freud y voit une forme d'érotisme où se construit le sentiment de puissance et de contrôle. K.Abraham a proposé d'ailleurs une dissociation de cette phase en deux moments d'un stade dit « sadique anal » : un moment a vocation destructive et un second à vocation possessive.

L'activité de défécation permet en effet « traditionnellement » de répondre à la demande de la mère (du parent) ou de ne pas y répondre. Il y a là une possibilité de chantage et de tentative de contrôle de l'autre. Si tant est que l'on puisse faire porter de telles intentions au bébé. A minima, l'enfant a le moyen de répondre à une frustration par de la rétention ou à une satisfaction par le « cadeau ».
Les empreintes et fixation de cette période sont signées par des comportements et à caractère de type maniaco-dépressif ou obsessionnel.

Le désir Oedipien (ou/et désir Electrien), 1er cap !

L'enfant a passé les premières étapes du développement avec un certain succès puisqu'il est toujours vivant. Il gardera sûrement quelques traces de son passage dans la toute petite enfance qui alimenteront certains aspects de sa personnalité dans des tendances plus ou moins développées de type paranoïde, schizoïde ou mélancolique. S'il ne reste pas « coincé » dans cette espèce d'entre deux que sont les états limites, on peut penser qu'il aura construit les bases de sa place au monde. D'un coté, la scolarité maternelle l'attend avec son lot de socialisation imposé, de l'autre, sa famille l'attend avec une triangulation supposée. Freud a plaqué sur l'humanité une vision faussée du « complexe d'œdipe » en imputant à l'enfant la responsabilité de ses désirs, ce qui entraîne chez lui une culpabilité extrême.

Le « complexe » d'Oedipe ou d'Electre (selon Jung pour rendre aux jeunes filles une égalité d'intérêt), le devient, complexe, dans ce jeu de places, de rôles et d'enjeux qui fait de l'enfant un élément systémique de l'ensemble Famille.
Dans le modèle psychanalytique, l'intimité affective dépend aussi de la manière dont on a résolu son désir d'œdipien. Dans un développement normal, il s'estompe au fur et à mesure que l'enfant investit des objets d'amour et de désir à l'extérieur du cadre familial. Pour cela, encore faut-il que les parents ne l'interdisent pas. - Concernant le petit garçon - « *Si (…) le lien compliqué avec la figure maternelle n'est pas résolu, il sera difficile de libérer des énergies avec d'autres femmes.* - *Concernant la petite fille* - *(…) Encore attaché aux hommes de sa famille par rapport d'amour totalitaire (… elle) a du mal à retrouver les mêmes caractéristiques masculines chez d'autres hommes*. » (Willy Pasini) *(15)*
Dans l'histoire d'œdipe ce n'est pas Oedipe qui est responsable, l'enfant ne se doutait pas un seul instant qu'il tuait son Père et qu'il faisait l'amour à sa mère. Freud a omis de souligner que le crime originel est l'infanticide ! Car Laïos, roi de Thèbes et sa femme Jocaste ont, en fait, tenté de tuer Œdipe. De nombreux couples ne supportent pas l'arrivée de l'enfant même s'il est fondamentalement désiré et aimé. La dyade fusionnelle n'est plus, un triangle se fait jour et des enjeux dangereux pour l'un ou l'autre ou l'enfant vont se mettre en place (au travers des valences) dans une paradoxale lutte des places : Je t'aime va t'en !

Un peu d'humour incestuel… « *Il finit de faire l'amour, soupire, s'étire, sourit, prend une cigarette et la regarde avec amour et passion. Elle est belle, encore moite et essoufflée, elle a les yeux mi-clos. Il lui dit : Tu sais, tu as beau être ma sœur, j'aime faire l'amour avec toi. Moi aussi, frérot, lui répondit-elle. Puis il renchérit : Tu fais quand même mieux l'amour que Maman, Je sais répondit-elle, Papa me l'a déjà dit* .... ». (Guy Bedos)

Vers 3 ans à 6 ans

Stade phallique comme phallus, comme debout, levé, droit et important ; s'il est une étape qui mérite un regard compatissant, c'est celle–ci. Au-delà des clivages inhérents à l'objet du phallus, objet narcissique, et à son investissement par le petit garçon comme par la petite-fille ; la période de 3 à 6 ans (environ) signe l'entrée dans un nouveau monde, celui de la génitalité. Ce qui anime l'entre jambe semble attirer l'attention et les tensions du petit homme comme de la petite femme. Il y a un changement de « sexualité » (bien que ce terme ne soit pas le bien venu pour de si petits êtres), sortie de l'infantile pour se diriger vers l'adulte pendant le second temps génital, l'adolescence.

Si durant ce temps le garçon s'intéresse narcissiquement à son pénis, la fille s'intéresse à sa vulve et à son clitoris mais elle porte un intérêt certain pour le bâton masculin, l'organe qui les rend si fier, déjà.
En ce sens elle paraît déjà plus large d'esprit et curieuse de l'Autre. Est-ce les prémices de la différence des sexes que vivent les adultes ?
L'attention se porte aussi unilatéralement vers le parent de sexe opposé tout en conservant un attrait relationnel fort avec celui du même sexe que soi.
C'est bien à ce moment que le parent à pour rôle de positionner la place de chacun (triangulation), de remettre l'enfant à sa destinée qui sera de sortir de cet espace privilégié. Parce que la triade n'a de sens que le temps de la croissance de l'enfant. De la dyade parentale initiale, il y a eu la dyade fantasmée de l'enfant, il faut un retour à une nouvelle dyade, celle des parents redevenant amants, mari et femme. Il leur faut préparer le chemin de Liberté que l'enfant doit prendre. Sinon, l'angoisse réapparaît ou perdure (Voir vignette : **c)** P.47).
Cette fois, il s'agît de l'angoisse (complexe) de castration, qui va sévir et s'inscrire comme artefact perfide d'un oedipe non résolu.

(15) Willy Pasini, L'éloge de l'intimité, Payot, 2002, P.265

Entre 6 ans et 12 ans

Développement psychosexuel de l'enfant. Cette période doit pouvoir ouvrir à une socialisation plus fluide et l'acquisition d'autres repères, via la scolarisation, que ceux émis par le creuset familial.

Ce n'est pourtant pas un espace temps en permanence au beau fixe et « neutre ». Le modèle familial devient pour l'enfant transparent, il peut se faire des représentations plus réalistes et « code » beaucoup plus facilement les évènements.
Le travail de refoulement dans la confrontation du Soi au Monde Réel constitue les fondations du Moi et le champ de conscience s'étend au fil de l'acquisition par les sens de tout le matériel émotionnel, spirituel, sensoriel et intellectuel qui passe à la porté de l'enfant.
Le « creuset » familial porte à ce moment une responsabilité importante qui augure les capacités de l'enfant (les différentes formes d'intelligences selon Howard Gardner : logicomathématique, kinesthésique, musicale, spatiale, intrapersonnelle, interpersonnelle, linguistique, naturaliste) qui seront inégales mais toutes présentes et développables. Comme cela permet aussi de donner le cadre de référence où chacun à sa place et qui, par extension ou extrapolation, peut être projeté sur l'ensemble de la famille puis sur la collectivité, la société et enfin les organisations humaines.
Les places que prennent les parents et celle qu'ils donnent à l'enfant semblent essentielles au devenir de celui-ci.

De nombreuses consultations en sexologie de jeunes femmes ou de jeunes mères font écho à des attouchements ou « jeux » ou agressions autours de la dizaine d'années. Evènements particulièrement traumatisants parce que généralement mettant en scène un ou plusieurs proches avec tout le cortège de non dits imposés, de dénis des parents ou de culpabilité par une forme de conviction terrible d'avoir été à l'initiative de cet événement (soit par de la séduction, soit par du désir…).

Il est d'ailleurs souvent question de la place du parent. Décalée ou mauvaise, absente ou fuyante, oppressante ou fusionnelle, celle-ci, durant cette période où l'enfant n'est plus un bébé et pas encore armée pour se défendre physiquement non plus que psychologiquement (par manque encore de repères, valeurs et cadres moraux), peu être troublante voire toxique : Situations incestuelles ou incestueuses, parent absent ou copain, parent s'épanchant sur l'enfant ou l'utilisant comme médicament, parent prenant l'enfant à témoin ou en otage, parent compensant son amour exclusif sur l'enfant ou vivant ses fantasmes au travers lui (réussites scolaires, sports, arts, médiatisation...), parent « criminel »… environnement criminel (Voir vignette : **d)** P.48).
Comme cette jeune femme qui voit son compagnon vouloir la « crever » et les détruire par le feu, avec leur jeune enfant de 6 ans, parce que devenue « mère », elle n'est plus un bon objet sexuel et parce que cet enfant (pourtant désiré) est source du mal ! Le petit est littéralement « scié » en deux, il dit vivre avec sa mère dans une maison avec fenêtre tandis qu'un autre lui (un autre « il ») vit avec son père dans l'appartement château aux créneaux en dents acérées.
Néanmoins dans la majorité des situations, l'entrée dans l'adolescence (le concept de « préadolescence » est encore mal déterminé quant à ses critères et sa spécificité sinon mercantile, ouvrant à la notion de « race » Ado) s'effectue sans traumatisme sévère, via un ensemble de transformations bien suffisantes en soi pour troubler l'ensemble psychosomatique de l'enfant.

Il est possible de faire appel à la notion de résilience*, pour justifier, en partie, la différence de traitement que la nature apporte à certains enfants qui « traversent » les épreuves tandis que d'autres sont « stoppés » en plein envol par la même typologie d'épreuve.

L'adolescence, second cap !

Ado, quand je dis « moi », je nomme ce qui vient de cette place que j'occupe mais ce que j'occupe ne peut être que par opposition à ce que je n'occupe pas. Je suis déterminé par ma non place et non par le « sentiment » de ma place. Certes il y a des sensations corporelles mais « je » a une vision sans tête ! « Je » observe (on dit voir) depuis un point non déterminable. Et même si je vois dans mon miroir une image, c'est encore une vision, un reflet, une image dont j'accepte la propriété et qui me sert de point initial de partage avec autrui. C'est cette image que j'offre au monde et qui fait inter«face».

Il est très difficile de cerner intellectuellement et encore moins physiologiquement ce qui supporte le Moi. Cela doit–il rester une notion, un concept, un fait psychologique ? Ou cela peut-il devenir une entité prenant place dans les deux mondes (intérieur et extérieur).

Si l'enfant jusqu'au préadolescent ne paraît généralement pas se poser de questions existentielles le concernant, l'adolescent, lui s'offre ce difficile plaisir, 24h/24. L'adolescence en crise met en jeu un changement important de cibles identificatoires. L'ado fonctionne à partir de ses identifications infantiles et le remaniement profond qui le trouble dans la « chute » de ses idoles premières, ses parents, lui permet d'acquérir d'autres lieux d'enrichissement de son moi (d'autres locus de contrôle).
Religiosité, mysticisme, aventures sensationnelles, recherches de Pères ou de Mères, il faut trouver du sens ailleurs que dans le nid et doux (ou dangereux) foyer parental.

L'au-dehors jusqu'ici mise à distance se rapproche dans un futur corps à corps dévastateur. Comment le Réel du monde peut-il accepter ce nouvel être et sa quête d'autonomisation ? Actuellement (mais les discours philosophiques et moraux répètent les mêmes choses depuis deux millénaires quant à la crise d'adolescence malgré les changements culturels et sociaux) rien n'est moins sûr, la déroute des cadres et des systèmes étant extrême.

La société autour de lui ne semble par répondre ou plutôt, ne répond plus à ce besoin « tripal » (qui devient tribal) de se faire une identité. Besoin furieux à se créer un Moi différent du reste du monde, contre le monde entier tout en fusionnant avec.

Devant cela, de tout temps, les sociétés traditionnelles avaient édifié des rites de passage, de l'évènementiel propre à des tranches d'âge, la différence des sexes, les rôles à prendre au sein de la communauté, l'apprentissage d'une forme de relation à soi et à l'autre.

La psychophysiologie de l'adolescent ne lui permet pas de gérer équitablement ses pulsions et flots hormonaux. Les changements corporels et les « réglages » cognitifs incomplets font de ces enfants des êtres aujourd'hui à part du système normatif. Même si celui-ci tente de les claniser, de les tribaliser, d'en faire une « race » à part avec ces repères, ses systèmes de consommation et de communication en propre, rien ne leur permet plus de tous prendre place.

**** Le terme de résilience a été médiatisé par Boris Cyrulnik en 1999 dans son ouvrage « Un merveilleux malheur » (Odile Jacob) mais nous vient en fait des USA. En 1969 Fritz Redl parle d'« ego résilience » et durant les années 80 il est beaucoup question d'enfants invulnérables, au passé tragique mais au devenir plein de réussite comme les américains les apprécies. La résilience serait la capacité au rebond, à la résistance au traumatisme, au changement après l'horreur…mais selon Serge Tisseron « l'usage courant qui est fait maintenant du mot « résilience » paraît correspondre à celui de ces mécanismes qui est à la fois le plus problématique et le plus trompeur, à savoir un clivage soutenu par un lien social capable d'ensommeiller, pour un temps indéterminé, le monstre tapi au creux de personnalités meurtries.. » (in LE MONDE DIPLOMATIQUE \| AOUT 2003 \| Page 21)***

Aussi, entre le Moi mélangé au non-Moi, le rêve en fondue-enchaînée avec la réalité, des familles en difficultés, les clivages culturels des migrants, les obligations de performance, les volontés frustrées de profiter des biens et conforts que produit le système, et les médias paranoïdes, il ne fait pas s'étonner que quelques-uns uns ne trouvent plus d'autres moyens que de chercher eux-même à se construire des rituels d'intégration.
On trouvera toutes ces situations qui stimulent volontairement et consciemment la production d'adrénaline ou d'endorphine : vitesse, danger, violence, prise de risque, prise de toxique, rave… On trouvera aussi malheureusement d'autres situations où la frontière est dépassée entre le rituel névrotisant et la pathologie psychotique déjà moins compatible avec le système socioculturel actuel : addictions, exclusion socioprofessionnelle, passages à l'acte ultra violents, viols collectifs, engagements dans les chemins en « isme »…

Le travail des accompagnateurs (milieu scolaire, social, judiciaire, professionnel ou de santé) est dans tous les cas de redonner une direction ; au moins faut-il commencer à faire un pas de côté, changer de dimension, oser se voir autre avant que d'être cet autre ; d'où l'évident souci de ne pas attendre la dérive psychotique et de percevoir la présence ou non d'un psychisme constitué. Des trois dimensions du développement verticalité, horizontalité et sagittalité qui sont constitutives de l'enfant entrant dans l'adolescence, il en est une qui manque dans l'organisation mentale inachevée augurant la psychose : La « sagittalité » (Voir vignette : **e)** P.48). Claude Jeangirard* a remarqué au contact de ses patients, psychotiques principalement, que la dimension manquante ne permettait pas à l'individu de se faire une place dans l'espace physique (vertical – horizontal – sagittal) comme dans l'espace intérieur (Réel – Imaginaire – Symbolique) :
L'axe vertical est le produit des lois de la physique – l'attraction terrestre.
L'axe horizontal est engendré par l'un des sens et les lois biologiques – la vue.
L'axe sagittal est lié à la verticalité du simien bipède qui « *assigne à son regard une fonction d'intentionnalité déjà pulsionnelle* (…)» (C.Jeangirard) *(16)*

Cette pulsion, il la nomme « Dromique » et son objet est la sauvegarde de l'intégrité psychique. Elle est proche ou constitutive de la pulsion de vie.
« *La source de cette pulsion est ce qui, du corps règle le mouvement : cette partie du système nerveux qui intègre l'équilibre issu de la verticalité et la vision que cette verticalité impose (…) ou mieux encore, intègre la béance entre les deux schémas (…) et entre leurs appareils (…)* ».(C.Jeangirard) *(16)*

Un « trou » dans la spatialité, un trou dans le signifiant et des « dromies » (mouvements pulsionnels) que Jeangirard dit aberrantes apparaissent chez les adolescents ou jeunes adultes : Défenestrations, voyages pathologiques (l'Indes et ses grands espaces matriciels - sentiment océanique), errances, fugues, quêtes perpétuelles… Ce n'est pas sans rappeler ce que A.Tatossian développe dans son étude « *La phénoménologie des psychoses* » où il observe que le spatial et le temporel sont des déterminants du développement psychologique de l'enfant et de son dynamisme vital.

Pour l'adolescent, il existe quatre typologies (au moins) de questionnement qui ne peuvent être soumis au partage en fratrie ou en famille :
La question de la valeur personnelle qui ne se mesure qu'à l'aulne de l'autre.
Celle de la différence d'avec le modèle parental et donc sociétal.
La question des origines réelles. Et la reconnaissance de sa propre identité.
Là où les blessures narcissiques sont patentes au risque de faire (ré)apparaître des failles : Absence de parents ou parent malade (voir cas : **e**), enfant de la DDASS, famille recomposée, enfant adopté, enfant issu de la Procréation Médicale Assistée, enfant « fait » dans l'effort ou enfant médicament...

(16) C. Jean-Girard, La 3ème dimension de la construction psychique, Erès, 1998, P.25
**** Claude Jeangirard, neuropsychiatre – psychanalyste, est le fondateur d'une des plus importante clinique psychiatrique institutionnelle du Val de Loire.***

Dans tous ces cas, le statut de l'enfant peut ne pas être clair et devenir objet au lieu d'une personne identifiée. Si ce n'est du fait des parents ou de leurs remplaçants légaux ou illégaux, ce sera du fait de l'enfant lui-même, cherchant à remplir le vide.

Là où il n'y a pas de possibilité de reconnaissance pour l'identité en propre, il y a le risque de rencontrer des états limites : Parent malade psychiquement et autre parent absent (réellement ou symboliquement), autre enfant disparu (culpabilité d'être vivant), absent ou enfant de remplacement, enfant fruit d'un viol, enfant vendu ou esclave, enfant sans racines réelles ou fantasmées, enfant arrivé par accident, enfant arrivé par « hasard », enfant « tombé » du ciel (les femmes tombent enceintes aussi)… Et puis ces jeunes qui servent de témoins depuis si longtemps de la dégradation d'un parent ou du couple. Sauvant, l'un puis l'autre, servant de lien ou de médecin à leurs parents, à leur relation, pour que cette famille existe. Ceux ou celles là ne font rien d'autre que de s'interdire ensuite l'accès au plaisir. Tellement il est dangereux de donner prise à l'autre, de perdre le contrôle, d'être investie ou pénétré de quoi que ce soit.

La confusion sera telle que l'idéalisation du « bon » parent en conflit avec la réalité du « mauvais » parent (parce qu'un enfant ne peut pas ne pas aimer son parent) distillera certaines croyances et représentions quant à ce qu'est « un couple », « un homme » ou « une femme » en général.
Ces réductions incroyablement opérationnelles pour ne pas être, éviter de sentir, ne pas entrer en contact réellement, et vérifier à chaque instant, à chaque rencontre que la croyance est vraie.

Garçon de 7 ans - dessin sur format raisin aux feutres – première élaboration : le dessin n'est pas complet et la maison manque de contenu et de couleurs, l'enfant n'a pas encore pris toutes ses marques – dessin suivant, seconde élaboration avec quelques jours de décalage : Le personnage central, lui (Woody), a enfin des membres et un mouvement. Au centre, sa maison dans laquelle habite sa maman, son papa (les parents ont divorcé et, sont séparés depuis plusieurs mois), son beaux-père, sa petite sœur et son frère (il est fils unique), Jessie, la copine de Woody (deux personnages de son dessin animé préféré – Toy's story II), qui ne sont pas illustrés. Dans le garage à gauche, il y a de nombreux véhicules à moteurs... Durant la période interface entre les moments de réalisation du dessin, il y a eu de la « casse » dans les véhicules, « Il » s'est amusé à emboutir et détruire certains en les conduisant... Il arrête son dessin là et écrit au dos la liste des habitants de la maison. Sur le toit l'élément supplémentaire est un périscope pour voir loin… la tâche dans le ciel, un essai de couleur…le sol n'est pas inscrit…

Des dessins d'enfants aux productions des malades en ateliers arts thérapiques, il se retrouve des invariants graphiques : formes rayonnantes, axialisation, délimitation du cadre, géométrisation, pré-maison (le blason de l'être), bonhomme, maison, arabesques, sol, perspective.
Les troubles de l'adolescent ou bien l'expression de troubles antérieurs à l'adolescence apparaissent au grand jour au travers des graphies et productions plastiques : impossibilité de représenter le corps, absence de sol…
L'outil dessin est un outil fréquemment utilisé par le thérapeute accompagnant un enfant à exprimer sa position dans le monde. Le dessin, sa graphie, sa spatialisation, sa colorisation, son scénario possède un pouvoir d'évocation essentiel à la compréhension des « soucis » de l'enfant. « *L'enfant en effet dessine ce qui est important pour lui positivement et négativement, ce qui lui vient spontanément, il exprime par-là une sorte de projection de sa propre existence* » (Stéphane Jonckheere – Psychologue clinicien CHU Bruxelles) *(17)*

L'écart sémantique entre le fait « dessin » et le « dessein » conceptuel est si court que l'expression des graphistes (non professionnels) de tous âges peut se comprendre comme une projection de leurs états internes et de leurs rêveries (fantasmes inclus).
Certains de ces dessins racontent ce qui, justement, semble n'être pas à sa place dans le fonctionnement familial ou dans le positionnement de tel ou tel membre de la famille, ou ne s'est pas naturellement développé comme une sorte d'agénésie (si le système familial est considéré en tant qu'être vivant avec ses personnes-organes et fonctions).

Regards, gestes, paroles et mises en situations peuvent être sources de climats incestuels ou plus gênant et sûrement traumatisant, de passage à l'acte incestueux (relation sexuelle transgénérationnelle réalisée ou fantasmée, symbolique ou sublimée). Relations qui sont des Abus Sexuels sur Enfants : mauvais traitements infligés à un enfant ou négligence des besoins liés au développement de ce dernier par un parent, un tuteur ou une personne qui en prend soin, entraînant ainsi ou pouvant entraîner des blessures ou des effets néfastes sur les plans affectifs ou psychologiques.

(17) Stéphane Jonckheere, l'approche du dessin chez l'enfant maltraité, CHU St Pierre Bruxelles

Les A.S.E signent le déphasage de l'adulte vis à vis de l'enfant. Selon toute vraisemblance, les agressions de type sexuel sur les enfants ont toujours existés au même titre que celles faites envers des adultes plus faibles. Les cadres socioculturels servent d'indicateurs pour situer la norme du moment et définir ce qui ici est de l'ordre de l'agression et ailleurs, non. Pourtant ; il y a des incontournables qui ont pour socle que toute relation vécue comme indésirable par l'enfant ou le mineur est un « abus » qui se répercutera dans le devenir du jeune et de l'adulte. Les différents rapports traitants du sujet cherchent à faire que la Loi (articles 222-22 à 222-33 et 227-25 à 227-27 du code pénal) soit la plus applicable possible de manière à ce que l'enfant conserve son identité de personne. Néanmoins, il apparaît une polémique quand il s'agît d'évaluer les effets des ASE, leur fréquence, les populations à risque et, les « pervers » ou « malades » (presque toujours mâle) bourreaux d'enfants. Les chiffres donnés sont toujours relativisables et mérites une confirmation mais les tribunaux seraient passés ces cinq dernières années de 5% des affaires à 22% concernant les ASE (transgénérationnelles ou non). Si le rapport Bauserman de 1998 sur les effets des ASE éclaire d'une manière moins émotionnelle le sujet par rapport à d'autres études, la controverse qu'il engage en développant l'aspect de la victimisation iatrogène de jeunes victimes consentantes ou manipulées (sans remettre en cause le traumatisme réel de l'abusé surtout avec violence et très jeune), il omet les troubles de l'identité et de place que le jeune ou l'adulte subira quelques fois de longues années après les faits puisque certaines souffrances réapparaissent à l'arrivée du premier enfant par exemple ou lors de situation similaires à l'agression initiale. Par contre, il remet en lumière les autres formes de violences faites aux enfants moins médiatisées et moins sévèrement punies alors qu'elles sont tout aussi traumatisantes et invalidantes ; les violences domestiques, les violences conjugales dont les enfants sont témoins ou victimes passives dans 70% des cas*.

L'exposition de la violence domestique paraît ainsi plus pernicieuse pour le développement du Moi de l'enfant que d'autres formes télévisuelles ou multimédiatisées via des jeux ou des supports pornographiques. L'empreinte dans le cas des films pornographiques, des jeux vidéo ou des films ultra violents sera partiellement réversibles et contrôlable voire gérable à court ou moyen terme. Par contre, l'empreinte pour l'enfant victime passif des ébats parentaux violents, sera beaucoup plus long à « digérer » si cela est possible (comme le montre certains faits divers récents de déchaînements de violence chez des adolescents). Des sondages récents (2002 au Québec et 2004 en France, effectués par des associations de familles et de thérapeutes) confirment ce que le rapport Spira avait évalué en France concernant la sexualité des français, pour ce qui concerne le très jeune âge des premiers rapports sexuels imposés par la violence :1 femme sur 4 a subit à 20 ans une agression à caractère sexuelle, 67% de ces jeunes femmes situent le premier rapport imposé par la contrainte avant 15 ans et dans 81% des cas c'est un membre de la famille ou une personne connue par la victime qui agît. Ces formes d'agression concerneraient 1 homme sur cent. Ils indiquent aussi la forte propension des adultes à recourir à diverses formes de violences envers les enfants dans un but « éducatif »** ! Ce qui se retrouve aussi dans ces écoles où le châtiment effectif ou larvé (excès de travail écrit en dehors de l'école, ce qui est interdit par la Loi, du moins en ce qui concerne le Primaire) n'est pas remis en cause par la collectivité des parents d'élèves (souvent une famille va se trouver seule avec ce poids et se taire par crainte du jugement de la communauté ou parler et être exclue – 3 cas rencontré en Loir et Cher en 2003 et 2004).

**** Selon l'association SOS FEMMES, deux millions de femmes seraient victimes de violences conjugales en France et 400 en meurent chaque année sous les coups de leur conjoint, soit plus d'une femme par jour !***

***** Des émissions jeux télévisuels depuis 2003 ont réveillé quelques nostalgiques de la rigueur et de la discipline jusqu'à l'Assemblée Nationale et le Gouvernement donnant quelques « libertés » policières !***

Philippe Esterie enfin dans son analyse du rapport Bauserman à l'aulne de la France actuelle (2000) ne prend en compte la dimension de l'être et les blessures profondes que ces déplacements de rôle et intrusions font subir à l'enfant.
Quand il s'agit d'enfant qui était en apparence « acceptant »* de la relation ou qui y ont trouvé une forme de « satisfaction », les petits être atteints d'une forme sincère de résilience passeront le cap de la vie dans une forme d'équilibre tandis que certains autres (ceux qui viennent en consultation) se réveillent un jour avec une culpabilité coincée entre la faute de l'autre et le plaisir d'y avoir participé. Ceux là n'ont pas une sexualité, une vie familiale et une vie sociale tout en harmonie (Voir vignette : **f)** P.48). Néanmoins, l'excès en toute chose étant nuisible (que ce soit la censure ou le lynchage médiatique), il est important de ne pas voir en chaque père un dangereux pervers qui s'ignore et en chaque professionnel proche de l'enfance un futur pédoclaste. Plusieurs théories soutiennent la genèse des ASE concernant des « causes impliquées multiples et diverses, (…) toutes revenant à un modèle bio-psycho-social.

- Théories psycho-sociologiques
- Théories criminologiques
- Théories psychiatriques et psychanalytiques
- Théories comportementales
- Théories biologiques » (Pr Jean Louis SENON – CHU de Poitiers)**

Philippe Estérie rappelle en citant Foucault que la systématisation de la criminalisation des ASE se joue dans les mêmes registres que la chasse aux dangereux enfants masturbateurs dans la France du XVIIIè et XIXè siècle. « *La pédophilie est devenue un sujet consensuel et dérivatif à propos duquel tout le monde ressent les mêmes choses et emploi les mêmes mots pour le dire* »
(P. Estérie) *(18).*

Vignettes de cas à tendances psychotiques ou états limites sans possibilité de couple

c) Texte d'un jeune garçon handicapé de 11 ans, violé dans un foyer (APF – Journées nationales des parents 2001 – St Hilaire 85) :
« Ca s'est passé en France. On m'a violé. Je voudrais qu'il soit moche, mais il est beau. Là-bas, c'est un endroit où on travaille. Des enfants handicapés et des gens pour la rééducation. Des hommes et des femmes.
« A » était un soignant, pas moche, beau. Il avait l'air gentil. J'avais vers trois ans et demi. Mais je ne me souviens qu'à partir de cinq ans et demi.
Il voulait me faire du mal et se faire du bien. Ca se passait plusieurs fois par semaines. Je savais qu'il y avait plusieurs enfants.
Je ne savais pas lesquels. Je croyais que c'était normal. Je n'en ai parlé à personne. Je croyais que c'était pour mon bien. Quelques fois il me faisait aller dans les toilettes pour me violer. Je veux qu'il soit moche parce que c'est un méchant. Dans ma tête, il m'a violé, il a fait des dégâts. Il a cassé des choses.
C'est difficile à expliquer.
« M » lui aussi il était beau et avait l'air gentil. Ils l'ont gardé, ils ne m'ont pas gardé. Je ne savais pas qu'il avait le sida, lui oui. C'était un tueur ! ».
(Jugée 4 ans plus tard, cette affaire a fait condamner les personnes mises en cause pour 7 enfants victimes.)

**** Ce qui est posé comme « acceptant » n'est-il pas parfois le résultat d'une accommodation aux violences sexuelles. L'enfant passe du secret à l'impuissance face à la violence sexuelle. Devant la répétition il s'accommode puis se révolte. Une révolte qui prendra corps par des aveux différés et/ou déplacés. Peut-être la révélation mais avec un déplacement de l'image de l'agresseur sur une autre personne. Souvent, les derniers procès français le montre bien, il y aura rétractation devant les risques de l'aveu et la culpabilité de la révélation***

***** Pr Jean Louis SENON Quelles sont les théories actuelles concernant les causes impliquées dans les agressions sexuelles ? Université & CHU de Poitiers – site Internet***

(18) Philippe Estérie, Abus sexuel le rapport capital, 1999, in « psy-desir.com »

d) Blois (41) : C'est une jeune femme issue de la DDASS, de 32 ans qui a subi de multiples agressions et violences sexuelles, enfant, dans des familles d'accueil et chez des employeurs en tant qu'apprentie, jeune ado, en restauration. Les éducateurs et le médecin psychiatre du foyer où elle était hébergée, ont sous-estimé, minimisé son vécu et dénié la véracité des faits. Elle a changé de famille plusieurs fois et l'employeur n'a jamais été inquiété comme toutes les familles qui ont suivies sur lesquelles elle projette cette fois des fantasmes d'agression.

Comme il arrive encore, son statut de « débile légère » sans famille et introvertie en a fait une jeune fille dont « on » doute, on refuse le discours et dont « on » ne croit pas bon reconnaître la souffrance. 12 ans plus tard, sa vie de femme est détruite, sa sexualité inexistante, sa maternité oubli ée (pas d'enfant) et sa vis socioprofessionnelle impossible. « On » avait sûrement raison, il n'y avait rien à faire avec elle...

e) Blois (41) : C'est un « état limite » dans l'impossibilité de faire naître une relation. Cette jeune « vierge » de 30 ans est la benjamine d'une famille rurale assez pauvre. Sa mère a été identifiée (plus particulièrement étiquetée) schizophrène mais elle n'a jamais été suivie ou soignée, et s'enfonce doucement dans un univers parallèle au notre mais garde encore des liens. Le père est affectivement et psychologiquement absent et la fratrie hétérogène vit dans le dénie de la maladie de la mère. Seule l'aînée souffre de troubles psychologiques et se trouve dans l'incapacité d'entreprendre, elle aussi une relation, tout en pouvant exister socioprofessionnellement (enseignante spécialisée). La triangulation difficile et déplacée sur la grand-mère à défaut de la mère éclaire un Œdipe non dépassé. Elle a la possibilité de trouver un plaisir partiel dans la masturbation mais vit seule avec ses chats et une onychophagie à voir ici comme une automutilation.
La jeune femme est incapable de trouver une place dans la société, extension symbolique de la famille et se trouve en conflit avec tout ce qui peut s'apparenter à une loi « du père » (un manager ou chef d'entreprise) et consomme du thérapeute (toutes disciplines confondues) à l'envie depuis une dizaine d'année. Bien sûr (?!), quelques conduites suicidaires ont émaillé son chemin entre le départ du foyer vers l'université et aujourd'hui (Décompensation en fac et en formation d'éducateur spécialisé). Le « patchwork » clinique qu'elle promène a fait dire à un psychiatre hospitalier après une conduite suicidaire (d'un trop long mois d'août, seule) : « psychotique atypique froide » !.

f) Romorantin (41) : Il s'agît d'une jeune femme de 35 ans, alcoolique et schizophrène (suivi médicalement et régulièrement hospitalisée quand ses parents veulent une pause ou partent en vacances). Elle a été violée par son frère et plus tard par des inconnus alors qu'elle avait trop bu.
Son père faible et absent fuit en permanence et cela depuis son plus jeune âge. Sa mère par contre est omniprésente et puissante (phallique pourrions nous dire) au point d'être la tutrice légale de sa fille (AAH). La triangulation a été impossible.
Elle ne peut pas trouver de plaisir dans la sexualité et effectue des sorties « libidinales » via l'expression plastique, graphique, la peinture et une production verbales philosophicopsy.
Elle manipule tous les thérapeutes et principalement les soignants en blouses blanches (avec une préférence pour la psychiatrie).
Sa personnalité « éclatée » ne lui permet pas de trouver une place conjugale ou socioprofessionnelle, écartelée entre le système soignant qui la fait « circuler » entre tous les espaces d'accueil (sanitaire et sociaux) et les parents qui les utilisent. Pourtant, à son contact, la question du « jeu pervers » entre la victime et ses bourreaux rend la situation assez inextricable. Elle laisse l'autre croire qu'il prend une décision pour elle mais sabote très peu de temps après toute tentative de progrès jusqu'à ce qu'on le rejette…et ça fonctionne très bien.
Seul un espace ouvert et acceptant tout en étant cadrant peut la rassurer et lui donner l'envie de partager comme le lieu d'accueil « Ressource » de Romorantin.

3) La présence

Où se situe la place du Moi, dans l'esprit, l'âme, dans le cerveau, dans son centre endocrinien, au centre du corps, dans le cœur, dans les plexus nerveux, les chakras indiens, en position « méta psychologique » comme justement l'inscrivait Freud ? Ou bien partout, en tout cela et nulle part en particulier. De la même manière que le cerveau suivant l'action n'« allume » qu'un ensemble de connexions nerveuses et jamais le système complet, le sentiment du « JE », peut apparaître sous divers aspect et en divers lieux de l'être. Quant il n'y a plus de dissonance ou d'incongruence, l'être se sent présent et peut dire « je suis ».
Par contre, si des dissonances cognitives apparaissent, le Moi sera aux prises avec une multitude de tâches, de représentations et croyances qui le feront sortir de son état quasi béat et serein pour la loi de la jungle moderne. Loin de la présence, empli de stress, de contraintes, d'obligations, de rôles socioprofessionnels, les pathologies de l 'épuisement feront leur apparition et l'être se verra déchoir et en plus vivre pour lui, il se verra spolié de sa liberté.

La « présence » ressemble à ces instants où tout semble totalement harmonieux, paisible et vrai. On dit de quelqu'un qu'il a une présence dans le sens où il semble exister vraiment. Dans le sens où il ne laisse pas indifférent, où il ne passe pas inaperçu. Une espèce d'autorité naturelle émane de lui. Quelque chose rayonne ou émane de lui qui est reçu par l'autre, une force (bienfaisante ou malfaisante) s'échappe de lui et du lieu où il se trouve.
Il y a une forme « d'enracinement », dans le sens où l'être-là a les pieds bien ancré dans son sol. Une base qui, au-delà du physique, est la connaissance profonde de ses racines (histoire, généalogie, roman familial, mythologie familiale) et surtout, son acceptation de celle-ci : Je suis issu de ce grand parcours de vie, de la vie de ces gens, de leurs réussites et de leurs petitesses. Puis, au-delà des origines, il y a l'histoire du sol où je me trouve. Regarder les choses à l'échelle de l'Histoire rend justice à tous les être qui l'ont faite et rend très humble quant à l'impact que nous avons sur le monde (malgré l'effet « papillon »*). Le chemin de Vie c'est : Devoir passer de la présence à soi à la présence à l'autre, aux autres, à l'Autre encore. Cela impose d'être clair dans son esprit et allégé des stress quotidiens. Deux des principaux outils pour passer à l'acte ici, sont l'attention et l'empathie.

L'attention est source de présence. L'attention à soi (écologie personnelle) et attention à l'autre. Cela ne veut pas dire identification ou projection massive, mais plutôt ouverture et disponibilité. Il nous faut accepter d'être surpris, d'être étonné, que cet autre (personne, animal, objet, action, situation, événement) puisse réellement exister dans notre représentation du monde. C'est être à l'écoute dans le temps présent, dans l'ici et maintenant, de ce qui vit dans la relation, en l'autre et en nous. C'est aussi accepter que le passé n'existe plus et que l'avenir n'existe pas encore.

L'empathie se décline sous au moins quatre modalités : *Saisie plutôt passive du vécu perceptible de l'autre, Ressenti et transposition imaginée dans la situation de l'autre, Inversion de places et compréhension du fait que je suis un autre pour l'autre, Réponse en feed-back de ce dont je deviens conscient (contre-transfert).*
Les autres rencontres s'effectuent sous le sceau du rôle, d'un des masques de la *persona*. La rencontre sincère et intime avec l'autre ne peut se faire que dans la présence, et généralement elle l'est. C'est d'ailleurs sûrement les seuls instants d'une vie avec la naissance et les fortes émotions où nous sommes en état de présence. Il n'y a dans ces moments plus de raison, le cognitif est stoppé au profit du senti.

**** L'effet « papillon » est issu de la pensée traditionnelle chinoise qui consiste à considérer que le moindre mouvement effectué quelque part dans le monde (pensée ou acte) va produire par répercussion une importante transformation ailleurs.***

4) L'Autre

Qu'est-ce qu'est cet autre et d'où vient-il ? Est-ce que celui ou celle que je mets à mes cotés y tiens une place par un hasard surprenant ou par un curieux destin ? Puisque cet autre, comme conjoint (joint avec), va finalement remplir un rôle important, si tant est que je lui en laisse le temps. « (…) *C'est le domaine où l'inconscient joue souvent les plus mauvais tours. Les expériences émotionnelles de l'enfance et de l'adolescence, et particulièrement les rapports affectifs avec les parents (ou ceux qui en tiennent lieu), déterminent chez le jeune homme ou la jeune fille des images idéales, ou bien des images effrayantes ou rebutantes de l'autre sexe, de vrais phantasmes intérieurs qui, selon le cas, charment, attirent ou troublent, oppressent, repoussent. De plus, ici, également, des complexes ou des désirs inconscients peuvent déterminer le choix : désir de protection, de sécurité, tendance à dominer ou à être dominé, etc*. » (Roberto Assaglioli) *(19)*

La présence d'un autre que moi dans un même espace temps demande une acceptation de ne pas être seul au monde. Cela demande du partage et des compromis puisque le paradigme à partir duquel je lis et vis le monde peut ne pas être similaire à celui de l'autre. On peut parler ici d'un espace d'interfantasmatisation où chacun peut tenter de trouver au travers l'autre la substitution du Moi idéal personnel à un Moi idéal commun (voir vignette : **g)** P.62). D'ailleurs, Merleau-Ponty considérant la solitude et la présence de l'autre précise que « *dire que l'Ego - avant – autrui est seul, c'est déjà le situer par rapport à un fantôme d'autre, c'est déjà concevoir un entourage où d'autres pourraient être.* ». (M.Merleau-Ponty, Signes, Gallimard, 1960, P. 219). L'approche de l'autre c'est l'approche de l'intimité et/ou de la promiscuité, ce qui peut être confondu (dans le fusionnel) ou différent, l'intimité relevant d'une sphère émotionnelle et sensuelle complémentaire mais non superposée. Une sphère qui risque de se mettre à tourner uniquement sur elle-même. Le risque du partage et de la confiance tient justement en ce que mes bases existentielles sont automatiquement différentes de celles de l'autre, ne suis-je pas un être unique (biologiquement et psychologiquement) ? Cette différence va pouvoir se complémenter de la mienne ou inversement, se croiser, se mélanger ou s'opposer, se confronter, se combattre**.**

Sur un plan purement platonicien et judéo-chrétien, l'autre peut être ma moitié, il peut devenir l'Autre avec ce grand « A » qui en fait un être à part. La littérature, l'art poétique, la mythologie sont emplies de couples en quête de perfection mais à quel prix : « *Perfection de l'Etre, béatitude et joie de l'unité réalisée, conjuration du réel multiple, fragmenté, éclaté, divers, célébration d'un monde idéal, inengendré, incorruptible, immobile, parfait, la sphère offre un modèle théorique inaccessible, donc générateur de frustrations, de douleurs. Trop élevé, l'idéal produit le découragement, l'abattement au lieu de l'invite excitante et motivante. En faisant du couple et de la reconstitution de l'unité primordiale, le projet de toute entreprise sexuée sur un terrain où à l'évidence, l'absolu ne peut tenir ses promesses. L'aspiration à la perfection génère plus d'impuissance que de satisfaction, la volonté de pureté procure plus de frustration que d'épanouissement.* » (Michel Onfray) *(20)*

Sur un plan faisant plus référence à l'hédonisme, l'autre n'existe pas sinon comme objet partiel et temporaire de plaisir. « *L'hospitalité érotique réconcilie les principes masculins et féminins dans l'exacerbation des différences seules à même d'en finir avec les inégalités. Toutes les combinaisons, sexuelles ou non sont possibles, quels que soient les sexes, les âges, les statuts, les fonctions. Le contrat hédoniste et le principe électif restaurent et magnifient les libertés primitives et fondamentales de choisir, vouloir et décider*. » (Michel Onfray) *(20)*

La peur de l'autre, celle des autres, quand elle s'exprime s'ancre dans l'impossibilité à comprendre, accepter ou partager le monde d'autrui.

(19) R. Assaglioli in « Construire sa vie par la Psychosynthèse » P.9 & 10.
(20) M. Onfray in « théorie du corps amoureux » P.59 & 222

5) Identité - sociale et scolarité - Acquisition du paradigme commun - La normalité sociétale

Ce que je pense être (une personne, unité morale), ce que je montre à la société (un personnage, rôle social), la relation et ce que je suis en vérité (une personnalité, individualité psychologique), tel pourrait être l'équation paradoxale qui signe l'aspect émergé de l'iceberg identitaire du jeune être cherchant à exister par et pour lui-même dans ces différents mode d'être.

En effet, le réel est ce qui est observable au dehors de moi. Rien ne prouve que ce qui est observé ou appréhendé sensoriellement soit la totalité du réel. Le dedans de moi… lui, est difficilement observable sauf passer par des intermédiaires techno-scientifiques, des machines… si j'accepte la croyance en la véracité de leur production, là aussi, ce n'est qu'une modélisation, une représentation de l'information, pas l'information brute.

Au commencement, il y a le « UN » singulier. Ce que je pense être, moi seul avec mon corps et mon esprit. Ce que je crois dépend de mon chemin antérieur (en gros de –9 mois à ce jour de réflexion sur moi-même), des interactions avec la famille, ce qu'elle m'a fait transporter d'elle et de ce que je reçois du milieu social et scolaire et ce que je reçois de ma vie corporelle et psychologique.
Puis, le « DEUX », par ce que je montre à la société dans ma confrontation au monde, dans mes interactions avec les êtres, objets et situations, un ensemble de rôles interchangeables. J'habille à ce moment ma personne du ou des masque(s) nécessaire(s) à la bonne marche de mes relations au monde. C'est le vêtement que j'offre ou donne en pâture aux autres (pour qu'ils s'en nourrissent – un pâturage hominien) et aux systèmes afin d'obtenir de la reconnaissance.

Ensuite, les autres me reçoivent et me perçoivent via leurs propres filtres (sens, croyances, représentations), dans un cadre systémique car s'effectuant dans un espace socioculturel donné, donc avec des règles et des normes, avec des attendus, contraintes et compromis. Mais ce n'est pas une relation triangulaire puisque le sujet de la relation, le thème de l'échange est lui-même porteur de sens et a sa propre intentionnalité, c'est un « CARRE ».

Enfin, se pose la question de l' « immanence »*. Qui suis-je réellement ? Qu'elle est ma vraie nature d'être au monde ? (« L'ipséité »**) Qu'est-ce qui me permet de croire ce que je crois, d'être ce que je suis et peux me faire accepter de vivre ce que j'ai vraiment à vivre, en toute liberté en prenant en compte mes pleins et mes vides, mes acquis et mes manques ? Qu'est-ce qui me différentie d'autrui ? « Je » sort d'un territoire « plat » à deux dimensions pour entrer dans un espace ouvert à l'intérieur des limites connaissables du monde qui m'environne. Ce n'est que la limite de ce que je désire expérimenter qui mettra ou bornera l'espace du connaissable autant intérieur qu'extérieur voire transcendant.« *Construire sa personnalité, ce n'est que s'approprier des possibilités du monde, c'est reconnaître ceci et c'est en jouer. Il s'agît d'assumer son inauthenticité comme possibilité afin d'édifier une persona, représentation du sujet selon trois modes : La personne, le personnage, la personnalité, précisément par la reconnaissance du caractère inauthentique du contenu de la représentation*.» (Serge Esposito) ***(21)***

(21) Serge Esposito, Personne personnage personnalité, Nik's news,1998, site internet

**** L'immanence est ce qui est compris dans la nature de l'être et qui ne demande pas qu'on fasse appel à un principe extérieur pour en rendre compte. C'est l'être contenu à l'intérieur de ses limites et des limites du monde.***

***** L'ipséité est l'identité même de la personnalité exprimée par l'unicité de son histoire, une identité narrative.***

De plus, le « JE » à partir duquel je m'identifie n'est pas le Moi, c'est un outil de différenciation d'avec l'autre, une différence qui n'est pas « *substantielle, mais purement positionnelle. Car il est évident qu'on ne reste pas soi-même parce qu'on se distingue des autres par son individualité toute particulière, mais inversement, on se distingue des autres parce qu'on ne peut pas ne pas rester soi-même, même si son individualité peu particulière ne montre aucun trait* » (Laszlo Tengelyi) *(22)*

L. Tengelyi fait la différence entre cette part historique de l'identité nommée ipséité, altérable et changeante du fait de la vie et la part singulière inaltérable qui nous permet à chaque instant de sentir l'unité fondamentale irremplaçable de notre être.

De nature sociable, l'être cherche inévitablement (par besoin ou par mimétisme) à se fondre dans un groupe humain, aussi petit soit-il (clan, secte, parti, église, club sportif, mode culturelle…). Porteur de creux et de bosses, il va chercher à donner pour se libérer et à recevoir pour se remplir. L'hétérogénéité de toutes les sociétés modernes, surtout en occident, devrait pouvoir permettre « tout et n'importe qui » de s'installer et vivre au côté d'autrui. Ce n'est « bien sûr » pas le cas. Ce serait si simple ! Alors apparaissent toutes les différences réelles ou supposées, et principalement : initiales (génétiques) ou secondaires (accidentelles), culturelles ou a-culturelles, religieuses et économiques.

La question du handicap (voir le travail d'information et d'accompagnement de l'APF et de l'UNAFAM) pose à outrance la question de l'identité puisque pour le handicapé, une partie de sa personne n'existe pas ou n'existe plus, par absence réelle ou par absence de fonctionnement. La question est d'autant posée que le handicap, quel qu'il soit, va retentir sur toutes les sphères de la vie : Socioprofessionnelle, affective, familiale, sexuelle, sanitaire et relationnelle.
Pour la dimension conjugale et sa sphère sexuelle, le poids de la norme et la médiatisation d'une sexualité performante avec des corps parfaits associés à la réussite sociale et professionnelle qui conviennent, sont créateur d'un second handicap, celui-là émotionnel et cognitif : ils ne peuvent et ne pourront jamais être et faire cela. Ils leur faut redoubler d'effort pour trouver d'autres chemins.

Ceux-là que la vie n'a pas épargnés doivent faire plus d'effort pour exister que celle ou celui calé (ou borné) naturellement sur la norme. Ils ont un chemin de tanscendance*à suivre. Transcender le corps incomplet ou bien transcender les murs de la maladie. Ils doivent aussi être prêt à « *réviser et rectifier les histoires préalables » par lesquelles ils ont fixé leur identité, parce que « nous ne pouvons pas nous empêcher de croire que c'est notre singularité, notre unicité irremplaçable, qui est menacée par la crise* », lors de troubles majeurs ou de grandes souffrances. (L.Tengelyi) *(22)*

Echos du groupe « parents » aux APF de Blois :

« Que va devenir mon enfant, une fois que je ne serais plus là ? Quelle institution va s'en occuper sans le laisser seul dans un coin ? » (le couple a une moyenne d'âge de 70 ans et leur fils gravement handicapé suite à de multiples traumatismes crâniens a besoin d'une aide constante pour tout, ne communiquant plus que par des rictus, bruits et agitations)
« Nous n'avons pas l'argent nécessaire pour payer une place en Belgique pour notre fille autiste.»

(22) Laszlo Tengelyi, L'histoire d'une vie et l'identité de soi-même, Atp, mai 2003

**** La transcendance est la capacité de la conscience à tendre au-delà d'elle-même, vers au autre, un ailleurs, un autre temps. C'est aller au-dessus des limites de ce monde, à la rencontre d'un ordre supérieur des choses.***

« Qui peut nous aider à comprendre la sexualité de ces enfants ? » (un couple de jeunes atteints de spina bifida)
Mon enfant n'a que le bas du corps qui ne fonctionne pas, pourquoi il n 'a pas de travail alors qu'il est diplômé d'un BTS ? »
« Mon mari et moi sommes séparés, on n'en pouvait plus de se renvoyer la responsabilité et la culpabilité » (enfant atteint d'une maladie orpheline fatale à moyen terme)

J'ai animé durant une année et demi, (à la suite d'un psychologue, un samedi après-midi par mois) ce groupe composé de parents d'enfants handicapés en la présence de ceux-ci quelques fois. Le sentiment majoritairement présent dans l'esprit de ces parents, hormis les deux militantes initiatrices du groupe et animatrices après mon départ, était l'exclusion. Ils se sentaient (et se sentent sûrement toujours) différents, coupables, et monstrueux. Soit, vis à vis de leur propre enfant, soit vis à vis de la société dans laquelle ils ne voient pas de solution ni de place pour eux et leurs enfants. Les sujets récurrents étaient : l'école pour les plus jeunes, le travail pour ceux qui peuvent, une place en institution pour les autres, les moyens financiers pour tout cela, la disponibilité, la famille, la sexualité des jeunes, leur couple et le regard de la société.

L'enfant, quel que soit son âge, était devenu un mauvais objet humain, un mauvais objet social ou un mauvais objet symbolique. Né a-normal (selon les critères de normalité actuel) ou devenu tel à la suite d'un accident ou d'une maladie, la personne ne l'est plus. Tous les discours scientistes et politiques ne sont que louables intentions qui tentent uchroniquement de poser un cadre de sortie de ces états de fait. Le présent lui fait souffrance par manque de reconnaissance au moins et d'accueil au mieux.

Que faire donc de ces enfants ou parents devenus « pesants »? Quelques familles explosent, d'autres s'adaptent et certaines dénient la différence, le handicap ou la maladie. Ici, on parle réellement de place de vie en des termes concrets et pondérables ; car il s'agît de « lits » dans certaines institutions (cliniques et IME par exemple), de places dans d'autres (foyers, CHRS et CAT), et de contrats aidés dans les EIE qui pensent être amené à rapidement créer des CAT sociaux.

L'école, depuis son antique origine porte en elle des sources d'exclusion autant que des merveilles. Merveilles car elle donne un espace de découverte et permet à l'enfant ou l'adulte qui en bénéficie de croître tant en connaissances (savoirs) qu'en savoir-être et surtout en savoir-faire. Ensemble concret de ce que l'on peut nommer une ou des compétences. Mais elle est source d'injustice et d'exclusion parce que ceux qui l'animent ne sont que des femmes et des hommes ; pas des surhommes. Investis d'une mission au mieux (?), compensant leurs névroses au pire, ils agissent dans des contextes aussi variés que l'humanité et ses cultures. A l'échelle de l'histoire, c'est un espace de progrès. A l'échelle individuelle, sur une vie d'enfant, cela peut être terrible.

Quand j'accompagne des adultes en changement de voie professionnelle, lors de Bilan de Compétences, il y a un moment d'histoire de vie ou d'analyse du parcours de vie socio-scolaire et professionnel. 30% de ces adultes sont des enfants qui n'ont pas été écoutés et que le système scolaire (extension de leur système familial) a canalisé « au mieux » (voies techniques ou technologiques, avec au pire une sortie à 16 ans du cadre obligatoire de la scolarisation). Il est fréquent parmi ces gens de croiser le refus de refaire une formation professionnelle ou d'effectuer un quelconque stage professionnalisant.

Ce pourcentage augmente considérablement dans les gens qui perçoivent le RMI. Ils n'ont pas été stimulés, ni encouragés, ni accompagnés à apprendre à apprendre. Ils n'ont pas reçu la « grâce » de prendre du plaisir dans la curiosité pour le monde qui les entoure. Ici, l'école n'a pas fait son travail d'éveil, elle n'a pas permis à ces personnes de faire leurs humanités (dans la mesure de leurs possibilités et de leurs capacités), au sens

où Cicéron l'entendait, à savoir : Acquérir un savoir universel et approfondi. Le « genre » de savoir ou d'ensembles de connaissances qui permet au citoyen d'avoir une vraie place dans sa société et lui évite la peur de l'inconnue source de tous les mots (maux) en « isme ».

Ce n'est pas la scolarité correcte ou « parfaite » qui oriente mon regard mais plutôt celle de ces 30% d'élèves « sacrifiés » au nom de la « norme ». Très difficile en effet, avec le paradigme socio-éducatif actuel, de pouvoir, comme le proposent le GFEN inspiré par Henri Wallon, l'Ecole de Célestin Freinet, celle de Maria Montessori ou le réseau d'Howard Gardner aux USA actuellement, de donner une place réelle et permanente à l'enfant en devenir d'adulte. Il n'y a pas uniformité dans ces approches éducatives voire elles s'opposent en formes et techniques ; mais l'enfant est considéré comme capable et l'adulte accompagnant comme outil/outilleur, faiseur d'espaces de créativité et faiseur de méthode adaptée au cas par cas. Loin de l'éducation massifiante (de masse) qui amène le retour en France des punitions collectives et des interventions policières contre les lycéens, l'enfant est ici l'auteur de lui-même et de son devenir. « Utopique et uchronique »*pour certains, ces approches ont au moins le mérite de proposer une alternative efficace et concrète qui permet à d'autres de vivre l'école avec plaisir. Ils découvrent par-là la chance de se faire une place tant sociale que culturelle. La sociabilité n'y est pas un vain mot et les connaissances sont intégrées par le « faire ». Tous les sens sont animés et stimulés. Le corps n'est pas laissé de côté et le contact comme la relation à l'autre est appelé parce qu'essentiel à la construction de l'être dans sa globalité et dans son futur rôle de citoyen.

Aussi, la violence et la compétition guerrière sont-elles quasi absentes. Les enfants sont, il faut le dire, souvent issus de familles qui soutiennent ces approches ou en « profitent » par « hasard », lorsqu'un enseignant la pratique au sein de l'Éducation Nationale sans s'en vanter ouvertement.

Il n'empêche que hors de ces quatre approches (il y en a sûrement d'autres moins connues, comme les écoles Rudolf Steiner), le gavage du programme à marche forcée sollicite les capacités logicomathématiques des plus véloces mais massacre la confiance des autres.

Le partage de cette responsabilité doit être assumé par leurs chers parents. Comme ceux qui demandaient devant moi en 2002 à une directrice de maternelle de bien vouloir faire passer de classe leur enfant afin qu'il « prenne » des points pour sa futur entrée dans une grande école…le petit avait trois ans et demi !

Pour nous rapprocher de la sexologie, il est étonnant de rencontrer aujourd'hui des demandes d'intervention (parce que les textes d'orientation de l'EN l'exigent en 2003 – c'était déjà le cheval de bataille de W.Reïch dans les années 1930) en milieu scolaire autours de l'intime, de la rencontre et de la sexualité.

Ce qui surprend n'est pas la demande ni sa légifération, cela est même louable et fort utile, mais plutôt sa limitation : Sur mon territoire géographique (Département moyen d'une Région moyenne, nous avons les mêmes pourcentages statistiques que ceux de la France entière) ces interventions se font en direction des publics de SEGPA et de lycées techniques (animés par le CODES local et le CPF).

**** Si utopique se réfère à un autre lieu non déterminé et non déterminable, souvent compris comme illusoire, uchronique fait appel à la notion de temps autre non déterminé et non déterminable, et semble prendre la même veine d'illusion.***

Cela veut-il dire que les adolescents et les enfants des autres sections (plus « normales ») savent tout ou que leurs parents leur donnent les repères nécessaires ? Je ne crois pas que le centre de Planification Familial de ma ville moyenne de province indique une population reçue principalement issue de ces milieux scolaires. Je pense plutôt qu' « on » imagine que ces jeunes-là ont besoin de plus d'informations et de préparation que les autres. Que ces jeunes sont plus sujet à faire des bêtises et à se mettre en danger. Que les parents de ces jeunes sont « mauvais » ou incapables, qu'il faut faire à leur place (voir chapitre 8 – le psychopathologique sociétal).

Les grands écarts culturels ou l'effet « double bind », c'est le vécu de ces jeunes filles et jeunes hommes issus de l'immigration de leurs grands-parents ou parents (Afrique, Europe du Sud, Moyen orient, Asie, Europe de l'Est, Amériques du Sud), ou des populations nomades, coincés entre deux vides. Le premier vide est celui d'une culture générique avec de grands effets réducteurs ou la « vulgate » prime sur la connaissance réelle des origines et de traditions. Il y a exacerbations de quelques traditions pour sauvegarder un semblant de contact avec le « pays » d'origine. Le risque étant toujours la clanisation ou le si médiatique « communautarisme ». Le second vide, est l'absence de lieux d'ancrage et de partage dans l'espace socioculturel qui s'étend sous leurs pieds. Même s'il est fréquemment exagéré et quelques fois utilisé comme prétexte à l'inertie. Cet effet brouillant existe et demande à celles et ceux qui en sont « touchés » beaucoup plus d'effort pour se faire une place que les autochtones. Je reviendrai plus loin sur les dimensions sociales et socioprofessionnelles afférentes.

L'acceptation de l'ensemble des croyances (paradigme) d'un groupe humain est rêvée comme source d'enrichissement tant intellectuel que culturel. Pourtant il n'y a pas un jour sans que nous n'ayons des preuves de résistances en masse à cette acceptation. Peur, inconnu, incompréhension, précarité et souffrances au quotidien suffisent à spolier cette possibilité au profit de plus de division (Pour le règne de qui ou de quoi ?).

Le poids du sociétal avec ces normes et règles anxiogènes ne peut que pousser les mécanismes de défenses en première ligne de confrontation avec l'extérieur à soi. Toutes les valeurs et croyances « transparentes » nous arrivent via les médias comme des Vérités incontournables auxquelles nul ne prend le temps de faire un simple obstacle critique (voir vignette : **h)** P.56).

C'est comme si l'esprit critique et l'intelligence étaient inhibés, assoupis ou en Etat Modifié de Réaction (ou réflexion). Il y a dans l'air du temps comme la synchronisation des pires craintes sorties de l'esprit d'Aldous Huxley et de Georg Orwell : Le « soma » (pilule du bonheur, Prozac croisé de Viagra) et le « Big Brother » numérique comme locus global de contrôle.
L'étonnant est de remarquer chaque système, réagissant à sa macro-échelle à l'identique de l'individu lambda, réagissant, lui, à chaque instant sans vraiment être présent au monde. Une fuite en avant dénuée de sens.
Quand on descend à l'échelle de l'individu qui rencontre un autre individu du même sexe ou du sexe complémentaire (plutôt qu'opposé), après l'emballement hormonal des premiers mois, se pose l'espace de compromission entre les différences culturelles, sociales, religieuses et éducatives.
Il y aura toujours une confrontation de représentations qui pourront tendre à modifier profondément la teneur de l'amour et les modes relationnels quotidiens.
Il est quelques fois médiatisé la « réussite » de mariages au départ si inattendus et hétérogènes (origines et cultures très différentes voire traditionnellement conflictuelles) que s'en est « beau » et enthousiasmant au premier degré.
Mais le quotidien ramène tout autant, sinon plus, d'histoires terribles de fractures humaines, de traumatismes pour des enfants otages, de jeux de « massacre » émotionnel où la victime n'est d'ailleurs pas qu'une chèvre égarée devant le loup.

Parce que ces moments de désastre relationnels semblent quelques fois issus de la constitution de cycles. Une espèce de « karma » journalier où s'observe la mise en place de créations de répétitions, d'expériences similaires, jusqu'à la fin du cycle… mais qu'est ce qui ferme le cycle d'action-réaction ?

Il y a ceux qui imaginent que le pardon (de type « chrétien ») seul peut fermer un cycle. Il y a bien sûr les familles « psy » qui ont toutes leurs approches illustres et leurs technologies d'accompagnement et de résolution ou de guérison.
Et puis il y a ces personnes qui n'en finissent pas de ruminer leur colère coupable sans sentir où poser le fardeau ni comment arrêter.
Parce qu'arrêter voudrait dire que tout ce temps de rien n'a servi à rien. Et que toute cette énergie déployée à se rabâcher cent fautes et celles des autres n'a aucun sens, aucune direction. Sinon d'avoir évité de rencontrer l'autre.

Vignettes de cas à tendances névrotiques avec non possibilité de couple.

h) Blois (41) : Elle a 50 ans, c'est une « vieille fille ». Identifiée médicalement de l'étiquette : Névrose obsessionnelle. Avec des accès paranoïdes et son refus de prendre quelque médicalement que ce soit (refus de sa part aujourd'hui – parce qu'antérieurement traité et longuement suivis par un psychiatre), elle a une asthénie chronique et des troubles fréquents du sommeil.
Elle est l'aînée d'une fratrie de six enfants... Un garçon été particulièrement attendu ! Ce fut-elle ! Il va sans dire que la place symbolique et l'investissement affectif parental n'a pas été toujours au bon endroit.
Son milieu socioculturel est rural mais aisé et surtout, il est catholique pratiquant. La mère est aujourd'hui ouvertement puissante (antérieurement dans l'ombre), le père étant décédé. Il était travailleur et bruyant mais symboliquement absent. L'œdipe possible a été parasité par l'amant de la mère, physiquement plus présent et, toléré par le père « volontairement aveugle et sourd » (elle se demande s'il venait pour sa mère ou pour elle ? – encore un changement de place !).

Il y a du plaisir dans la sexualité quand elle se présente (rarement). Elle est dans l'impossibilité de créer une relation qui tienne dans le temps. Impossibilité aussi d'avoir une place comme les autres (socio-économiquement intégrée).
Elle vit seule avec l'AAH et reproduit cycliquement la scène d'exclusion de la famille au travers de sa vie sociale (voisinage) qui la pousse à de multiples déménagements après d'importants conflits qu'elle provoque. Sa grande souffrance est principalement la perte de la maternité jamais abordée et désormais impossible.

Son roman familial souffre de l'absence du père, mort trop tôt à la suite de quoi, elle a été « chassée » de la ferme où elle travaillait bénévolement, depuis toujours, au service de la famille (avec pourtant un diplôme d'assistante sociale). Elle tente de faire payer par sa position de retrait-victime, à sa mère, une réelle injustice et entretient le mythe couvrant d'un secret de famille qui expliquerait tout. Elle découvre aujourd'hui que son père entretenait une relation de type adultérin dans le seul cadre où il paraissait s'épanouir et être heureux : une chorale. Ce qui l'amène à observer le paradoxe d'avoir eu en face d'elle deux parents, leurs amants et maîtresse, les grands parents, le curé et les valeurs catholiques en même temps que la charge des quatre frères et sœurs. Bref, autour d'elle, dans son corps et sous ses pieds, un univers totalement incompréhensible pour une petite fille.

6) Le couple et ses fantasmes - La place conjugale - La parentalité

Statuette DOGON

La constitution d'un couple s'effectue dans la rencontre de deux « personnes » disponibles partiellement ou totalement et ayant assez d'ouverture, d'attention et d'attente pour sentir la présence d'un(e) autre. Cette rencontre, pour qu'elle fasse constitution, demande un lieu spécifique et un contexte tout aussi spécifique qui sera propre à chacun. Parmi les éléments essentiels qui réclament un apaisement, une réponse, il faut noter plus particulièrement des besoins : celui d'être désiré, celui d'être sécurisé, celui d'être reconnu et celui d'être aimé (comme de grands absents de la construction et de la structuration infantile, ou plutôt comme des « vases » à moitié remplis… mais le seront-ils un jour ?).
Cette constitution est, entre-autre, alimentée par la structuration des personnes et par leur « ombre archétypale ». Selon Jung, différents archétypes participent à cette création particulière : Père, Mère, Animus, Anima, Ombre, Chevalier-prince, Princesse… Graal… tout en pouvant se référer aux différents types psychologiques (Préférences) jungiens (extrait du modèle MBTI) : E, I, S, N, T, F, J, P

8 Préférences → 4 dimensions

Où JE TROUVE MON ENERGIE ? (ATTITUDES)

Extérieur	Intérieur
(des gens, des activités, des choses)	(des idées, des émotions, des impressions)
↓	↓
Extraversion (E)	**Introversion (I)**

COMMENT JE RECUEILLE L'INFORMATION ? (FONCTIONS)

Sensation (S)	**Intuition (N)**
(par les 5 sens, le factuel)	*(par le 6ème sens, l'instinctif)*

COMMENT JE DECIDE ? (FONCTIONS)

Pensée (T)	**Sentiment (F)**
(rationnel, raisonnement, logique, l'objectif)	*(irrationnel, personnel, subjectif)*

COMMENT JE VIS (ATTITUDES)

Jugement (J)	**Perception (P)**
(planification et organisation)	*(spontanéité et flexibilité)*

Ces « préférences » ou « types » modélisent le fonctionnement de chacun vis à vis de l'autre (en couple ou en entreprise) à partir des interactions, complémentarités ou oppositions dans les quatre dimensions décrites.
Plusieurs formes de choix vont alors pouvoir se vivre au cours de la rencontre de deux personnes : un choix affectif, un choix sensuel-sexuel et un choix socioculturel.
Ceux-ci impliquent :
- De la réciprocité, qui permet aux partenaires de communiquer sur les mêmes registres, d'échanger et de se rendre la même chose. Les actions de l'un agissent sur l'autre et inversement (réciprocité des désirs, des envies, des plaisirs, des fantasmes...), il y a convergence d'opinion et une certaine coïncidence des biographies de chacun.
- De la complémentarité en terme de besoins (besoin d'aimer/besoin d'être aimé, besoin de protéger/besoin de sécurité, besoin de dominer/besoin d'être soumis...), il y a l'espoir que ce lien sera équilibrant tant sur le plan matériel que sur le plan émotionnel.
- Une similitude partielle : un minimum de ressemblance de caractère et des aspirations semblables. L'impression d'une reconnaissance de l'entourage et de la société qui valide le lien et l'encourage.

La rencontre est aussi prédéterminée par la filiation et les modèles parentaux voire grands parentaux sous forme d'une constellation de places symboliques, d'un système idéologique quadrimillénaire pour ce qui concerne notre espace culturel. *« Pour les négateurs du désir et du plaisir, la Famille sur Terre, doit reproduire l'organisation céleste sur le mode du calque. La Cité et l'Etat également, bien sûr, ainsi que toute forme qui met en scène deux individus. »*
(Michel Onfray) *(20).* Et elle est soutenue par le développement physiologique et psychologique, en présence d'un inconscient freudien ou d'un non-conscient. Ce qui très rapidement se traduira pour les couples confrontés aux réalités quotidiennes à une mise en place d'un fonctionnement équilibré et harmonieux ou malheureusement (quoique certains s'y épanouissent) à une structuration dans des typologies narcissiques, névrotiques, dépressives ou perverses.

L'alchimie amoureuse peut alors se décliner en plusieurs espaces ou champs : spirituel, intellectuel, émotionnel, physiologique, sexuel, qui peuvent se retrouver autant dans les segments énergétiques reïchiens* que dans l'échelle de degrés de l'intimité du psychiatre canadien Edward Waring cité par W. Pasini dans « l'Eloge de l'intimité » (intellectuelle, spirituelle, affective, corporelle et sexuelle). Cette rencontre intime, pour reprendre le terme, a autant de facettes (arts, mystiques, sports, plaisirs sensuels… l'érotique) que de niveaux différents d'intensité allant de la misère à l'extase… de la perversion aux jeux...
Certains fantasmes activant le système imaginaire et la physiologie amoureuse : Fantasmes de Triangulation, Sadomasochistes, Homosexuels, Paraphilies et perversions diverses (fantasmes érotiques de nécrophilie, de pédophilie, de pédoclastie, de zoophilie, de scatologie, de coprolagnie, d'urolagnie), dont certaines pénalement condamnables. Le vécu de ces différentes formes d'amour s'est transformé au cours de l'évolution de la culture occidentale alternant entre l'amour courtois, l'amour passion et l'amour raisonnable. L'arrangement matrimonial dans ce sens, doit être regardé comme dénué dans la majorité des cas des implications amoureuses, d'autant que le positionnement de la femme et de l'homme ne laisse pas de place à tout autre cadre que le patriarcat.

**** Wilhelm Reïch a développé le principe de la cuirasse caractérielle comme mode physiologique de résistance bloquant via les chaînes musculaires, par des stases énergétiques, le mouvement naturel de la pulsion de vie, la libido. Il a décrit 7 zones spécifiques (segments-anneaux): jambes-bassin- pelvis, ventre-abdomen, diaphragme, thorax, épaule-cou, gorge-sphère ORL, yeux-sommet du crâne, associés au développement biopsychophysocial. Cuirassement très actif lors de troubles de la fonction sexuelle et orgastique.***

(20) op cité P.185

L'homme jusqu'au milieu du XXe siècle s'autorise de l'amour passion et une sexualité « libre » tout en préservant l'amour « raison » pour la vie conjugale conduisant au mariage.

En ce qui concerne les modèles du lien, une fois passé les peurs et les angoisses (fusion, anéantissement, fragmentation, castration, lâcher-prise, liberté) et accepté le contact partagé et partageant, leur variété est l'écho de la diversité des personnes et des cultures. En ce qui concerne les liens défavorisant la vie du couple, il est entendable d'observer trois types de liens destructeurs : le lien harceleur/victime, le lien pervers et le lien sado-masochiste. Certains invariants sur les siècles passés montrent que les couples sont quelques fois les sujets de « pouvoirs » supérieurs qui les dépassent ; posant la question du choix réel du lien. En fait, si on peut parler de choix (choix amoureux, conjugal, sexuel), rien ne se fait au hasard ; réciprocité, complémentarité de besoins et similitudes servent de socle à la rencontre. Ensuite c'est l'affaire des résidus infantiles, du narcissisme et de ses failles, de l'œdipe résolu ou non.
Les modèles traditionnels laïques (stabilité, contrôle, ordre sociale) et religieux (reproduction, ordre et valeurs sociales) du mariage restent des évènements fluctuant en quantité et en qualité, inscrits à un moment ou un autre dans la vie des couples (…). Ils servent dans le choix conjugal de gardien du social et de base de survie de l'espèce. Qu'ils répondent à l'appel de la formalisation ou non, la question du choix sexuel sera posée différemment parce qu'indépendant du conjugal comme de l'amour, tout en pouvant les croiser (ce qui reste souvent le cas). Il est possible de trouver des situations de choix de type défensif pour éviter, grâce à l'autre ici opposé, le vécu de ce qui fait peur (voir vignette : **i)** P.63).

Pour lutter contre l'instabilité conjugale, forme croissante de l'expression de la souffrance individuelle, les sociétés traditionnelles et modernes tentent d'innover en proposant des modalités de sorties du couple (cadre judiciaire concernant le divorce par consentement mutuel) ou d'entrée en couple fluides et équitables (Pacs). Ailleurs, le champ philosophique ou phénoménologique propose d'autres modèles plus proches de la psychobiologie humaine (la monogamie et la fidélité semblent incompatibles avec l'épanouissement de l'individu et sa sexualité) mais encore trop éloignés des capacités intégratives de la société (modèle en triade, triolisme, liberté, libertinage...). Dans le camp des laïques libertaires, le concubinage, la vie maritale ou l'union libre sont légitimés tout en étant pénalisés fiscalement par le système. Dans le camp des croyants, la préparation au mariage semble être un moyen de mettre à l'épreuve de la parole les futurs « engagés » face aux défis qu'ils vont relever.

Notre société vivant une évolution réelle de séparation entre les formes traditionnelles de valeurs et d'engagement autours du mariage, et les besoins impérieux de développement individuel, le divorce tend toujours à croître de façon significative *. « *Ces bouleversements trahissent l'importance d'une plus grande attention accordée au développement personnel des membres du groupe domestique. La famille a moins pour objectif de produire des êtres obéissants, soumis à la hiérarchie familiale et sociale. Elle crée une ambiance au sein de laquelle les petits et les grands se sentent reconnus d'abord comme personnes originales. Et ainsi elle est devenue un espace de référence pour la construction de l'identité intime* ».(François de Singly) ***(23)*** Il précise par ailleurs, pour partie, ce qu'est la genèse apparente des instabilités conjugales contemporaines sources de divorce :

**** Au delà d'une année de mariage, le taux de divorce a augmenté de 4 à 5 points en 20 ans pour les couples mariés depuis 5, 10 ou 15 ans (sources INSEE)***
(23) François de Singly, extraits de « Le Soi, le couple et la famille »„ éd. Nathan, Paris, 1996 - pour le site du Ministère des affaires étrangères.

-Une inflation des attentes de l'homme et de la femme augmentant le nombre des mandats conjugaux ; l'homme désire une compagne maternante qui soit amante, compagne, mère, sœur et mère de ses enfants tout en pouvant concilier vie familiale et vie professionnelle ; la femme désire un mari qui soit conjoint, amant, père, frère et père de ses enfants tout en étant puissant socialement et professionnellement tout en conservant une place pour la vie familiale.
-La différence entre les besoins issus de l'individualisation (liberté, sexualité, plaisir…) et ceux de la vie à deux.
-Les fruits de la vie sociale, économique et parentale (confort, suivi de la santé, consommation, dettes, suivi scolaire des enfants…)

Il y a d'autres facteurs potentiels associés :
-Une charge factuelle, professionnelle et social qui obère la qualité du quotidien (rythme, pollution, hygiène de vie, harcèlement…)
-Une charge psychologique de la norme et des critères de sélection sociétale (complexe de performance, comparaison, culpabilité…)
-Le choix constitutif du couple et ses modalités
-L'historicité de chacun, l'enracinement psychogénéalogique

Cela ne serait en rien gênant ou seulement sous l'angle compatissant devant une ou des personnes en souffrance s'il n'y avait la plupart des cas la présence de l'enfant. La parentalité renvoie à l'enfant et à son observation du couple en crise, ce qu'il en reçoit, ce qu'il en perçoit, ce qu'il en entend et comprend. En fait l'âge de l'enfant change son rapport au monde en crise parce qu'il ne faut pas oublier que le tout petit enfant considère le parent et son monde (objets compris) comme étant une seule et même « chose », ceci étant une des bases de la construction des représentations qui fonderont la compréhension et la lecture du monde réel. « *Il y a un parallélisme entre l'acquisition des termes qui désignent les parents et l'acquisition du type de relation qui nous lie à eux* » (Claude Hagège) *(24)*

Père/Mère/Enfant forment une triade de mots qui sont dans presque toutes les langues « réduplicuées » ou utilisées de manière « onomatopéïques ». Le couple lexical « père-mère » est une relation de base linguistique à l'identique de sa composante humaine/animale, il y a toujours deux termes pour désigner un père et une mère. Si au sein des mêmes familles linguistiques, il y a des similitudes phonétiques, on en retrouve aussi entre langues très éloignées : en occident père-mère, father-mother, vater-mutter, padre-madre… en orient fuqin-muqin…

Divorces et séparations sont souvent considérés comme préférable au couple qui se déchire, surtout en présence d'enfants et obligent à créer deux entités séparées mais reliées là où il n'y en avait qu'une. Il faut séparer le parental du conjugal. Mais avant de séparer, peut-être il y a t-il besoin de courage face aux changements à opérer sans rupture ? Les différences d'identité et confusions de rôles ultérieurs, si il y a rupture, qui encore une fois ne profiteront pas à l'enfant vont venir parasiter le quotidien. Si une recomposition ou un regroupement familial s'opèrent parce que la rencontre d'un tiers, l'amour et une nouvelle forme de parentalité l'imposent, il va s'agir symboliquement d'une forme de polygamie où l'homme et la femme parents seront en liens avec deux entités parentales et potentiellement deux entités conjugales (ancien couple parental – nouveau couple parental). Cela peut faire naître de nouvelles tensions, une nouvelle inflation de demandes dans une multiplication des rôles. Certaines femmes ou certains hommes peuvent fuir cette nouvelle configuration. La place de celui ou celle qui « reste », l'autre qui réclame plus de liberté et/ou cet autre réclamant une « autre » expérience… la vie des uns et de quelques-autres donnent matière à polémique quant au nouveau succès du mariage.

(24) Claude Hagège Que nous apprend la linguistique sur les mots « père « et « mère » - le Journal des Psychologues N°169 Juillet/Août 1999 P.25

Il y a une génération d'hommes et de femmes (naturellement à égalité pour une fois) dont l'éducation chrétienne, pleine de saines valeurs mais de cadres moraux intransigeants, amène à l'approche des quarante ans à vouloir « vérifier » leur capacité de séduction. Parfois, c'est la nostalgie de s'être marié(e) avec le/la premier(e) (écho platonicien de la « moitié ») et d'avoir découvert la sexualité après le mariage. Ou bien la frustration de n'avoir pas d'autres étalons sensuels que ce corps qui n'a « plus vingt ans depuis longtemps ». Et puis chez ces autres dont le/la conjoint(e) s'est éteint… l'attrait d'un renouveau qui chahute l'esprit (voir vignette : **j)** P.64).

Dans le cas de névroses chrétiennes*, le cadre de valeur trop étriqué (comme dans toutes les religions et philosophie de vie) ne permet pas de vivre hors de l'autre, sans celui-ci ou en dehors des liens initiaux du mariage ou de l'alliance sacrée. Pourtant, il faut bien continuer à vivre, après le décès ou le départ, mais au prix de quelles souffrances morales : culpabilité, frustrations, rancœurs, violence rentrée, agressivité, harcèlements…concernant une forme de dysérection préparée et quasiment enseignée par le cadre familial, le Dr Solignac raconte « (…) *outre les inhibitions sexuelles qu'il avait gardées de son éducation, il était culpabilisé par le fait de ne pas avoir continué dans la voie du sacerdoce. En fait, il se castrait pour se punir. Il n'avait pas le droit de jouir*. (…) »
(Pierre Solignac) *(25)* - « *L'amour dans le couple c'est vouloir que son Moi se satisfasse en donnant un "signifiant" qui est leurrant à un "complice" qui ne peut le recevoir.* »
(E.D – cours de sexothérapies IFPS 1999)
Pour ce qui concerne la mort, le deuil d'une personne ou d'une histoire comme le stress de la nouveauté, menace d'implosion ou de décompensation la personne restante ou le couple nouveau qu'elle tente de mettre en vie.
Une nouvelle organisation émotionnelle, libidinale, intellectuelle et physiologique (et peut-être spirituelle) se propose à elle sans qu'elle ne sache qu'en faire. Clairement celui ou celle qui est empêtré dans ce système complexe ne peut pas trouver son nouvel espace de vie et de développement. Même avec l'aide des croyances religieuses, l'être peut se trouver bloqué, inhibé ou contrôlé par les représentations parentales. Il/elle a vu petit(e) ce qu'il fallait faire et ne pas faire ! Il/elle a vu petit(e) ce qu'il fallait vivre et ne pas vivre, dire ou ne pas dire, ou du moins, c'est ce qu'il croit sincèrement. Et c'est ce qui se répète au-dedans de lui maintenant. Remplacer l'autre n'est pas possible, du moins dans un « long » premier temps. Quand bien même la vie continue et l'amour réapparaît, le fantôme de l'autre est tenté de pénétrer les lieux de la nouvelle vie, en entraînant dans sa suite l'ancienne, le lien n'est pas rompu.
Le lien c'est de l'attention. Plutôt que du lien, il faut parler de liens. Les liens (Willy Pasini les nomme « collusions ») qui suivent s'organisent selon des comportements hérités des différents stades antérieurs du développement personnel, ils ne sont pas fixes dans le temps, un couple ça « bouge » :
- Narcisse et son double, fusionnel, passionné, sacrifice et abdication au profit de l'autre… personnalité « schizoïde empathique »…
- Oedipe avec ses relations triangulaires et ses devoirs, collusion hystérique, superficielle et incohérente, transfert des troubles vers l'extérieur ou le symptôme...
- Analité avec le contrôle, la possession, les enjeux de pouvoir, les liens bourreau/victime... au risque du sadomasochisme…
- Oralité avec l'absorption, le vampirisme, la toxicomanie, la peur de l'abandon, et les liens sauveur/sauvé, l'amour dans ce lien est considéré comme nourriture…
- Pervers et la capacité à être tout et son contraire, à laisser vivre les pulsions dans la recherche du meilleur équilibre… uniquement pour soi…

**** Névroses chrétiennes : concept développé par le Dr Pierre SOLIGNAC au milieu des années 1970/80***

(25) Pierre Solignac, La névrose chrétienne, Trévise, 1976

On pourrait presque considérer ces liens comme des systèmes à fabriquer divers types de couples et plus particulièrement (en généralisant quelque peu) quatre types dont le deuxième et le troisième sont les plus représenté dans l'échantillonnage de couples de cette étude, du manque de place pour soi :
- Couple à forme narcissique (lien narcissique),
- Couple à forme névrotique (lien oedipien),
- Couple à orientation dépressive (lien oral et anal),
- Couple à orientation perverse (lien pervers).

• **Le couple à forme narcissique** : Le narcissisme joue un rôle fondamentalement différent selon qu'il introduit un élément dynamisant dans la structure du couple ou qu'il s'hypertrophie de façon exagérée. Dans ce profil de couple, le choix du conjoint s'opère selon deux modèles souvent associés à des degrés différents, mais difficiles à séparer : l'image sexuelle et l'image de valorisation narcissique. Les partenaires l'utilisent à des fins personnelles. Les liens de type narcissique entraînent une tendance à l'uniformisation. Les conjoints s'ignorent en tant que tel pour que chacun devienne le reflet narcissique de l'autre. Le couple s'efface au bénéfice d'un des deux trop idéalisé ou trop persécuteur. La fantasmatique évolue sur le mode de la « dévoration », de l'anéantissement et de la possession.

• **Le couple à forme névrotique** (de type phallique-Oedipien) : Dans ce tandem, la sexualité occupe une place importante, les conflits y sont ouverts dans une lutte pour le pouvoir. Les objectifs sont complexes et contradictoires. Un des partenaires - voire les deux - entretient souvent des relations extra-conjugales. Le choix s'est fait le plus souvent sur un mode défensif (l'homme a choisi une femme BCBG au lieu de la " tigresse " qui l'aurait satisfaite) et, selon un schéma oedipien, la femme a choisi un homme comme Papa, ou anti-oedipien quand la femme a choisi un homme à l'inverse de Papa.

• **Le couple à orientation dépressive :** Il se crée pour dépasser le sentiment de détresse et l'angoisse d'abandon. Les partenaires vivent tout changement dans la structure relationnelle comme inquiétant et perturbant. La relation s'organise souvent sur le modèle de la possessivité orale ou anale. Elle peut prendre une allure de complémentarité (enfant/parent), le choix se faisant sur un mode régressif et oedipien.

• **Le couple à orientation perverse** : La prédominance d'une ou plusieurs pulsions orales, anales, phalliques et oedipiennes dans la sexualité adulte constitue le fondement des perversions, dont les tendances et les mises en actes peuvent être adaptées (libertinage) ou pathologiques (perversions). L'existence de ses pulsions contribue au fonctionnement harmonieux de l'érotisme, en équilibrant le couple hors de ses modes de fonctionnement névrotique. La perversion non pathologique (le libertinage) peut protéger partiellement de la névrose.

Vignettes de cas « couples pathologiques » autour du thème de « la place ».

g) – couple support de l'Essai DIU/DU sexologie 1ère année - **Emois de l'un, « et moi » de l'autre, modèle narcissique :**
Elle est souvent dans des émotions tristes alors que lui ronge une rage envers ses parents et sa fratrie qu'il va avoir du mal à exprimer. Pour deux raisons, l'une est l'omnipotence de sa compagne qui commente et « coupe », castre à nouveau son appel à être. Et l'autre raison est la difficulté de l'enfant en lui à se révolter contre sa mère et son

père, et surtout à laisser vivre sa rage sa rancœur et l'expression de ses souffrances passées.
Il a été un enfant battu depuis sa toute petite enfance jusqu'à son adolescence ou les violences ont pris d'autres formes plutôt de type harcelant ou humiliant.
Il ne sait pas ce qu'est une femme. Il les a consommées, jeune ado, sans prendre le temps d'apprendre la tendresse, le partage, la sensualité, le toucher, le contact et la recherche du plaisir de l'autre. Néanmoins, il ne demande qu'à apprendre aujourd'hui.
Elle, a aussi un vécu de violence infantile et d'abandon affectif et matériel. Qui ont été suivis de relations masculines désastreuses avec un dégoût des hommes et de leur sexualité dont elle commence enfin à sortir à coup de nombreuses thérapies et pratiques de développement personnel.
Quand il parle, elle est attendrie, mais ne peut pas le laisser s'exprimer plus de cinq minutes sans prendre l'espace et dire « et moi… ». Chacun fantasme sur l'autre un être qu'il ne peut ni être au présent, ni devenir.
Moins puissant et se sentant en faute, il laisse cette « bonne maman toxique » prendre l'espace dont elle a besoin et attend que le discours s'apaise pour continuer à exister. Mais ses cris à lui sont intérieurs. Plus elle prend d'espace, moins il sait communiquer avec elle, sa manière à lui de prendre une place dans une non place. Sa manière d'exister comme toujours en étant ce qu'on veut bien qu'il soit, c'est à dire rien !.

i) - couple N° 20 - **modèle névrotique :**
Lui est de taille moyenne, la cinquantaine et cadre dans une entreprise de service de niveau national. Elle, est plus grande et plus « charpentée » (elle pourrait presque se mettre devant lui en l'occultant !), la trentaine, elle travaille comme technicienne dans une PMI locale. Ils ont deux enfants et c'est pour lui le second mariage. Ils se connaissent depuis 12 ans.
Ils ont essayé plusieurs types de consultations, plusieurs type de mariages (le réel laïque, le religieux normatif, le symbolique en loge maçonnique et le métaphysique en groupe new-âge). Lui a en plus de son côté tenté le développement personnel, la psychothérapie et une analyse. Elle a tenté le développement personnel mais a toujours refusé d'allez au-delà de quelques consultations de thérapie de couple et de médiation familiale.
Sexualité, il y a eu durant les premières années de leur vie commune et les enfants sont très vite arrivés, comme l'usure !

Ils ont été foudroyés, à 3-4 ans de vie commune, au-delà des attendus classiques de fatigues des couples dans les habitudes et le non-renouvellement de l'intime et des jeux érotiques. Leur intimité, leur sexualité est devenue un « no man's land », sans être un désert total.
Elle a déboulonné de son piédestal son mentor grâce au quotidien et il a fait naître une walkyrie à partir d'une jeune femme énamourée…
Ces deux là ne se sont pas rendu compte que parmi leurs motifs de rencontre et de séduction, il y avait ce scénario en attente : L'autre n'était qu'un révélateur.
Elle n'avait pas réglé (et ne l'a pas encore fait) un fantasme incestueux paternel soutenu par un climat familial incohérent.
Lui n'avait pas dépassé un oedipe envahissant croisé d'une rage féroce (dont il souffrait et avait très peur) envers la fratrie dont il est l'aîné. Ce qui le menait quasiment toujours dans des situations d'évitement et de protection maternante.
Ils ont au bout de 12 ans décidé d'en finir avec une guerre de tranchée quotidienne et ont divorcé. Il a décidé de calmer sa vie professionnelle et de s'occuper de lui quelques années en continuant son analyse. Elle a décidé de maintenir sa trajectoire professionnelle et de réussir socialement sans s'embarrasser d'un homme au quotidien.
Elle a vécu avec lui la répétition de ce qu'elle voulait éviter dans le modèle familial parental et lui a rencontré ce qu'il avait le plus peur d'être, libre et responsable.

j) – couple N° 06 - **modèle dépressif :**
Ils sont tous les deux en activité libérale ayant chacun leur propre société. Ils sont physiquement grands, élégants et vivent apparemment pleinement l'approche de la quarantaine. Ils ont un enfant assez jeune de 7 ans.
Ils sont mariés et se connaissent depuis 7 ans. Pourtant, ils consultent dans l'idée de chacun suivre une thérapie séparée ensuite, chacun de leur côté.

Il s'avère que l'animus de la dame est tel que cet homme tente de vivre avec une figure maternelle autoritaire mais satisfaisante puisqu'elle compense bien ce qui lui manque. Elle, de son coté, est narcissiquement remplie de pouvoir si bien élever ce grand garçon et lui apprendre les « choses » de la vie.
Le vaginisme permanent, même si les jeux sexuels sont nombreux, va au bout de quelques années faire naître des tensions, il manque une partie de l'expérience intime (possible puisqu'un enfant a pu être conçu sans artifices)).

La crise va exploser dans la découverte chez le monsieur d'une forme d'addiction à l'autoérotisme via les « sites » masturbatoires d'Internet. Evènement prétexte (il a laissé le chemin pour qu'elle trouve ses traces dans son PC, elle s'en est emparée pour « hurler » à l'adultère et à la salissure !) qui permet de bouleverser la situation stagnante et les pousse chacun au changement.
Elle a pu aller se rassurer dans les bras de quelques hommes tout en maintenant sa famille mais en demandant à son conjoint d'être enfin un homme et d'en faire autant.
Il a mis des mois à oser et finalement y trouve du bon, du bien et de la jouissance. Sauf que la relation qu'il crée est encore une réplique (femme maternante fusionnelle et oppressante) !
Sa femme par contre, ne supporte pas qu'il soit enfin hors de son contrôle et tente de le ramener dans le droit chemin de la famille (tout en conservant son amant).
Il va grandir d'un coup et remettre en perspective une relation constructive tout en remettant son ex-femme à sa juste place, la mère de leur enfant et personne estimée désormais sans pouvoir sur lui.

k) – couple N° 11 - **modèle pervers :**
Elle l'a connu jeune (17 ans) et a projeté son amour/haine de son père sur lui. Elle en a abandonné son parcours socioprofessionnel qui aurait pu être brillant, pour se mettre au service de la vengeance au travers de la famille, la sienne. Plus jeune elle a subi des agressions à caractère sexuel sans que ses parents ne prennent réellement en compte sa détresse.
Lui est un dominant machiste et très présent sexuellement dans des jeux à la frontière de la violence, du moins dans l'humiliation de l'autre. Chef d'entreprise, il contrôle tout et tous : Femme, enfants, salariés, maîtresse(s), parents et beaux-parents, relationnel socioéconomique et politique (Rothary club). Tout est objet de jouissance par son utilisation et son détournement si besoin.

Ensemble ils vont cheminer 17 ans, sans plaisir, sans jouissance, (sinon la réussite sociale et professionnelle pour lui) jusqu'à la révolte de la femme et une forme de guérilla familiale avec des allez retour (chacun ayant un logement) sur un mode sadomasochiste ; les liens restant le sexe (qui évolue sur un mode sadisant) et l'argent, les enfants passant en arrière plan, quand ils ne sont pas utilisés.

Le divorce va mettre longtemps à trouver son terrain et son terreau, entre les amants et maîtresses et parents interventionnistes… au bout du chemin, c'est encore elle qui perdra tout : procès par la maîtresse de l' »ex », perte du droit de garde des enfants et d'importantes amendes financières…

7) La place socio-professionnelle

Les psychopathologies sociales particulièrement mises en exergue par les addictions de toutes natures et les incivilités à la frontière de la délinquance voire de plongeons dans celle-ci sont aujourd'hui bien étudiées. Il existe un « parapluie » social imposant qui pourrait laisser croire que tout doit pouvoir rentrer dans l'ordre rapidement si la personne en détresse le désir, mais les logiques institutionnelles et les logiques existentielles s'opposent.

C'est justement l'origine des psychopathologies sociales et sociétales que cette confrontation entre projet institutionnel et projet de vie. M'activant depuis une quinzaine d'années auprès de précaires et personnes en situation de très grande détresse sanitaire et sociale, il me semble que l'assistanat mis en place institutionnellement dans fin des années 1980 a plus renforcé les problématiques d'exclusion qu'il n'en a réglé. Cela est confirmé tous les jours par les principaux réseaux d'aide : ATD quart monde, Emmaüs France, La FNARS, L'UNIOPS, les réseaux d'EI comme Les Jardins de Cocagne, L'observatoire national ORSPERE…
Ce renforcement est du à la non écoute de la demande de place et de reconnaissance. Répondre au premier niveau de la pyramide de Maslow est louable mais l'humain a besoin existentiellement d'autre chose que de pain et de jeux. « *Ainsi les pauvres n'entrent dans un processus d'exclusion qu'à partir du moment où le système normatif de la société le stigmatise comme étant incapable de satisfaire à la norme de l'excellence, et à partir du moment où eux-même considèrent leur situation économiquement défavorisée non lus avec un sentiment de révolte mais avec de la honte. » (*Vincent de Gaulejac*) (26)*
Pour ce qui concerne plus particulièrement la sexualité humaine, il est très fréquent d'entendre lors de supervision de professionnels du secteur de l'insertion par l'économique*, qu'untel ou unetelle n'est pas venu travailler parce que de l'affectif, de l'attention, du relationnel ou du sexuel est apparu dans leur vie.

La misère sexuelle (mauvaise santé sexuelle) des personnes en grande précarité est bien connue qui renforce la dégradation de l'image de soi. On y retrouve l'humiliation de ne plus pouvoir (addictions, fatigue chronique, asthénie, dépression, évènements iatrogènes, maladies chroniques…), celle de l'isolation relationnelle, celle du décalage normatif, de la modélisation sur les vulgates les plus accessibles (pornographie).
Ces gens, maintenant de plus en plus jeunes, n'attendent que ce que la société leur dit qu'il fallait attendre. Ils sont issus de toutes les couches sociales et de toutes les CSP. Bien évidemment, il est plus facile de stigmatiser ou d' emblématiser (c'est selon) des portraits et caricatures de précaires qu'on ne peut qu'imaginer comme « à problème », que de rencontrer ces « ex » : chefs d'entreprise, cadres ou avocats, médecins, enseignants… dans le dénuement, encore peut-être plus soumis au discrédit social et donc plus discrets, que les « ex » du monde rural, du monde industriel ou du monde « pas de chance ».
D'où ce retour dans les discours sociaux de Wilhelm Reïch et de son approche des psychopathologies sociétales**. Certes, on pourrait penser que le temps n'est plus à une polémique psychosociopolitique. Pourtant en le vivant de l'intérieur, proche du quotidien de la précarité, rien ne semble avoir beaucoup évolué (sinon la forme) depuis les années 30.

26) Vincent de Gaulejac, La lutte des palces, Desclée de Brouwer, 1994, P.99
**** L'IE, l'Insertion par l'Economique consiste en des entreprises(EIE) qui sous contrat avec l'Etat et les collectivités locales donne une activités réelle en CDD à des personnes en situation de précarité.***
***** Ensemble de pathologies et de troubles induits par la société et le poids de son fonctionnement plutôt ou en sus de celles issues de la trajectoire de la personne. Voir en annexe le texte de George Bertin, dans Oasis du 05/12/2003.***
Sociétal aussi dans le sens où le système est producteur de ses maux. Il ne s'agit pas de déresponsabiliser les personnes mais bien plutôt de remettre chaque chose équitablement à sa place.

Pourquoi dire « psychopathologies sociétales » plutôt que sociales ? Parce que l'assistanat internalise la responsabilité de l'exclusion chez la personne victime, en l'incriminant. Elle est coupable de n'avoir pas fait d'étude et donc de ne pas chercher du travail, de ne pas faire d'efforts et de se laisser aller. Quant petit à petit, les éléments de l'espace de vie disparaissent ramenant au quotidien l'angoisse du manque et le fantôme du vide, la présence du rien, le sentiment de non-être, nul doute que cette personne est imprésentable devant un employeur.

Les contraintes de vie dans les CHRS (foyers) n'autorisent pas les relations intimes et ne comprennent pas la recherche de plaisir. Si la sexualité se présente, elle sera traité comme inutile et secondaire, dangereuse et si risquées (conflits, maladies, maternités..). D'ailleurs, la prophylaxie dans les SEGPA où viennent de nombreux enfants en situation de rupture et d'échec scolaire (enfants de familles « difficiles ») reçoivent de l'information sexuelle, plutôt sous l'angle « contraception risques IST/SIDA ». Donner sans échange dévalue le geste et la personne qui reçoit. Elle ne vaut rien puisqu'on lui donne en échange de rien. Pas de partage c'est nier l'autre et spolier sa dignité au profit d'une certaine bonne conscience. Il en va du travail comme de la santé en général. Aussi est-il facile de comprendre l'effet clanique bienveillant et ressourçant (pour eux) des communautarisme, des groupuscules religieux et groupes identitaires. Au mieux, cela se limite à des mouvances culturelles, au pire, cela dérive vers la criminalité.

La guerre économique puisqu'il s'agît de cela actuellement et à un niveau planétaire, actualise l'insécurité émotionnelle, la crainte du lendemain et pousse les plus faibles dans le sur-stress (cela ne concerne pas une CSP spécifique et peut toucher tout le monde). L'inconnu qui prédomine alors est le terrain de la personne. Cet ensemble de paramètres uniques car individuels qui vont accélérer chez certains la monté du mal-être et seulement troubler temporairement d'autres. Ce qui ramène les traitements symptomatiques neuropharmacologiques. Parce que ce qui ne se vit pas bien en couple ne va pas se vivre mieux en situation sociale et professionnelle. Rien n'empêche une logique d'exclusion d'être contenu dans un secteur du socioculturel en évitant les autres. Cela transcende les frontières sectorielles apparentes.
« La lutte des places » économiques donc est une hyper-extension d'une forme de lutte de place dans la famille. Tel enfant qui n'aura pas eu le sentiment d'avoir en face de lui un monde cohérent, fiable, sécurisant et accueillant, celui-là aura beaucoup de mal à construire une vie qui lui soit propre. Au mieux il se fondra dans le normatif et le gris neutre du « c'est ainsi ! », au pire, il sera en position d'exclusion. Non pas d'auto exclusion, ce qui marquerai un choix et une réflexion signant une opposition. Et opposition il peut y avoir, cela implique une construction mentale et idéïque permettant de se proposer d'autres choix et d'autres possibles, donc une forme de liberté.

Ce qui est plus ennuyant, ce que je retrouve en consultation, c'est le chemin de ceux que des forces souterraines manipulent à leur insu, qui n'ont pas la liberté de penser pour eux et fondent leur existence sur le choix du plus fort, la masse, la norme, le pouvoir. Il y a comme une similitude du trouble du motivationnel, du désir, de l'envie, une perte de l'énergie à faire, à être et se projeter.
Je n'irai pas jusqu'à parler d'ana….quoi que ce soit, dans l'absence et/ou les troubles du dynamisme social et professionnel mais mon sentiment est que ceux-ci sont une autre forme d'expression de la place manquante voire de la place toxique. Bien sûr on peut penser que toute forme de dépression passagère ou plus profonde liée à des difficultés d'ordre professionnel (échecs, licenciement, agression, harcèlement, pression…) est en soi suffisant pour générer des troubles physiologiques atteignant la santé sexuelle, et inversement, que des troubles de la santé sexuelle jouent et influent sur les capacités relationnelles dans le social et professionnelles (surtout en ce qui concerne la virilité masculine corrélée à la puissance et à la compétition). « *Dans une culture de performance et de l'action individuelle où les pannes énergétiques peuvent être payées fort cher, parce qu'il est nécessaire d'être en permanence à la hauteur, l'inhibition est un*

pur dysfonctionnement, une insuffisance. L'individu est placé institutionnellement dans la nécessité d'agir à tout prix en s 'appuyant sur des ressorts internes. Il est dans l'initiative plus que dans l'obéissance, il est pris dans la question de ce qu'il est possible de faire et non dans celles de ce qu'il est permis de faire. »
(Alain Ehrenberg) *(27)*

Ces personnes trouveront le chemin et le ou les remèdes et thérapies suffisantes et nécessaires. Contrairement à celles impliquées dans une revendication et une souffrance profonde liée au positionnement dans la vie, qui elles « s'embullent » et restent dedans.

L'ANPE qui m'envoie des demandeurs d'emploi ayant signé le PARE, non pas en tant que thérapeute mais dans le cadre de Bilans de Compétences dits Approfondis et tout particulièrement parce qu'ils connaissent mon parcours et mes réflexions. Ces personnes accueillies en BCA sont justement celles dont la réponse et la solution méritent une autre approche que le simple atelier ou le stage d'aide en recherche d'emploi ou d'orientation (non plus le BCA effectué par le psychologue du travail basé sur la psychométrie et l'autoévaluation). D'ailleurs, l'accompagnement est techniquement différent mais intentionnellement similaire qui consiste à permettre la mise en place d'un espace de changement et d'offrir « enfin » une vraie place* à la personne pour qu'elle s'autorise à « marcher seule ».

La gestion (inhumaine ?) des Ressources dites Humaines donne trop souvent le sentiment d'obligation en ce qui concerne le champ économique. Cela crée une impression d'esclavage moderne inducteur de compétitions, de guerres symboliques, de jeux de pouvoirs, de complexe de performance, d'infériorité ou son pendant, de supériorité, de harcèlement et puis de fatigue chronique et de burn out. Et « *l'examen attentif des figures actuelles de l'exclusion montre qu'elles ont toutes en commun une faiblesse sur la dimension symbolique. Qu'elle que soit la nature de l'intégration économique ou relationnelle, c'est la non-reconnaissance symbolique de la place qu'occupe dans la société l'individu ou le groupe qui constitue le trait le plus pertinent et le plus constant* » (Vincent de Gaulejac) *(26)*

L'activité pour le plaisir à disparu et le plaisir en dehors de l'activité « travail » a disparu pour de nombreuses personnes alors que les générations antérieures pouvaient encore se prévaloir de travaux rudes et pénibles mais d'un temps réellement pour eux et leurs familles en dehors. Alors augmente la ribambelle de pathologies dites de civilisations… « *le sujet semble entraîné à aller jusqu'au bout de la désinsertion et de la déchéance. La plupart des récits de désinsertion font appel à des termes tels que dégringolade, chute ou rechuter, glisser, couler, décrocher, tomber dans un trou, un abîme, le vide… Certains expriment clairement l'attirance morbide que semble exercer cet abandon à la pesanteur : il fallait que je touche le fond pour remonter. La fuite en avant vers le malheur, le besoin d'aller le pus loin possible et de toucher le fond, va plus loin que la tentative de se réapproprier son destin, elle a toutes les apparences d'une mise en place d'un processus d'autodestruction. L'instrument le plus efficace et le plus souvent utilisé pour mener à bien e processus est l'alcool*. » (Isabel Tabaoda Léonetti) *(24)*

(26) Opus cité
(27) Alain Ehrenberg, La fatigue d'être soi, Odile Jacob, P.234
(24) Opus cité, P.52 ; 215
**** Une vraie place : croisement d'un temps, d'un lieu, d'une rencontre entre deux personnes, sans jugements, sans représentations préalables, ouverte sur tous les possibles et réaliste dans l'ici et maintenant.***

8) La peau - Le contact de l'écrin

Bonobos lesbiennes

Dernière barrière refuge entre soi et le monde. Dernier écran matériel. Dernier écrin de soie pouvant exprimer toutes les émotions et refléter tous les échos de l'autour (poussée acnéique face aux stress…par exemple). A l'intérieur est un territoire immatériel, sans limites, au sein duquel la conscience, si elle le peut, peut s'étendre à l'infini, en microconscience. A l'extérieur, la conscience va s'étendre à l'infini en macroconscience. La barrière, le « *moi peau* » *est une représentation particulière qui désigne « une figuration dont le Moi de l'enfant se sert au cours de phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme Moi contenant les contenus psychiques à partir de son expérience de la surface de la peau* » (D.Anzieu) ***(28)***

Réelle frontière ou simple fine pellicule sensitive, la peau remplit plusieurs fonctions qui vont de : contenir et protéger le physiologique et le biologique du corps mais aussi le psychique ; recevoir et interpréter le contact sensitif et émotionnel de la mère ; filtre des excitations extérieures ; surface réseau qui permet une communication et des échanges d'information entre toutes les parties du corps (intersensorialité) ; fonction érogène de sexualisation ; surface de recharge libidinale et de tonus excitatoire interne ; enregistrement et engrammage des traces sensorielles ; fonction autodestructive de la surface de contact au monde et du Moi.
Il s'agit bien là d'un contenant et d'un contenu qui font « place » et s'inscrivent autant dans le signifiant que dans le signifié (non verbaux) comme processus primaires (constitution de symptôme, déplacements…). Les altérations de la peau venant exprimer à la surface de l'épiderme et dans les profondeurs du derme la teneur du contact. Altérations ponctuelles et partielles qui se lisent comme des messages de plaisir ou altérations durables et handicapantes qui hurlent la difficulté de contact comme l'irréductible psoriasis ou la mycose chronique.
Si je considère un instant que ces deux « pathologies » si fréquentes, où l'altération de la peau signifie (dans le cadre des consultations sexothérapeutiques que j'observe actuellement) au premier degré le refus et le dégoût du contact de l'autre et des autres, elles interrogent au second degré (voire plus) par l'intensité émotionnelle capable de littéralement « créer » à partir de rien, dans la réalité physique et physiologique. Qu'est-ce qui peut avoir été vécu et encodé si profondément ? « Certains souvenirs personnels très intenses, mettant en jeu ce qu'on appelle parfois la mémoire émotive, impliqueraient en plus de l'hippocampe une autre structure du système limbique. Il s'agit de *l'amygdale*, une région déjà reconnue pour gérer nos réactions de *peur*. D'ailleurs, *plusieurs autres structures du système limbique* contribuent à encoder nos souvenirs de façon durable. » (Bruno Dubuc INSMT) ***(14)***

(28) didier Anzieu, le moi peau, Dunod, 2001,
(14) op. cité

Quelle est la dimension du contact ? Est-il spirituel, intellectuel, émotionnel, sensuel, érotique ou sexuel ? Avec quoi rentre-t-on en contact ? Avec quelle dimension de l'autre et depuis quelle place, la sienne, celle qu'il nous donne, celle que l'on croit avoir, celle que l'on accepte de prendre. Entre-t-on en contact avec une partie de soi, avec des intentions ou avec des symboles ?

Pour former des médiateurs ou des personnels de santé (ASH, aide-soignantes et infirmières) à la dimension du contact, il arrive de faire vivre l'expérience du rapprochement entre les corps. Il ne s'agît ici que de tester la dimension physique, sans mésestimer les autres dimensions, sous-jacentes et actives. Les personnes se rapprochant l'une de l'autre se rendent vite compte qu'une distance d'environ une longueur de bras est confortable, alors qu'une longueur moindre devient vite anxiogène. Très peu de gens peuvent aller jusqu'au contact corps à corps.

De la même manière, la capacité à bien regarder dans les yeux de l'autre ou à lui serrer réellement la main en étant bien conscient (et présent) à ce que l'on fait, semble des exercices difficiles. S'ils le sont, c'est justement parce qu'ils ne fonctionnent pas tous dans la même dimension relationnelle ou de contact. Ou bien pour reprendre le principe de l'Analyse Transactionnelle d'Eric Berne, les états du Moi ne sont pas en cohérence. La communication ne peut pas se faire, le contact n'est pas bien compris et les représentations spontanées et automatiques qui apparaissent vont nuire à la rencontre. Elles peuvent soit gêner le contact soit être source de conflit(s). Elles peuvent aussi sur des sujets fragiles et malheureusement doté d'une prédisposition spécifique, devenir pathogène.

Etude de vignettes : dysrelationnels dermiques

Le psoriasis : affection dermatologique (comme certains eczémas et dans un autre registre l'asthme) est souvent associée à un événement très traumatisant que la personne a vécu seule et qui a été soudain (pouvant aussi être activé par une situation similaire de la vie adolescente ou adulte). Les défenses de la personne ne sont pas assez puissantes et débordées, la somatisation se développe comme mode de communication, d'expression et de révolte. La peau montre une relation d'objet allergique qui peut avoir trait avec la relation mère enfant carencé (absence de « libidinisation de la peau »). De ce fait, la pathologie du derme sert de frontière entre le Moi et l'extérieur considéré comme hostile (certaines mycoses vaginales sont instrumentalisées à l'identique).

I) Couple encore impossible :
M. est un jeune homme d'une trentaine d'année, originaire d'une famille immigrée depuis le Portugal. Il vit chez ses parents depuis toujours. Il a une sœur plus jeune que lui dont l'arrivée lui a fait perdre sa place privilégiée auprès de maman…

Les difficultés socioprofessionnelles et relationnelles de M. sont telles qu'il ne peut pas travailler (il est au RMI), n'a pas de lieu de vie personnel (pas de logement en propre) et entretient une virginité contre sa volonté (ses relations sociales sont assez pauvres en quantité et en fréquence).

Quelques expériences dans le cadre d'appuis du Service Public de l'Emploi ont pu lui permettre de montrer ses compétences et une part de sa personnalité mais il fait parti de cette population que les employeurs ne désirent plus. Il est donc contraint à vivre de stages, d'ateliers en associations diverses et d'espoirs. Très suivi par les travailleurs sociaux, il consomme du « psy », surtout féminin (plusieurs thérapeutes de front ou à la suite. En précisant que certaines sont parties en maternité ou mutées).

L'histoire familiale conte un enfant qui n'a pas reçu de « toucher » de sa mère et qui a toujours été humilié par son père. Affectif absent, reconnaissance très imprécise, compétition avec une sœur quand il avait trois ans et isolation du « portos » (quasi-racisme) dans la cour d'une petite école de campagne.

Le scénario se précise qui lui fera dire qu'il ne supporte pas sa peau de portugais, que les femmes lui font peur, que son père est toujours humiliant, que le sexe lui manque mais qu'on ne rencontre pas n'importe qui, n'importe comment juste pour cela…une culture catholique prégnante hante ses valeurs.

Vers sept ou huit ans, il a développé un psoriasis qui aujourd'hui a envahi tout la corps malgré des traitements dits appropriés. L'explosion du psoriasis s'est effectuée durant le service national dans une caserne particulièrement contraignante, humiliante et liberticide. Chaque stress réamorçant la « morsure » intérieure, « ça me bouffe de l'intérieur ! », « Ça me ronge dedans !»… le corps des autres hommes peut-être ?

Par malheur, il a pu rencontrer la perversion de certains intervenant sociaux qui, sous couvert d'«aide» (aux frais de la collectivité) trichent et abusent de leur place pour se servir des souffrances sociales d'autrui afin d'exister eux-mêmes (au travers d'associations, stages, aide à l'insertion et pseudo accompagnements socioprofessionnels). Tout particulièrement il a été abusé sexuellement par un directeur de structure sociale lui faisant croire que c'était pour l'aider à mieux rencontrer le contact des autres… Bon moyen pour que M. construise de la non-confiance en lui comme en le monde extérieur. Car culpabilisé, le stress afférent à recommencé son travail de brûlure. M. n'arrive toujours pas à investir son espace et à se faire une place, mais s'agite pour entretenir les liens, être vu et reconnu.

Il prend conscience de l'écart de plaisir imaginé entre un contact masculin (c'est bon et relaxant) et un contact féminin (brûlure et rejet !), un choix d'objet sexuel reste à faire peut-être ?

m) Couple réalisé puis spolié :

D. est un homme d'une cinquantaine d'année, lui aussi atteint d'un psoriasis sur quasiment tout le corps, déclenché à la suite d'une agression par un chien qu'il a vécu seul et durant laquelle il s'est vu mourir sans que personne ne vienne à son aide (témoins sidérés et tétanisés). Il était chef d'entreprise, avait une femme et une fille. Il n'a plus rien et vit depuis une dizaine d'année dans un petit espace rural, reclus, presque isolé du monde, au milieu d'une tonne d'objets, outils et matériaux, en désordres et poussiéreux, comme lui.

Il considère ne plus avoir sa place dans ce monde trop éloigné de ses valeurs et du sens qu'il donne à la vie en communauté. Une sorte de misanthropie et de misogynie lui font considérer la sexualité et toute forme de relation humaine comme une « chose » du passé et impensable.

Lui aussi est donc « sujet » du RMI mais sans aucun suivi social ou socioprofessionnel. Allergique à toute médicalisation ou psychologisation de sa situation, il méprise parfois le reste de l'humanité tout en restant sensible à la main tendue inconditionnellement.

Peut-être une amorce de reconstruction du lien qui lui donne la pulsion d'autoriser le monde à le recevoir de nouveau. Il s'agît là de la genèse d'une nouvelle naissance...très laborieuse à accoucher.

9) La libido – L'énergie vitale ou la pulsion de vie

Bonobo très mâle

Bonobos partageurs

« *Le concept ou l'idée de LIBIDO est représenté comme une énergie psychique qui :*
- peut se porter sur divers objets (objets partiels),
- peut se donner divers buts (phénomène de la sublimation), et
- peut avoir pour source différents lieux du corps (zones érogènes) Cette énergie est toujours sexuelle dans son essence
- a un aspect quantitatif même si nous ne savons pas encore la mesurer
- s'oppose à d'autres énergies, de type non sexuel (auto-conservation, pulsions de mort). » (Dr Bernard Auriol) **(29)**

Elan vital « Bergsonien » selon C.G Jung, la libido « *se polarise, pour S.Freud, sur un manque en étant au service de la fonction sexuelle tant mâle que femelle* ». J. Lacan considère lui que c'est une « *part du vivant qui se perd à ce qu'il se reproduise par les voies du sexe* ». Pour W. Reich, l'énergie vitale n'est pas réservée au plaisir sexuel. Elle est le fondement d'une vie saine. Elle seule fait émerger la personne des angoisses la mettant sur le chemin du bonheur. La petite enfance, l'enfance et l'adolescence sont des espaces-temps à risques pour le développement naturel de la libido et l'accès futur à l'orgasme. S'il est réprimé, si l'énergie ne circule pas librement, cela provoque ces troubles psychopathologiques et psychosomatiques qui altèrent gravement l'équilibre de la personne, des couples et de la société autours.
C'est aussi une force plus ou moins saillante dans l'un des segments du corps ou dans l'ensemble de la personne. Elle se retrouve dans toute chose, moteur de la vie. Transformateur et canal de changement. Elle peut être libre, fluide, éloquente, discrète ou absente, spoliée, bloquée, freinée, confisquée dans des projets bien éloignés de l'objet de son mouvement initial comme la longuement exprimé Wilhelm Reïch dans ses divers écrits après sa coupure d'avec le mouvement psychanalytique *.

**** « Il est plus facile d'exiger la discipline et de la renforcer par l'autorité que d'éduquer les enfants en vue de leur donner le sens de l'initiative joyeuse dans leur travail et d'un comportement sexuel naturel. Il est plus facile de se déclarer un «fürher» omniscient, envoyé par Dieu, et de décréter ce que des millions d'individus doivent penser et faire, que de s'exposer à la bataille entre le rationnel et l'irrationnel dans le conflit des opinions. Il est plus facile d'insister sur les manifestations de respect et d'amour dues légalement que de gagner l'amitié par un comportement décent authentique. Il est plus facile de vendre son indépendance contre une sécurité économique que de mener une existence indépendante, responsable, et d'être son propre maître. Il est plus facile de dicter à ses subordonnés ce qu'ils doivent faire que de les guider en respectant leur propre personnalité. Voilà pourquoi la dictature est toujours plus facile que la vraie démocratie. Voilà pourquoi le chef démocratique paresseux envie le dictateur et tâche, à sa manière inadéquate, de l'imiter. Il est facile de représenter le lieu commun. Il est difficile de représenter la vérité.» (Wilhelm Reich) (30)***

(29) Bernard Auriol, site internet : auriol.free.fr
(30) Wilhelm Reich, La fonction de l'orgasme, L'Arche, 1940, P.22

L'individu sujet d'une problématique de place peut avoir conscience de la force de vie qui s'anime en lui parce qu' « un des phénomènes énergétiques les plus importants de la vie de l'âme est probablement celui de la progression et de la régression de la libido. » (C.G Jung) *(31)*. « Erotophile », sa sexualité sera présente, joyeuse et plaisante, avec un autre en sympathie. La refusant, « érotophobe », elle prendra une direction plutôt reproductrice que ludique. Celui-là ou celle-là n'est pas dans le partage parce qu'il n'a pas de lieu à partir duquel partager. Celui qui, proche de l'érotophile ne s'autorise pas l'accès au plaisir, quand il ne peut (non médicalement) accéder à une sphère sensible et intime, malgré un vouloir sincère, celui-là se trouve devant un choix : comment manier cette énergie qui brûle en moi, comment faire avec cette dynamique de vie , comment répondre à ce qui pousse, à ce qui veut s'exprimer ?
L'individu inconscient de la présence de cette force de vie, quant à lui, n'est pas assujetti à une quelconque menace dans sa relation à l'intime, puisqu'il n'en a pas. La sexualité chez lui semble plus mécanique et animale (pulsionnelle brute) à visée orgastique qu'une recherche de partage sensuel et de l'orgasme.
Ce n'est pas le cas des couples aux prises avec la difficulté du positionnement, de la revendication d'existence de l'un ou des deux. Leur sexualité peu paraître quelque fois en ruine et pourtant, ce qui reste est comme un ensemble de braises prêtes à remettre le feu aux corps et aux âmes.
Au fil du temps, l'envie d'étreindre l'autre a pu s'engager dans d'autres œuvres en apparence plus appétentes (travail, enfants, arts, sport, addictions, engagements politiques ou humanitaires…). Les bassins semblent être comme des gisants qui se tiennent là, rigides et froids dans leur espace corporel. Le système nerveux à désengagé et redirigé les liens synaptiques qui alimentaient en neuro-hormones les réponses adaptées aux jeux et enjeux sexuels, l'intérêt premier de la pulsion de vie qui est de circuler est maintenue, mais uniquement tant qu'il y a une utilisation et une expression de l'énergie dite libidinale. A ce moment, peut-on encore parler de la libido sous l'angle d'Eros ? Ou bien ces comportements procèdent-ils d'une autre poussée ?
Une autre poussée qui fait appel à d'autres forces, une autre pulsion (au sens psychanalytique du terme), le versus d'Eros qu'est Thanatos. Non pas en terme de quête délétère mais dans son objet équilibrant : l'homéostasie, l'absence de tension. « *C'est le mouvement de la vie lui-même qui anime tout être vivant dans l'univers qui aspire, sous la pression produite par le vivant, à une chute de tension, le plus rapidement possible. La vie est toxique pour l'homme, telle se présente l'aporie. Se pose alors, de façon clinique, la question du traitement de ce toxique. La pulsion de mort, véritable moteur de l'humain, du fait de son appareillage au langage – n'oublions jamais la définition de la pulsion datée de 1905 dans Les trois essais sur la sexualité : « la pulsion est le point limite entre le somatique et le psychique - se dérobe au passage obligé par la structure symbolique et cherche ses voies d'apaisement et de décharge dans ce que Freud nomme homéostasie : retour au niveau zéro, au sans-tension. C'est ce processus-même de décharge brutale que Freud nomme pulsion de mort, et non je ne sais quelle tendance suicidaire ou meurtrière comme on l'a traduit trop souvent, même si l'épuisement de la tension pulsionnelle peut prendre ces formes extrêmes. Du coup la pulsion de vie n'est qu'un détournement sans fin produit par la culture, l'éducation, le social, de cette force première.»*
(Michel Plon et Henry-René Flaud)*
La puissance du désengagement ou du détournement de la fonction sexuelle soumise à la pulsion de vie est telle que chez certaines personnes, le trouble sexuel n'a pas d'autre objet qu le sabotage de l'autre ou bien l'expression, la tentative de communication du mal-être.

**** Michel Plon & Henry-René Flaud, La pulsion de mort, Erès, 2004***

(31) C.G Jung, L'énergétique psychique, Georg, 1993, P.54

Du point de vue de l'homme, « *la verge parle pour signifier dans la pénalité qu'elle induit, l'éloquence d'une mutilation volontaire de la jouissance. L'angoisse de castration condense et récapitule tout le dégoût que l'Autre peut inspirer à s 'y enfoncer (…) le désir de jouir peut faire l'éloge de l'impuissance (…) jouir de priver l'autre de jouissance ; dés-érotiser le quotidien pour extirper la haine qui ronge la mémoire (…).* » (Jacques Waynberg) *(32)*

Comment si bien dire ce que l'autre ne veut pas voir et entendre dans l'impuissance. Toutes les formes de ce qui peut se nommer aujourd'hui l'impuissance et non plus seulement la dysérection, peuvent servir de médium à une communication interrompue en chemin de vie.
Le sabotage de l'autre en est une des conséquences, qui sabotera l'homme en retour puisque si l'objet qui s'érige et se voit ne doit pas être, les fonctions freinées puis bloquées demanderont réparation (médicale ?). Pourtant, il y a encore de la libido en action, sous sa forme énergétique et pulsionnelle puisqu'il y a encore lien, contact et tentative de communiquer.
Les chercheurs de place, les quêteurs de cet endroit de partage (en droit de), comme s'il n'y avait toujours pas cet autorisation du plaisir, de jouir et d'être.

Du point de vue de la femme, « *des frigidités (…) parure narcissique qu'elles préfèrent à un amour sexuel véritable. (…) qui leur permettrait d'échapper à leur dépendance conjugale sans encourir de représailles. (…) liée à une revendication passionnelle d'autant plus manifeste qu'elle est feinte. (…) insatisfaites vertueuses et sacrifiées. (…) pour qui le corps propre est devenu le substitut pénien, le lieu de soins érotisés et socialisés actifs et passifs continuels.(…)* »
(Françoise Dolto) *(33)*
L'aspect communicant féminin est plus présent encore et tellement plus divers dans ses formes, que l'expression masculine dans l'impasse du dire. Pourtant, l'énergie sous-jacente et qui jaillie parfois, sublimée par autrement, est la même : Pulsion de vie et besoin de vivre.

Le partage de l'intime dans ces couples et particulièrement pour ces quelques femmes dans l'impossibilité de le créer (le couple), de le laisser venir à elles, effraye parce que la femme est réceptacle, en creux. Recevoir tend ainsi à mettre plus en danger celles-ci que pénétrer et donner comme le fait intrusivement l'homme. La femme, elle, peut rester dans le silence puisque rien ne se voit directement de l'énergie qui l'étreint. Elle peut ainsi quêter dans la plus grande discrétion, s'habituant à ne pas sentir, ne pas entendre, ne pas voir et ne pas dire bien que tous les sens fonctionnent et enregistrent.

Est-il si difficile d'accepter d'être, seulement cela et de partager, ici et maintenant, avec un passé qui n'existe plus et un avenir qui n'existe pas encore, tout en reconnaissant comme le dit W. Reïch que « dans l'orgasme, l'être vivant n'est qu'une parcelle de nature pulsative (...) que l'Homme n'est qu'une toute petite parcelle de la nature.» *(34)*

(32) Jacques Waynberg, Jouir c'est aimer, Milan, 2004, P.107

(33) Françoise Dolto, sexualité féminine, Scarabée et compagnie, 2002, P.317

(34) Wilhelm Reïch, L'analyse caractérielle, Payot, 1971, P.331

10) La sexualité - Le partage de l'intime

Union mystique de la Reine Lune et du Roi Soleil (Gravure Alchimique)

Le partage de l'intime, la sensualité, l'érotisme et la sexualité sont des moments tendres et merveilleux dont l'intensité émotionnelle et physiologique ne peut que laisser des traces mnésiques indélébiles. Mais il arrive que le couple nouveau ou ancien peine à satisfaire son plaisir commun, comme le plaisir individuel de l'un ou de l'autre, tout particulièrement pour les couples pris en référence ici.

L'union physique de la « reine » réceptacle - vase, Graal - et du « roi » intrusif – épée, Excalibure - est en effet une véritable alchimie lorsqu'il n'est pas freiné par l'absence de jouissance. Qu'il ou elle n'arrive pas à « pleinement » jouir (à chacun de définir l'extase, l'orgasme, l'orgastique ou la volupté) de sa rencontre intime et des partages sensibles qu'elle implique ou impose, et le couple se fissure, s'altère quelque fois durablement voire définitivement.

Parce que « (…) *l'attachement à long terme est en effet une forme d'affection qui semble avoir été mis au point par la nature afin de permettre d'élever des enfants, tâche qui nécessite la coopération des deux parents sur une longue période. Cet état se caractérise par un sentiment de calme, de sécurité, de confort social et émotionnel. Il est lié à la production d'ocytocine, une hormone qui favorise les contractions de l'utérus lors de l'accouchement ainsi que la lactation. Celle-ci agit dans les parties du cerveau responsables de la reconnaissance des visages et de l'identification des individus familiers. Cette molécule joue un rôle essentiel dans le lien qui relie la mère à l'enfant, mais elle est aussi active chez le père. La psychiatre Kathleen Light, de l'université de Caroline du Nord, a montré que le niveau d'ocytocine augmentait chez l'homme et chez la femme lorsqu'ils s'embrassent, se touchent ou simplement regardent des films romantiques. C'est elle qui nous incite à rester avec notre partenaire lorsque nous nous*

réveillons après une nuit d'ébats. Sa production chez le bébé dépend des caresses qu'il reçoit. Pour que les récepteurs d'ocytocine se mettent en place dans le cerveau, il faut que le lien mère-enfant ait été satisfaisant. Toute manifestation de tendresse physique (caresses, massage, embrassades) fait aussitôt grimper son taux, ce qui augmente le plaisir et l'envie de vivre à côté de celui ou de celle qui les prodigue. «L'ocytocine est un antistress puissant qui a probablement un effet dopant sur le système immunitaire, explique Lucy Vincent, docteur en neurosciences(…) » (Gilbert Charles & Jean-Sébastien Stehli)*

Plusieurs raisons depuis celles rencontrés précédemment dans l'histoire de la personne, jusqu'aux troubles physiologiques (dérèglement neurohormonal, hormonal**) viennent parasiter le sexuel. Soit il n'y a plus de place pour celui-ci, soit l'un ou l'autre ne lui donne plus la place nécessaire à l'équilibre du couple.

Sauf les situations claires et révélées de préférences sexuelles et/ou des paraphilies, il existe d'autres situations moins nettes qui ne permettent pas de vivre avec détermination le choix du ou de la partenaire :

° La différenciation sexuelle qui s'effectue à l'état embryonnaire permet à l'individu de disposer d'une identité sexuelle, un sexe somatique et un sexe comportemental. Il peut arriver que l'un n'aille pas avec l'autre du fait de « désordres » hormonaux ou d'un développement particulier de l'orientation sexuelle qui renvoie suivant les écoles (psy-comportementales environnementales, psy-analytiques, génétiques biologiques, morales religieuses…) soit à « pas de chance » (la nature), « chercher le/la/les coupable(s) (le socioculturel) ou « le mal, la déviance » (la religion).

° La difficulté à rencontrer ce nouvel autre après le décès du conjoint. Il y a un risque de prendre une « place » encore occupée par le défunt. La présence de fantômes est ainsi, sous une forme ou une autre, présenté comme frein à l'engagement sensuel voire amoureux. Il se crée dès lors une impossible intimité, car comment oser se lâcher en corps à corps avec l'autre et l'Autre, avec le fantôme de l'ancien chemin et le contact réel du nouveau chemin ?

° Dans la physiopathologie des troubles iatrogènes de la sexualité du couple la trop grande place de l'antidépresseur*** dans le quotidien du couple est flagrant. Etudié, dénoncé mais toujours subventionné (publicité et remboursement), le neuroleptique tel « Soma » (Le meilleur des Mondes) la pilule du bonheur chère à Aldous Huxley, étend ses tentacules dans toutes les sphères de vie de l'être. L'antidépresseur, c'est l'autre perturbateur de l'intimité du couple, après le travail quotidien éreintant, la durée de la relation, l'omniprésence des enfants, l'historicité de chacun, la mauvaise hygiène de vie et le « poids » paranoïde d'un « Big Brother » mondialisant.

Car la consommation excessive en durée comme en quantité de neuroleptique, peut, à minima, potentialiser un trouble déjà présent ou bien créer ce trouble. La majorité des troubles de la sexualité liés à la prise de ces médicaments réside dans leurs effets secondaires**** *(page suivante)* quelque fois pourtant utilisées pour lutter contre d'autres troubles de la sexualité (certains ISRS sont utilisés pour « lutter » contre l'éjaculation prématurée).

**** Gilbert Charles & J-S Stehli, L'Express 16/08/04, Pourquoi l'amour est bon pour la santé***

***** Principales neurohormones et hormones actives dans le processus du désir et de la sexualité: La follilibérine (LH-RH ou GnRH) - L'ocytocine - La vasopressine - La vasopressine - La phényléthylamine (PEA) - Les endorphines (morphine endogène) - Les œstrogènes, principalement l'œstradiol et œstriol sécrétés par les ovaires et les androgènes, principalement la testostérone et la progestérone sécrétés par les testicules***

***** * (24,5 % des personnes du régime général ont obtenu le remboursement d'un médicament psychotrope. Ce taux était de 17,4 % pour les anxiolytiques, 9,7 % pour les antidépresseurs, 8,8 % pour les hypnotiques, 2,7 % pour les neuroleptiques, 0,5 % pour les médicaments utilisés dans la dépendance alcoolique et 0,1 % pour le lithium. Parmi ces consommateurs, 43,3 % ont reçu une prescription de plusieurs classes de psychotropes. Revue Médicale de l'Assurance Maladie volume 34 n° 2 / avril-juin 2003***

° On ne fait pas l'amour à son parent. En illustration, suivent quatre histoires autours du syndrome de « La madone ou la putain » et du « père tout puissant » : (Film judéo-chrétienne mâtiné de développement libidinal imprégné d'imago parentales néfastes)

Première histoire (couple N°23) : Il est jeune et va sur Internet chercher des images inertes et/ou animées pour alimenter ses fantasmes et se masturber quand sa femme est au travail (elle fait les trois huit). Il se sent coupable mais durant plus d'une année se « caresse sa libido » (comme le chante H.F Thiéfaine) dès qu'elle n'est plus là. Pourtant, ils ont une sexualité tout aussi passionnée que lors de leur rencontre sauf en fréquence, que les « parasites » du quotidien ont orienté un peu à la baisse. Finalement, rongé par la culpabilité, il laisse la trace nécessaire pour qu'elle s'en rende compte. Et bien sûr, le conflit éclate. Elle se sent salie, trompée, humiliée, en compétition avec les femmes pixélisées.

Deuxième histoire (couple N°13) : Ils ont deux enfants. Ils sont jeunes, des trentenaires, et ont une situation socioprofessionnelle plus qu'acceptable. Mais les fantasmes sont là, ils excitent, mettent sous tension et demande leur lot de décharge pulsionnelle. Sa femme est au fil du temps exclue d'une part importante de sa vie intérieur et de ses attentes de plaisir. Peut-être aussi parce qu'il est torturé par une phobie réelle de la mort, de la perte, de l'abandon et il ne veut surtout pas perdre cette femme en risquant de telles confidences. Ces deux-là vont réussir à créer un nouveau pacte dans une communication sincère sur leurs jeux érotiques, l'espace de la sexualité à redécouvrir et le partage des fantasmes ; il y a un partage de l'intime idéïque essentiel avant que de reprendre le chemin du contact.

Troisième histoire : Il court de femmes en femmes et après de nombreuses années, à quarante ans, il fait l'expérience d'une relation plus pleine et plus « longue ». Mais après le mariage, sa libido baisse. Puis vient l'enfant et la libido disparaît. Pourtant, il l'aime et elle provoque encore du désir en lui mais la toucher et lui faire l'amour est douloureux. Elle qui n'a rien perdu de son intense désir de lui. Alors il « tire » un coup tous les deux mois pour tenter de la satisfaire…en vain. Car le jeune homme, trentenaire (il en est de même pour les « quadra ») devenu père voit en sa « mie » une madone plus qu'une femme ou qu'une maîtresse. S'il imagine faire avec elle ce que les femmes de papier ou d'écran provoquent au travers de ses synapses, s'il va au bout de ses fantasmes, si le « sexe » s'installe, alors elle devient une putain. Le contact sensuel, érotique ou sexuel lui est difficile voire impossible. L'énergie vitale qui l'anime, le désir pour cette femme, la pulsion libidinale sont contrôlés et détournés, sublimés peut-être, déplacé sûrement. C'est sûrement dans la petite enfance (entre 6 et 12 ans, ici) et l'apprentissage par mimétisme et modélisation du couple parental qu'il faut trouver un début de compréhension à ce syndrome plutôt masculin. La madone peut tout contrôler, dominer et diriger, tout en culpabilisant son entourage et en se faisant passer pour une victime.

En pratique ça donne : " Avec tout ce que je fais pour vous, je passe mes journées à faire les courses, le ménage, le repassage. Qu'est-ce que vous croyez, que je fais ça pour moi ?" Dans tous ces cas, la mère du monsieur était (par choix ou par défaut) omniprésente et jouait sur les registres masculin et féminin. Le père était peu présent et plutôt autoritaire. La sexualité des parents semblait absente ou « animale » (peu de tendresse, peu de sensualité, peu de complicité et pas de jeux). Des ingrédients supplémentaires ont pu apparaître comme la peur de l'engagement ou de la mort, limitant d'autant le partage intime.

**** ***ISRS (sérotoninergiques) inhibiteur du récepteur 5HT2 = troubles de la libido***
ISRS non inhibiteur de 5HT2 = troubles de l'éjaculation et de l'orgasme
Tricycliques (anticholinergiques)= troubles de l'érection et de la lubrification, anorgasmie et anéjaculation
IMAO-A = troubles de l'érection
IMAO = troubles divers de la sexualité

D'autant que celle qui devrait-être le versus de maman, quelle que soit sa «forme présente, est cette « putain ». Cette femme qui sait être désirable et séduisante et surtout, qui sait et ose montrer ce qu'elle est comme elle ose exprimer son envie*. Car il s'agît bien de ce discours tenu par des hommes autant que par des femmes qui consiste à interpréter leur sensation en « zones », en parties ou segments du corps pour nous dire : « je ne sens qu'en haut » « Y'a rien en bas » Isolation de la partie du corps qui fait peur, dangereuse au possible parce que tellement pressentie comme lieu d'une jouissance interdite.

Quatrième histoire :

Elle n'a jamais pu quitter le lien familial malgré mariage et enfants. Toujours la décision du père a été suivie et totalement respectée. A son décès, elle avait une quinzaine d'année, c'est le frère aîné qui a rempli ce rôle de mentor, elle s'est interdite le droit au plaisir et au désir puisque le père ne pouvait plus dire. Aucun jeune homme ne pouvait lui convenir ni à sa mère, et cela dans la mémoire du père. Pourtant un jour, l'un fut accepté : Il ressemblait tant au père, et sous de nombreux points, se comportait comme lui. Si elle sort de son identité de petite fille, cet homme (son mari) ne lui plait pas, elle ne le désire pas, il est conjoint parce que choisi par le frère et validé par la mère. Elle est très féminine et sait comment séduire et ce qui la séduit, mais n'ouvre pas encore son attention et sa présence à l'excitation sexuelle.

° Parmi les autres jeux de dupes, le Tantra occidentale vient à la suite des méthodes sexothérapiques « dynamiques » clefs en main pour l'épanouissement de la sexualité et l'adéquation avec l'ambivalente notion de performance et d'orgasme partagé actuellement sur le devant de la scène. Le principe du Tantrisme (indien et bouddhique) est que la Conscience (principe masculin) est totalement incapable de se manifester sans la présence de l'Énergie (principe féminin). Il est similaire au cheminement alchimique occidental (voir l'iconographie) et à l'approche Taoïste chinoise où le Yin (femelle et dynamique) et le Yang (mâle et statique) se complètent**. Seulement, dans tous ces chemins, ce qui est visé n'a rien à voir avec le sexe, cela a à voir avec l'éveil spirituel. Ce qui est vulgarisé et présenté comme méthodes ou pratiques est, au mieux, une sexothérapie très « appliquée », au pire, une sexoescroquerie très libertine comme ont pu en faire l'expérience deux des couples présentés ici (sans grand mal pour les personnes mais sans amélioration quant à leur vie intime et affective). L'équilibre rompu et c'est la jalousie qui entre en scène, jusqu'à l'hallucination (Mélanie Klein parle de haine hallucinatoire). Entre le désir de posséder l'autre ou ce qu'a l'autre (puissance imaginaire, réelle ou fantasmée), et la compétition qui en découle, une rivalité peut se déclarer et fausser toute la relation. Fausseté qui introduit, dans la dimension intime, le processus même de la désagrégation du lien sensuel, ne laissant vivre, au mieux, qu'une sexualité de surface, mécanique et routinière. Quelles peuvent-être les clefs des portes de sorties (il y en a sûrement plusieurs) de ces situations asexuelles ou anérotiques ? En dehors de la rupture, du classique divorce, du statut quo « pour le pire » et de l'oubli « du meilleur », quels chemins à trouver, à tracer ou à reprendre ? L'absence de place ne permet pas une projection dans des modèles du bonheur et du plaisir, différents de ceux acquis au cours du parcours qui a malheureusement créé l'initial moment trouble.

**** Telle Echidna, personnage de la mythologie grecque, mère fondatrice de l'univers olympien, dont la nature est double : - la moitié supérieure du corps, au-dessus du nombril représente une belle femme aimante et aimable, à l'opulente poitrine nourricière. la partie inférieure, celle qui comprend le sexe, est symbolisée par un serpent sensuel et démoniaque. Cette partie animale de la pulsion érotique est aussi la représentation de l'animal angoissant, défense contre les désirs oedipiens. Avec un de ses fils Orthus (dont le père est Typhon et qui sera tué par Héraclès lors de sa 10è épreuve), Echidna engendre le Sphinx impliqué dans l'histoire d'œdipe.***

***** Le yin, féminin, est le versant à l'ombre et froid, le négatif et le bas. Le yang, masculin, est le versant au soleil et le chaud, le positif et le haut. Le yin et le yang opposé et complémentaire forment un tout engendrant le mouvement, comme l'air entre le froid et le chaud, le courant électrique entre le haut et le bas. Le mouvement est la vie. Que le désordre s'installe, que le mouvement se dérègle, et c'est la mort.***

11) Les modèles du bonheur – L'Amour – L'Etre là

« *PRELUDE – Il ne suffit pas d'être amoureux pour que les sexes produisent des chefs d'œuvre. Un malentendu considérable entretient des idées fausses à propos du bonheur et du plaisir, en affirmant que la nature a pourvu la sexualité humaine de qualités propres à la magnifier sans effort. En vérité, ce qui est naturel, c'est d'être récompensé dans les limites du service rendu à la survie de l'espèce. D'instinct, le coït est convoité parce qu'on en éprouve un besoin vital et qu'on parvient à en jouir un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout*. »
(Jacques Waynberg) *(32)*

Le risque de la liberté est prégnant et patent dans quasiment l'ensemble des couples rencontrés qui présentent une demande claire de place. Il y a risque parce que l'enfant qu'il ou elle a été n'a pas été en mesure d'appréhender le grand espace (d'infinis possibles) autour de lui. Très souvent les parents non cadrant le furent par volonté sincère de donner à leur enfant le plus d'espace de développement possible sans se rendre compte un seul instant sinon trop tard (via le symptôme d'un trouble du comportement) que pour croître et étendre sa conscience dans toutes les directions, il ne faut pas avoir peur. Et pour cela, il convient de pouvoir avoir un cadre initial sécurisant.

Aimer et être aimé, savant mélange d'Eros (amour sensuel -" Si tout désir n'est pas amour, tout amour, du moins celui-là, Eros, est bien désir : C'est le désir déterminé d'un certain objet en tant qu'il manque particulièrement " , Platon – Le banquet), de Philia (amour amical) et d'Agapé (amour divin), sans aucune logique objectivable, ni observable, ni mesurable. Passion, fusion, délire amoureux ou érotique, en représentent que la croyance en soi de ce qui est donné et perçu. Rien de ce qui se joue dans l'autre n'est accessible. Peu de ce qui se joue en moi n'est partagé. Il faut faire du « Je » et d'un autre « je », un « Nous » et pouvoir être libre et autonome dans ce « nous ».

Le jeune adulte ou l'adulte même avec un certain vécu peut être aux prises avec l'angoisse de devenir libre d'être et de faire, d'agir et de découvrir. Dans le couple, cela l'entraînera à fantasmer platoniquement l'amour « courtois », à idéaliser l'autre, à projeter sur il ou elle, la matière émotionnelle qui le remplira (partiellement) temporairement dans l'illusion de pouvoir remplir un puit sans fond. Il pourra nommer cela de l'amour et en fera un acte d'amour sexualisé ou non, mais non forcément jouissant. Cette insatisfaction chronique le mettra en dépendance de l'autre, au risque de faire naître de la rancœur, de l'agressivité ou de la culpabilité. Derrière cet écran on trouve la difficulté à aimer, inversé en obsession de ne pouvoir être aimé, de ne pouvoir en être digne.

Comme l'excès de bonté masquant la détestation de l'autre ! Ou ces personnes qui détournent leur sentiment amoureux vers des objets ou des fonctions, des rôles sociaux uniquement par crainte de l'exprimer. « *Chez certains, cependant, ce déplacement vers des objets qui ne sont pas humains est devenu leur mode principal de résoudre les conflits ou plutôt d'y échapper* » (Mélanie Klein) *(35)*
Ceux qui ne peuvent plus être touché (ou très difficilement) par l'autre, vont pourtant se montrer capable d'abnégation pour leur fonction sociale, artistique ou par toute passion qui leur permette de manier l'énergie libidinale sublimée.
Les différentes strates de l'amour sont en effet considérables, depuis l'amour mystique à l'amour physique en passant par l'intellectuel, le filial-parental, l'émotionnel et le sensoriel.

(32) Opus cité, P.11

(35) Mélanie Klein & Joan Rivière , L'amour et la haine, PB.Payot 2001, P.16

Il y a l'amour d'en bas (physique et sensoriel) et l'amour d'en haut (intellectuel, spirituel), ensembles ou séparés, ce qui compte étant que la rencontre soit effective et sur les mêmes plans. Généralement présent, le lien amoureux central est représenté par l'amour filial ou parental avec des sentiments et des émotions pour l'autre. Ils sont rares, les couples en consultations qui (sauf absence d'enfants – mais ils l'ont été) ne parlent pas d'amour pour leurs enfants ou la famille plus étendue. Par contre ils consultent justement par défaut d'émotions et de sentiments positifs (émotions et sentiments peuvent être présents en négatif).
Leurs sentiments oscillent entre l'attraction encore et toujours pour et dans des formes d'amour auxquelles ils ne comprennent pas tout, et la répulsion, le rejet voire la haine (« Hais-moi » après des années de « Et Moi !?) pour soi et/ou pour l'autre. La sexualité étant le lieu du partage le plus intime et le plus puissant du couple, son absence ou sa déchéance entravent la relation, la rigidifie puis la détruisent.
Or c'est précisément la relation qui est importante dans l'enjeu de la sexualité. La relation du Moi pour son objet « sexuel » (Freud), quel qu'il soit parce que l'amour que le Moi exprime est narcissique, plus orienté vers une forme d'autoérotisme que par l'abnégation à dispenser du plaisir à autrui. Mais c'est une acception du mot « amour ».

Le lâcher prise dans les sentiments amoureux tout comme la réception des expressions amoureuses de l'autre peuvent mettre le Moi en danger et sa pulsion de vie (autoconservation) tendra à lui faire vivre un phénomène réactif pouvant le mener à de la haine. « *On peut même soutenir que le prototype véritable de la relation de haine ne provient pas de la vie sexuelle mais de la lutte du Moi pour sa conservation et son affirmation* » (S. Freud) ***(36)***

L'amour et la haine, deux sentiments opposés et si liés au quotidien, dont les racines s'étirent jusqu'au fond de l'enfance mais dont l'expression brouille toujours les apparences : (…) ***«*** *l'agressivité, en effet, qui est étroitement liée à la haine, est loin d'être totalement destructrice ou douloureuse quant à ses buts ou son action, et l'amour, qui jailli des forces de vie et qui est si étroitement lié au désir, peut être agressif et même destructeur dans ses manifestations*.»
(Joan Rivière) ***(34)***

Combien de fois l'un ou l'autre disent aimer leur compagnon ou compagne sans pouvoir mettre de contenu motivationnel réel à ce terme ! Comme si le mot amour (sentiment qui entraîne vers une personne ou un objet) se suffisait à lui-même et ne trouvait nulle part son origine ! Alors que justement parce qu'il y a sentiment, il se passe quelque chose en soi. Altération de l'équilibre, émergence, réémergence du pulsionnel, activation des représentations du bonheur, des représentations du lien à autrui, du lien à l'Autre. Son versus, la haine (sentiment de violente répulsion, hostilité, aversion) en est une preuve supplémentaire. Preuve qu'en absence de réponse adaptée aux représentations, attentes et besoins pulsionnels, la même énergie se retourne sur elle-même. « *L'amour et la haine sont des émotions qui, bien que trouvant pour partie leurs origines dans la biochimie, sont la preuve toutes les deux, d'un dysfonctionnement du système psychoaffectif qui régit la psychologie amoureuse de l'être humain*. »
(E.D – cours de sexothérapies IFPS Tours 1999)

Si l'orientation de nos recherches biopsychosociales s'appesantie généralement sur le relationnel émotionnel et le sexuel du couple, les dimensions intellectuelles, spirituelles et mystiques sont loin d'être inopérantes dans la construction comme dans les troubles et destructions.

(35) Op. Cité P.119

(36) S.Freud, Métapsychologie, Gallimard, 1968, P.40

12) La place entre les mondes - Spiritualité et mysticisme

l'initial jardin idéal

La difficulté qui réside dans l'approche des dimensions de l'esprit, est leur apparente irrationalité. Autant il est « facile » de délimiter l'opérationnalité de la mécanique corporelle, la qualité relationnelle et le champ socioculturel autours. Autant il devient difficile de « toucher » les champs de l'esprit qui au travers de valeurs, de croyances, rites et pratiques vont alimenter le couple en voies de croissance ou en voies d'obscurité. Ces dernières n'étant pas seulement l'apanage des extrêmes en « isme », mais aussi des groupes philosophiques et de religions qui témoignent de cadres plus ou moins liberticides.

Au début était l'idée, le logos, la vibration créatrice. Une matrice a été investie, symboliquement puis réellement pour faire naître et donner place à un être. La perte initiale de « La » place (pour les cultures du Livre) c'est l'éviction d'Eden, symbolique ventre-creuset de la mère [Dans la Bible, c'est Elohim qui ensemence la Terre, le mot est un masculin pluriel (de majesté ?) en hébreux]. L'endroit était merveilleux et parfait. La parthénogénèse pouvait suivre son chemin naturel. Sauf que Monsieur Adam et Madame Eve ont été curieux et transgresseurs!
Ce faisant, dans le premier « péché », ils ont ouvert l'accès de l'être à la maladie. « L'homme aurait été crée dans un état d'impassibilité et d'asexualité » (Grégoire de Nysse) auquel St Athanase précise que « le premier objectif de Dieu avait été que les hommes ne naissent pas par le mariage et la corruption, mais la transgression de son commandement conduisit à l'union sexuelle, à cause de l'iniquité d'Adam »… (pas d'Eve).
Des modèles similaires, religieux ou philosophiques, circulent depuis que des traces et codes permettent de faire circuler l'information (traditions orales comprises). Origine du monde, place de l'homme et de la femme, geste de l'individu dans le périple des groupes humains. Sur presque tous les continents, la confrontation à la perte et la quête du chemin de retour est envisagée. L'union des deux n'a pris que très récemment, dans le monde chrétien, la forme de la conjugalité sacralisée*. Perte de l'origine de Soi et chemin de retour à Soi, c'est dans une amnésie partielle ou totale que le défi est posé à tout naissant. D'où les rites de naissance, de renaissance et autres rites de passages proposés dans les cultures traditionnelles (et sous d'autres formes chez nous) ; mais aussi les mythes de changements de monde ou d'état (cycles de vie et roue de la vie chez les suiveurs du Bouddha et les lecteurs des védas…).
D'autres espaces et tout particulièrement dans le monde nocturne surviennent à la conscience pour poser les briques d'autres places à vivre.

**** fin du XIe siècle (réforme grégorienne), le mariage devient un sacrement***

Les rêves, les mythes, les religions, les cosmologies et autres paradigmes aménagent des « niches » existentielles où le Moi peut se réfugier ou se débrider.
Depuis l'aube de l'humanité en conscience, il s'opère une construction fantasmatique essentielle à l'équilibre émotionnel et psychologique devant les grandes interrogations de la vie, de la naissance et de la mort. Laissé aux grands vents de la réalité, l'être est seul face au néant. La peur de la mort est permanente dans l'expérience de la vie. Leurré volontaire par le paradigme ambiant, l'être introjecte tout ce qui « accroche » de la présence et de l'attention comme pour s'emplir et se sentir exister « contre » à défaut d'exister « pour ». La petite mort qu'est l'orgasme peut donc devenir pour lui objet de crainte et son ou sa partenaire, complice tentateur luciférien. Parce que Lucifer était le porteur de lumière, de connaissance, libertaire et rebelle aux lois cadre de Yahvé. L'orgasme éveille la crainte de disparaître, de mourir à soi, de perdre le contrôle sur cette frêle existence. Le refuser, c'est remettre à plus tard la rencontre tant attendu. Quand la sexualité devient potentiellement meurtrière, même au sein de populations et couples normatifs quant aux règles socioculturelles du moment, la mort revient au premier plan, insufflant un frémissement de paranoïa aux amants. IST, hépatites et VIH associés au poids du quotidien médiatique avec sa traîne de monstruosités n'autorise pas le même sentiment d'allégeance à la liberté que cela put être dix à vingt années en arrière.

La dissolution du Moi (dans l'ETRE), c'est le sentiment océanique dans l'alliance intime avec le monde naturel et le flux de la vie. Ce moment de plénitude est recherché dans la prière de l'Occident, dans la méditation et le Tantrisme de l'Orient, parce qu'il est ouverture à l'infiniment grand et permet à la conscience de s'étendre dans toutes les directions (le danger pour les être psychologiquement fragilisé, est le possible basculement dans la psychose).
La dissolution du Moi (dans le NON-ETRE), c'est aussi le sombre lieu chtonien vibrant qui explose dans l'être au moment de l'acmé du plaisir sexuel. Moment versus du précédent, ressemblant en fermeture à l'infiniment concentré (comme l'effet du trou noir stellaire), même avec sa fragmentation soudaine. Tout aussi recherché que le précédent mais craint par ceux dont l'ancrage au monde n'est pas fiable (Parce que le non-être est présent partout et en tout instant).
« *Le courage est affirmation de soi « en dépit de », autrement dit, en dépit de ce qui tend à empêcher le soi de s'affirmer lui-même (…) Car si on interprète l'être en termes de vie ou d'évolution, ou de devenir, le non-être est ontologiquement aussi fondamental que l'être (…) cela requiert la prise en considération du non-être au fondement même de l'ontologie. Si on prend le courage comme clé (…) lorsqu'elle ouvre la porte de l'être, découvre en même temps l'être et la négation de cet être ainsi que leur unité.*» (Paul Tillich) *(37)*

La réalisation de soi serait-elle ainsi la capacité à circuler dans les deux directions, dans l'ouverture et dans la concentration. Souvent le sacré et le philosophique comme le poétique placent l'être à mi-chemin du microcosme et du macrocosme. Aujourd'hui plus qu'hier, le politique et l'économique le placent sur la ligne du temps. Le Soi réalisé**,** malgré l'iconographie suivante pouvant prêter à confusion, n'est pas une affaire de couple mais une affaire individuelle. C'est le moment comme Abraham Maslow l'a modélisé avec sa « pyramide » où le « JE » n'est plus sujet du monde mais où il devient source du monde. Un moment ou l'être englobe le monde, lui-même et le non-être. C'est ce temps particulier, peut-être extatique (orgastique), peut être peut-il s'appeler l'insight, l'illumination où « je » entre en perception directe avec la nature de la réalité et l'énergie vitale (montée de la Kundalini – pour l'indien et le yogi). « Le monde en soi », la réalité y reste pourtant inconnaissable, car ce que nous croyons être vrai, ce sur quoi nous fondons notre action sera toujours une illusion une construction sociale et personnelle de la réalité.

(37) Paul Tllich, Le courage d'être, Castermen, 1967, P.42

Gravure alchimique : Le Rebis, personnage androgyne fruit de l'union des 2 natures Animus et Anima

« Pour comprendre la nature réelle et le caractère de cette énergie, la Grande Energie, il faut voir la nature et la forme physique de la sexualité à son point culminant : La sexualité génitale, parce celle-ci est considérée comme l 'apogée de ce qui est appelé le plaisir physique. C'est pourquoi la sexualité est la sexualité génitale ? La sexualité, « maithuna» comme on la désigne en Inde, c'est l'accouplement, l'union des deux. Partout où il y a l'expérience de plaisir, quelle que soit la relation, il y a sexualité. Voir, entendre, imaginer, lire… sont des activités sexuelles. Ou en d'autres termes, toute action, quelle qu'en soit la forme est une activité sexuelle. Et comme toute activité demande de l'énergie, ainsi toute expression d'énergie est une activité sexuelle. » (S. Prajnanpad)**(38)*

Il peut enfin percevoir sa vraie nature et accepter l'androgynie résultant de l'accord entre son anima et son animus.

Sur un plan philosophique, l'acceptation de la présence du non-être uni à l'être autorise la perception de la fin des cycles psychiques et physiques et le retour à l'idée (voir annexe 5) dans la réalisation de la place de Soi. Dans le cadre du quotidien, moins enchanté et plus « normal » (désenchanté ?), que vit la grande majorité des couples et personnes (la totalité des 25 couples du chapitre II), la réalisation de soi est approchée par la réharmonisation des échanges dans la relation à l'autre.

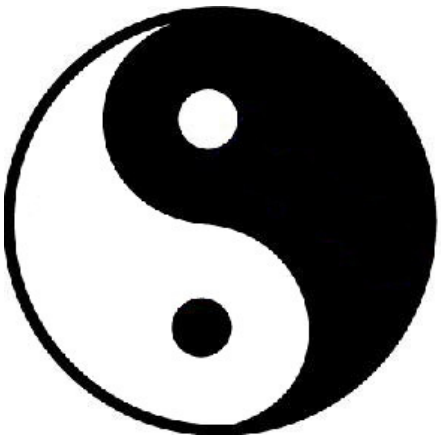
Harmonie corps cœur esprit = Equilibre relationnel = Santé sexuelle

(38) S. Prajnanpad, L'art de voir, Ed L'originel, 1988, P.46

**** S.Prajnanpad était moine védantiste imprégné des ouvrages de Freud. Il a dès 1928 fait se rencontrer la pensée indienne avec la psychanalyse et mis en place une approche psychothérapeutique d'inspiration freudienne le « Lying ».***

IV) Conclusion

C'est bien une « *geste polysémique* » que j'ai approchée, soutenu par une sélection de 25 couples et d'une dizaine d'individus en vignettes complémentaires, tant la profondeur et l'étendue du sujet m'apparaissent désormais vastes et complexes. Autours de la question de la non-place et de la place (en écho au non-être uni à l'être), il est impossible de chercher une causalité qui soit uniquement effet du biologique, du psychologique, du social ou du philosophique, bien que de très grand traumatismes de la toute petite enfance puissent fixer une part de la personnalité. Peut-être peut-on parler d'une constellation d'éléments disséminés à l'échelle de l'histoire, depuis le premier sapiens jusqu'aux consultants, tant dans les origines biologiques de l'humanité, que dans ses créations culturelles et sociales. Car il semble clair que la faillite de la constitution de la place installe les racines des difficultés relationnelles du couple en devenir. Un terrain qui faillira à un moment ou un autre, qui créera l'imposture et laissera émerger une plainte, un cri, trop souvent refoulé.
Ce sujet est inhérent à notre présence au monde. Etre est une position indéfinissable depuis laquelle il est quelque fois possible de regarder la réalité. Perdre sa place, perdre une place, tout perdre ou perdre partiellement une fonction, un rôle, une identité, un amour, son honneur, son emploi, c'est perdre une partie de la réalité, une partie du monde.
La genèse de la revendication d'une place au monde vient évidemment du fait que l'être qui l'énonce sent en lui, le manque, et qu'il le vit en souffrance, l'exprimant dans sa chair ou dans sa relation au monde. L'Autre a, au début, rempli ses creux comme lui a rempli les siens, du moins c'est ce que chacun a cru… le couple a vécu et évolué jusqu'au moment où la réalité a pris le pas sur l'illusion : il/elle ne rempli pas tout et n'existe pas autant qu'il/elle le désire ! Il/elle considère alors comme essentiel de la revendiquer, la place, comme la sienne en propre, celle qui est légitime à ses yeux, surtout face et en présence de l'autre. Son absence implique alors la trace d'un moment de son développement où une dissonance a eu lieu, ou plusieurs qui ont altéré sa rencontre avec le réel. Ce n'est d'ailleurs pas la présence ou l'absence de tel ou tel élément, critère ou état qui fait « faille » et rend fou ou bien qui restaure, stimule et fait croître. C'est la chronicité, la multiplicité ou l'intensité élevée de ces présences ou absences.
Autant l'individu, pour être quelque part, doit accepter la part d'ombre en lui et considérer que le bien ne saurait exister sans la présence du mal pour l'éclairer, autant dans le couple, il doit accepter la complémentarité parce qu'un peu de cet autre est en moi comme un peu de moi en l'autre...comme le symbolise l'image du Tao.



Symbole Taoïste typique de la quête tantriste et de la philosophie chinoise des complémentaires.

La notion du manque fait écho à la question de l'existentiel, à une fixation spatio-temporelle, des répétitions en cycles et renvoie aux divers champs qui constituent l'économie sexuelle, chacun éclairant une partie de la réflexion et l'ensemble commençant à lui donner une forme de cohérence.

Parce que l'être est porteur en arrivant au monde d'un héritage biologique et génétique qui le relie à la longue chaîne de la vie mais aussi à l'ensemble du vivant, il doit acquérir l'héritage de sa filiation et pouvoir devenir libre de créer lui-même sa relation au monde, sa confrontation avec le réel. Pour cela, un développement biologique, psychologique, social et culturel s'effectue à son insu et sous son intention dans la succession des moments présents. Dans les différentes sphères du social et du personnel, dans les différents champs de la connaissance humaine et technoscientifique, il va trouver là une place, ici un rôle, ailleurs une identité, en entreprise une fonction, dans certains groupes une mission…

Chacun est de ce fait unique et porteur d'un immense potentiel justement issu de cette richesse transmise. Animé de la vie et du pulsionnel, il traduit dans sa confrontation au monde sa créativité, sa quête du plaisir de vivre et les partages dans ses interactions et ses relations en y recherchant une cohérence voire des harmoniques. Sans oublier qu'il est un être fragile, tant physiquement qu'existentiellement, tant affectivement que spirituellement.

Quant à sa vie sexuelle, sa trajectoire et particulièrement le début de sa vie et son environnement familial lui permettront plus ou moins une « bonne santé ». Si la crise et la névrose l'envahissent (suivant la quantité de souffrances refoulées), il pensera au lieu de ressentir et perdra le sens du sensuel et de l'érotique. Manipulé par le besoin de se libérer de la tension-souffrance dirigée dans le domaine sexuel, il perdra le contact avec ses émotions. Janov écrivait que « les enfant ont besoin qu'on leur laisse tout le temps d'être librement des enfants ». C'est ce que n'ont pas eu tous les enfants devenus grands de ces couples suivis durant deux ans.

Bien sûr, face aux souffrances des places, il serait possible de se limiter à un ensemble d'explications des cliniques cognitivocomportementales ou psychanalytiques, en oubliant la lecture phénoménologique. Mais ce serait faire prévaloir le couple et son intimité comme « projet de fond » au détriment du « projet de la Vie » individuel que soutend chaque envie et désir mis en relation avec le monde.

Que deviendrait alors la quête du bonheur et l'attrait du jouir si aimer ne trouvait jamais ni place, ni voie d'expression ? L'être entrant en résonance avec son manque de place, prenant conscience de sa précarité existentielle, se trouve soudainement devant le choix de se soumettre à un modèle exogène, normatif ou bien de se révolter, - au pire seul, en société, au travail, au mieux au travers de l'aventure à deux, un duo, un couple, dans le flux de sa pulsion de vie endogène - et de revendiquer : « **Et moi !** »

V) Annexes

Textes, Illustrations, photographies, reproductions de gravures en copiage libre sans droit d'auteur tirées de divers sites du Web - COPYLEFT

1) Iconographie :

P.02 - Traité alchimique : Couple d'opposés
P.21 – Le Cri – Peinture d'Edvard Munch
P.23 - Yoni lingam indien (phallus et vulve)
P.23 - Menhir breton (phallus)
P.24 - Représentation rupestre d'enfantement
P.31 – Vénus rupestre (vulve)
P.44 - Dessins d'enfant de sa maison étapes 1
P.45 – Dessins d'enfant de sa maison étapes 2
P.57 - Statuette Dogon : Couple rapproché
P.68 – Bonobos lesbiennes
P.71 - Bonobo fier en érection
P.71 - Couple Bonobo en émoi
P.74 - Traité alchimique : Coït du couple
P.80 - Image du paradis terrestre
P.82 - Traité alchimique : l'Androgyne sacré
P.83 – Symbole TAO

2) Sigles :

AAH – Allocation Adulte Handicapée
ADMR – Aide à Domicile en Milieu Rural
AFFOP – Association Française Fédérative des Organismes de Psychothérapie
APA – Association Américaine de Psychiatrie (US)
APF – Association des Paralysés de France
ASE – Abus Sexuel sur Enfant
CODES – Centre d'Orientation Départemental d'Éducation pour la Santé
CSP – Classe Socioprofessionnelle
CPF – Centre de Planification Familial
DDASS – Direction Départemental des Affaires Sanitaires et Sociales
EIE – Entreprises d'Insertions par l'Economique
EN – Education nationale
GFEN – Groupe Français d'Éducation Nouvelle
IFPS – Institut de Formation en Psychothérapies et Sexotherapies – Sources théoriques : W. Reïch, R. Meyer et J. Waynberg
INSMT – Institut des neurosciences, de la santé mentale et des toxicomanies (CA)
NTIC – Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication
RMI – Revenu Minimum d'Insertion
SEGPA – Section d'Enseignement Général et Professionnel Adapté
SNPPSY – Syndicat National des Praticiens en Psychothérapie
TISF – technicienne de l'Intervention Sociale et Familiale
UDAF – Union Départementale des Associations de Familles
UNAFAM – Union Nationale des Amis et Familles de Malades psychiques

3) Webographie - Sites Internet :

www.ch-le-vinatier.fr réseau observatoire Santé/Social ORSPERE/Samu social
www.ipce.org informations pour l'émancipation du lien transgénérationnel
www.psy-desir.org base de données multiréférentielles « psy »
www.sexologie-fr.com base de données en sexologie - sexotherapies
www.spp.asso.fr base de données psychanalytiques
www.tous-les-savoirs.com université de tous les savoirs - conférences 2000

4) Bibliographie :

- Ouvrage utilisé pour la réflexion

et/ou

- (..) Cité dans le texte

C. **ANDRE** & P. LEGERON – La peur des autres – Ed Odile Jacob Paris 1995
(29) Bernard **AURIOL** – Site Internet : www.auriol.free.fr
(10) Philippe **ARIES** – Image de l'homme devant la mort – Ed Seuil 1983
(19) Roberto **ASSAGLIOLI** – Construire sa vie par la Psychosynthèse - Ed Courrier du livre Paris 1965
(28) Didier **ANZIEU** – Le moi peau – Ed Dunod 1995
Robert **BAUSERMAN** – Etude des conséquences de l'ASE – Rapport APA 1998
Gérard **BONNET** – L'irrésistible pouvoir du sexe – Ed Payot Paris 2001
Alain **BRACONNIER** – Le sexe des émotions – Ed O. Jacob Paris 2000
(8) J. **COURNUT -** Cournut-Janin M. et Cournut J., "La castration et le féminin dans les deux sexes" in : *Rev. Franç.Psychanal.,* T. LVII, Puf, congrès, mai 93 **DIATKINE** – Refoulement défenses et interdits – Ed Tchou 1979
Erick **DIETRICH** – Moi mon couple et mon psy – Ed J.M Laffont 2003
Erick **DIETRICH** – Précis de sexologie et de sexopathologie – Ed Alpha & Omega 1998
Françoise **DOLTO** – Au jeu du Désir – Ed du Seuil 1981
(33) Françoise **DOLTO** – Libido féminine – Ed Ergo press 1987 ou Sexualité féminine – Ed Scarabée et compagnie 1982
Françoise **DOLTO** – Lorsque l'enfant paraît – Ed Seuil 1977
Paul-Victor **DUQUAIRE** – La naissance de l'ego husserlien et la révélation du dasein – Les cahiers de l'ATP juin 2003
(14) Bruno **DUBUC** – INSMT – Site Internet
(21) Serge **ESPOSITO** – Personne, personnage, personnalité – Ed Niks'news 1998
(18) Philippe **ESTERIE** – Abus sexuel, le rapport capital – article in www.psy-désir.com 1999
(27) Alain **EHRENBERG** – La fatigue d'être soi – Ed O. Jacob Paris 1998
Jean-Luc **FERRE** – le bonheur à votre portée – Ed Edimag 1999
(13) S. **FREUD** – Psychopathologie de la vie quotidienne – Ed Payot 1967
S. **FREUD** – Totem et tabou – Ed Payot 1965
(36) S. **FREUD** – Métapsychologie – Ed Gallimard 1968
S. **FREUD** – Le Moi et le Ca – Ed Payot 1968
Jean **FURTOS** – Le syndrome d'auto exclusion – «Rhizome» N°9 septembre 2002
(26) Vincent **de GAULEGAC** – La lutte des places – Ed Desclée de Brouwer Paris 1994
B.**GRANGIER** – Phénoménologie des sentiments corporels - le Cercle herméneutique 2003
Coll. GRUPPO – 7 Le familial et le sexué – Apsygée Paris 1991
Gérard **GUASCH** – Wilhelm Reïch, énergie vitale et psychothérapie – Ed Retz 1998
(24) **HAGEGE –** Que nous apprend la linguistique sur les mots « père « et « mère » - le Journal des Psychologues N°169 Juillet/Août 1999 P.25
(1) Andrée **HERBIN** – Ethique de la relation dans l'arbre familial - «Actua psy» N°124
(12) Françoise **HERITIER** – Masculin/féminin II – Ed O.Jacob Paris 2002
D. **HOUZEL** – Dictionnaire de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent – Ed Puf 2000
(5) Arthur **JANOV** – l'amour et l'enfant – Ed Flammarion 1977
(16) Claude **JEANGIRARD** – La 3ème dimension dans la construction psychique – Ed Erès 1998
(17) Stéphane **JONCQUEERE –** L'approche du dessin chez l'enfant maltraité – CHU St Pierre de Bruxelles (site internet)

(2) C.G **JUNG** – Dialectique du Moi et de l'inconscient – Ed Gallimard 1964
(31) C.G **JUNG** – L'Energétique psychique – Ed Georg 1993
C.G **JUNG** – Les racines de la conscience – Ed Buchet/Chastel Paris 1971
Dan **KILEY** – Le syndrome de Peter Pan – Ed Odile Jacob 2000
(35) Mélanie **KLEIN** – L'amour et la haine – Ed Payot Paris 2001
J.**LAPLANCHE** & J.B PONTALIS – Vocabulaire de la psychanalyse – Ed Puf 1998
(7) Jean-G. **LEMAIRE** – Famille, amour, folie – Ed Centurion Paris 1989
Varenka & Olivier **MARC** – L'enfant qui se fait naître – Ed Buchet/Chastel 1997
Herbert **MARCUSE** – L'homme unidimensionnel – Ed Payot 1972
(11) Jean **MARKALE** – Au commencement Dieu était une femme – article in www.lecourrier.ch 07/2000
(9) Aldo **NAOURI** – Les pères et les mères – Ed Odile Jacob 2004
J.D **NASIO** – Le plaisir de lire Freud – Ed Payot Paris 1999
J.D **NASIO** – Enseignement de 7 concepts cruciaux de la psychanalyse – Ed Payot Paris 1992
(20) Michel **ONFRAY** – Théorie du corps amoureux – Ed Grasset 2000
Coll. Panoramique – Où en est la sexologie – Ed Arléa 1997
Willy **PASINI** – A quoi sert le couple – Ed Poche O.Jacob Paris 2000
(15) Willy **PASINI** – Eloge de l'intimité – Ed P.b Payot Paris 2002
Muriel **PETRE** – La souffrance liée à l' « X » - « Rhizome » N°11 avril 2003
Sumangal. **PRAKASH** – L'expérience de l'unité – Ed L'Originel Paris 1986
(38) S. **PRAJNANPAD** – L'art de voir – Ed L'Originel Paris 1988
(34) Wilhelm **REICH** – L'analyse caractérielle – Ed Payot Paris 1971
(30) Wilhelm **REICH -** La fonction de l'orgasme - Ed L'Arche 1940
J.**RICH HARRIS** – Pourquoi nos enfants deviennent ce qu'ils sont – Ed R. Laffont Paris 1999
H.F **SEARLES** – L'effort pour rendre l'autre fou – Ed Gallimard 1977
(23) François de **SINGLY** - Le Soi, le couple et la famille - Ed. Nathan 1996
Lucie-Anne **SKITTECATE** – Les silences de Jocaste – Ed Imago 1995
(25) Pierre **SOLIGNAC** – la névrose chrétienne – Ed Trévise 1976
Bernadette **SOULIER** – Un amour comme tant d'autres ? – Ed APF Paris 2003
Alfred **SPIRA** – Les comportements sexuels en France – Ed La documentation française 1993
(4) Gérard **SWANG** – Aux origines de la sexualité humaine – Ed Puf Paris 2002
Sylvia **TABET** – Je n'ai pas vu tes yeux – Ed Hachette 2002
(22) Laszlo **TENGELYI** – L'histoire d'une vie et l'identité de soi-même – Les cahiers de l'ATP mai 2003
(37) Paul **TILLICH** – Le courage d'être – Ed Casterman 1967
Coll. **TISF** – Voyages singuliers – ADMR 2004
(6) Serge **TISSERON** – Le rapt des origines – « Libération » jeudi 12 août 2004
(3) Richard **VON EGDOM** – Cours de phénoménologie – IUFP université Lilles II
(32) Jacques **WAYNBERG** – Jouir, c'est aimer – Ed Milan 2004

5) Méta-pla (ce) n

Exercice de simulation d'un méta-plan englobant le sommaire de ce travail de réflexion et tentant de situer d'une manière réductrice (sous forme de cycles), le développement de la place de l'être depuis le germe de l'idée de sa présence au souvenir de son passage dans un monde spécifique, le sien.
Méta *: exprime le changement, en englobant et dépassant le sujet (Le Robert pour tous 2003)*

Phylogenèse – Psychogénéalogie – Couple parental

I) ⇓

Idée – forme contenant

Pensée – action conception psychique

Tension – force de pression

Poussée – mise en mouvement

Désir – recherche d'objet

Contact psychique parental - fantasmes

Rencontre spirituelle, intellectuelle et sensorielle

Partage – échanges physiologiques et sentiments

Création – dénomination & intégration d'informations

Entrée dans le MONDE – Individu - Ontogenèse

II) ⇓

Place/non place (selon le Soi)

Existence (présence de l'autre)

Instances, oedipe et Moi

Monde bio psychosocial

III) ⇓

Cycles d'actions psychiques et physiques

Processus individuel : Idem I) « X » fois

Créations et Refoulé

Transformation - changements

Evolution - entropie

Sortie d'un modèle du MONDE et/ou TRACES mnésiques

IV) ⇓

Dissolution du Moi

Non-existence

Non forme contenant

Idée mémoire (information transmissible)

6) Peste émotionnelle et Imaginaire social chez Wilhelm Reich

vendredi 5 décembre 2003, par **Georges BERTIN** *

« L'effondrement graduel des idéologies de gauche, le triomphe de la société de consommation, la crise des significations imaginaires de la société moderne manifestent une crise du sens et c'est cette crise du sens qui permet aux éléments conjoncturels de jouer le rôle qu'ils jouent... Nous vivons une phase de décomposition. » Cornélius Castoriadis. - Contre le conformisme généralisé. - Le Monde diplomatique, Août, 1997.

Il est pour nous frappant, presque au sens premier, de constater aujourd'hui que les analyses sociologiques posées par Wilhelm Reich voici 70 ans sont à nouveau d'une extrême actualité. Alors qu'une des grandes voix de l'analyse critique, celle de Castoriadis, bien éloignée des sophismes actuels de nouveaux philosophes s'évertuant surtout à accéder aux prébendes publiques et éditoriales, s'est éteinte depuis maintenant six ans, alors que les politiciens s'évertuent, sur les scènes de la Société du Spectacle, à faire assaut des procédés de communication les plus dérisoires pour masquer leur absence de pensée politique, jamais notre société post moderne n'a en effet été aussi proche de cette crise des significations imaginaires sociales que Reich nommait déjà, dans les années 30, peste émotionnelle.
(…)

On voit bien ici Reich passer d'une position concernant les individus faisant l'expérience de la répression dans leur sexualité, à l'échelle sociale (le caractère épidémique) et anthropologique (le temps et les peuples). Nous sommes donc en présence de ce que Louis-Vincent Thomas et Jean-Marie Brohm nommeront plus tard une transversalité.
(…)

Si le bien portant aime discuter de ses motifs, le pestiféré se met en colère quand on les évoque [8]. Et, pour Reich, nul individu ne peut être exempt des dispositions à la peste émotionnelle. Il en décrit donc les domaines où elle sévit :

- Le mysticisme « dans ce qu'il a de plus destructif »,
- Les efforts passifs ou actifs vers l'autoritarisme,
- Le moralisme,
- les biopathies de l'autonomisme vitale, (nous sommes en 33),
- la politique partisane,
- la maladie de la famille,
- les systèmes d'éducation sadiques,
- la délation et la diffamation,
- la bureaucratie autoritaire,
- l'idéologie belliciste et impérialiste,
- le gangstérisme et les activités antisociales criminelles,
- la pornographie,
- l'usure,
- la haine raciale.

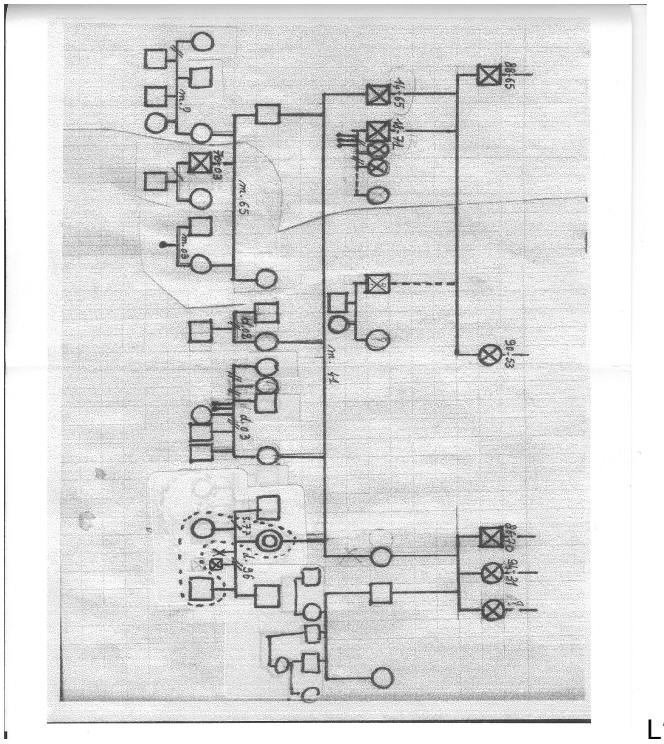
(…)
Lutter contre la misère sexuelle, supprimer les inhibitions, produire pour chacun une autorégulation conforme aux exigences de l'économie sexuelle, c'est permettre la restauration positive de la responsabilité de chacun face à la vie. Reich voit dans la suppression des maladies psychiques et de la sexualité asociale le facteur qui favorisera la déprise de la peste émotionnelle et la libération de l'énergie vitale emprisonnée. Vitalisme, orgiasme au sens libératoire d'énergies liées, synergie de l'archaïsme et du développement technologique, c'est aussi ce à quoi nous invite Michel Maffesoli tentant de reconsidérer notre rapport à l'être social si nous prenons la peine de penser le quotidien dans la multiplicité de ses propositions en nous fondant non sur une logique non du devoir être mais dans la connaissance et la reconnaissance des expériences vécues par chaque personne dans son incompressible singularité.
(…)

Extraits du texte : 10 pages dont bibliographie, consultable sur le site Internet : www.travail-social.com

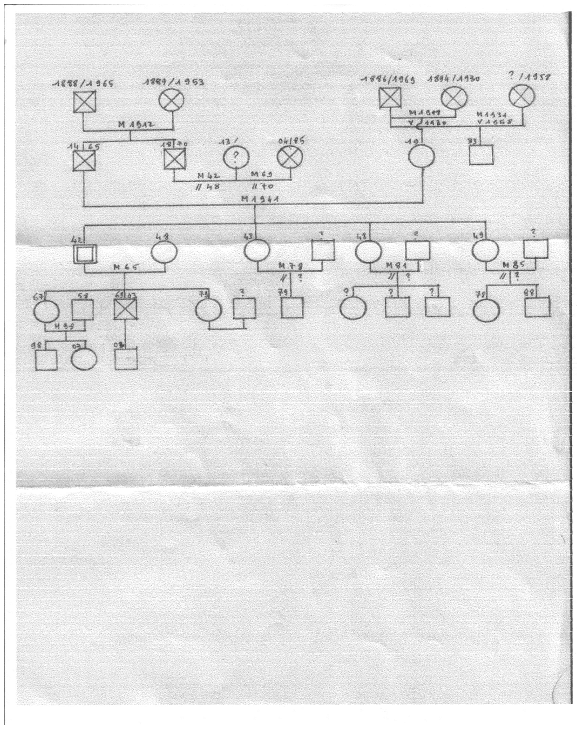
*[*]**Georges BERTIN** - IFORIS - Institut de Formation et de Recherche en Intervention Sociale – Socio anthropologue, membre du Centre de Recherche sur l'Imaginaire, directeur général de l'IFORIS, Angers*

7) EXEMPLES de deux « génosociogramme »

Les deux documents sont issus de la production d'une partie de la fratrie d'une même famille (2005), les illustrations reproduisent le schéma familial selon l'aîné et la benjamine (il y a deux autres filles d'un même mariage entre eux).



L'aîné



La benjamine

Sans entrer dans les détails, la perception et la représentation du schéma familial semblent présenter deux familles différentes alors que c'est exactement la même. Seuls les filtres personnels, la compréhension des consignes (utilisation des symboles), les émotionnels, la mémoire sélective et la volonté consciente ou non de vouloir dire ou taire des évènements rendent l'apparence plastique si différente.